L'ingénue

Henry Gréville

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1

Justin Lignon passait le long de la rue Lafayette, en regardant autour de lui. Ce n'était pas son habitude : d'ordinaire très pressé, il marchait vite, serrant sous son bras la serviette de chagrin gonflée de papiers qui caractérise en général tous les hommes employés n'importe à quoi dans n'importe quelle administration. Mais ce jour d'avril conviait les Parisiens à la flânerie, Justin n'avait point de serviette, et par conséquent se sentait plus léger ; et puis qui ne sait combien la présence de quelques billets de banque dans un repli du portefeuille allège la démarche d'un homme ?

Les cinq derniers jours du mois, on marche affaissé, le poids de la vie pèse sur les épaules ; on songe à son bottier, à son tailleur, à une quantité de notes impayées suspendues comme des épées de Damoclès et toujours renouvelées, à mesure qu'elles tombent sous la force irrésistible du léger timbre-quittance. Vers le 29, on reprend un peu courage, de même que les fleurs relèvent la tête quand approche la fraîcheur du soir ; le 30, cela va déjà beaucoup mieux, et le 31, on sort le paletot boutonné, l'air fier, sans arrogance, avec le noble orgueil d'un homme qui a de l'argent dans sa poche.

Justin n'était pas moins que les autres accessible à la joie du premier du mois, et ce mois étant celui d'avril, sans savoir pourquoi, il ne se sentait pas d'aise. Pour comble d'impressions attendrissantes, ce jour était un samedi, l'heure entre trois et quatre, et les noces qui se rendaient au bois ne cessaient de défiler dans

les grands landaus tout en glaces ; Lignon en compta jusqu'à cinq. Les mariées, plus jolies les unes que les autres, avaient ce petit air important qu'elles prennent au sortir de la mairie ; les jeunes gens, garçons et demoiselles d'honneur, jasaient et riaient à leur suite…

Il y avait très longtemps que Justin n'avait assisté à une noce, ce qui lui avait laissé le loisir d'oublier les ennuis et les fatigues de cette solennité ; il parcourut rapidement dans son souvenir la liste de ses amis, s'assura qu'aucun événement de ce genre ne pointait à l'horizon, s'en sentit navré, et regarda s'il ne venait plus d'autres noces par la rue Lafayette… Non, il ne venait plus que des omnibus !

Notre ami ramena ses yeux vers le trottoir passablement encombré, et où ses préoccupations l'avaient fait heurter déjà plus d'une fois des gens aussi absorbés et plus affairés que lui ; il soupira, et songea à la maison de librairie qui venait de régler ses appointements avec une légère augmentation.

C'est gentil d'être mis à quatre mille quand on gagnait trois mille six. C'était déjà gentil d'être à trois mille six, après deux ans seulement d'initiation aux affaires. Venu de sa province avec un fort accent charentais et une lettre de recommandation pour le député de l'endroit, Justin Lignon s'était vu caser tout de suite chez un des grands éditeurs parisiens, où son honnêteté scrupuleuse l'avait fait apprécier au bout de très peu de temps.

Deux choses caractérisaient Justin : sa haute probité et la bonne opinion qu'il avait de lui-même. Ses cheveux bruns recouvraient des ambitions sans limites ; au café, là-bas, à Angoulême, il enthousiasmait ses jeunes amis par la faconde de ses discours.

— Oh ! toi, tu iras loin ! lui disaient-ils avec une conviction profonde.

Et il le croyait encore plus qu'ils ne le croyaient eux-mêmes.

Comment s'y prend-on pour aller loin ? Faut-il partir vite en faisant feu des quatre pieds, ou s'acheminer avec prudence comme un train de marchandises qui se met en marche ? Justin était pour les pétarades ; il eût aimé à enfoncer les portes, celles des théâtres surtout ; mais voilà !... Depuis qu'un critique éminent répète environ douze fois par an que les jeunes gens devraient apprendre le théâtre avant de se mêler d'en faire, les directeurs sont plus inabordables que jamais, ou du moins Justin le croyait, et il n'aimait pas à apprendre. Apprendre quand on a du génie ! Se plier au métier quand on a des aspirations hautes comme la coupole du Panthéon ! Non ; Justin ferait du théâtre plus tard, quand il aurait forcé les résistances au moyen de quelques bons livres.

Qu'est-ce qu'un bon livre ? se demandait notre héros en remontant la rue Lafayette. Est-ce un livre bien fait ? Non, car certains livres bien faits ne sont pas bons du tout. Un livre amusant ? Pas davantage. Un livre utile, alors ? Hélas ! regardez chez les bouquinistes les milliers de volumes utiles, indispensables, que personne n'a jamais lus ! Justin Lignon conclut qu'il y avait deux sortes de ce qu'il considérait comme de bons livres : ceux qui faisaient parler d'eux avec louange, et ceux qui se vendaient beaucoup. Le livre qui réunirait ces deux qualités serait un livre excellent !

Un roman alors ? Oui, le roman, ce n'était pas mal... Un sujet ? Ah ! mon Dieu ! ce n'était pas les sujets qui manquaient ! Rien

que dans les cinq noces qui venaient de défiler tout à l'heure, bien sûr il y avait cinq romans, dans le passé et dans l'avenir, peut-être dans les deux à la fois ! Le tout, c'était de les deviner ! Mais, pour peu qu'il voulût se donner la peine de chercher cinq minutes, Justin était sûr de trouver dix fois pour une.

Mais pour poser un homme dans les plus hautes sphères le roman est insuffisant ; c'est tout au plus pâture de badauds ; il ne faut point médire du roman, cela rapporte ; toutefois un livre d'économie politique, par exemple, voilà ce qui serait un coup de maître ! On attire ainsi sur soi l'attention du gouvernement : avec quelques amis politiques, quelques articles bien faits, que n'obtient-on pas ? Justin avait sous la main une quantité considérable d'ouvrages publiés par la maison qu'il employait, les documents ne lui manqueraient pas ; il avait des loisirs assez importants…

Entre la rue Taitbout et le square Montholon, Justin Lignon eut tracé le plan de son livre et celui de sa destinée. Et pourquoi ne serait-il pas ministre un jour ? D'autres l'avaient été qui ne le valaient pas ! En ceci, et quelle que fût d'ailleurs l'outrecuidance de ses ambitions, le brave garçon ne se trompait guère. Et une fois son livre d'économie politique publié, une fois sa situation acquise, il ferait du roman pour s'amuser. N'avait-il pas un illustre précédent en la personne de M. Disraeli, sans parler de sir Lytton Bulwer ?

De telles perspectives ne s'ouvriraient pas à coup sûr devant un homme qui ne s'en serait jamais préoccupé : l'esprit de Lignon travaillait depuis longtemps ces méditations, mais elles étaient restées jusque-là à l'état d'embryon ; sous le soleil d'avril, sous l'influence des fleurs d'oranger virginales, entrevues dans les landaus, elles sortaient comme jadis Minerve du cerveau de

Jupiter, et, plus heureux, Justin ne ressentait pas le moindre mal de tête ! Au contraire, il se trouvait plus grand, plus beau, plus léger ; il eût volontiers écarté les jambes pour laisser passer les voitures, tant le monde autour de lui ressemblait à Lilliput, en comparaison de ses gigantesques conceptions.

Cependant il avait à prendre l'omnibus, pour rentrer à la maison Corroyeur, située près du Panthéon ; Pégase eût mieux fait son affaire, mais une impériale de tramway n'a rien d'antipoétique ; le mouvement onduleux de la voiture, le voisinage des feuilles nouvellement nées aux platanes des boulevards, et qui vous entourent d'une double haie de verdure, ne sont pas dépourvus d'agrément ; et puis on plane à mi-chemin du ciel, et Justin aimait à planer. Arrivé à la gare de l'Est, il grimpa donc sur l'impériale du tramway de Montrouge, et promena autour de lui le regard royal de ses yeux gris d'ardoise.

Une dame s'approchait, accompagnée d'une toute jeune fille, encore presque enfant. Deux longues tresses châtaines qui tombaient plus bas que la ceinture lui donnaient une sveltesse élégante.

— Montons sur l'impériale ! dit la jeune fille à sa mère.

Justin remarqua le son de la voix, qui était doux et modeste.

La mère, moins svelte, ne se souciait pas de l'impériale. La propriétaire des longues tresses leva alors avec un air de regret boudeur son visage, que le chapeau de paille brune cachait jusque-là aux regards de Justin, et montra à celui-ci un délicieux ensemble.

Les lèvres un peu trop épaisses étaient rouges et fraîches ; l'ovale un peu grossier, les joues trop fortes et trop colorées manquaient de distinction, mais le front était charmant, et les yeux… Ah ! ces yeux ! Justin en eut soudain l'âme férue.

C'étaient deux tendres myosotis, pas grands, pas très beaux de forme, pas pareils, ce qui leur donnait une irrégularité piquante ; mais l'expression en était si tendre à la fois, si originale, si malicieuse et si résignée, qu'on se sentait envie de leur demander grâce. Pourquoi cette demoiselle levait-elle vers l'impériale d'un tramway ce regard plein de choses éblouissantes ? Justin ne songea point à se le demander et se contenta d'être ébloui.

Les deux dames s'assirent en bas : Lignon s'était levé à demi avec un vague désir d'aller s'asseoir en face de ces yeux bleus, mais il s'avisa qu'en bas c'était complet, et garda sa place. Dans les environs de la rue de Rivoli, les yeux et leur mère descendirent, les tresses ondoyèrent un instant au milieu d'un mélimélo de voitures à faire trembler, puis Justin ne vit plus rien et n'y pensa plus.

Le plan de son livre l'absorbait désormais tout entier. Cependant, comme il était très bon employé et très consciencieux en toute chose, une fois rentré, il mit de côté l'économie politique pour rendre compte de ses démarches du jour. Assis à son grand bureau de chêne, il travailla sans distraction jusqu'à six heures ; puis, quand le cartel sonna les quatre coups d'avertissement, il rangea ses papiers dans la serviette de chagrin noir ; pendant que les six coups suivaient, il ferma à clef son tiroir, et, au moment où Saint-Étienne-du-Mont répétait la sonnerie, il était dans la rue Soufflot, au-dessus du Luxembourg.

Quel beau jour que le samedi, surtout après six heures ! Heureux samedi ! Frère aîné du dimanche, il en a l'avant-goût et n'a point derrière lui un lundi maussade pour le pousser et bousculer ses dernières heures vers l'impitoyable besogne du lendemain matin. Le samedi, on se couche aussi tard qu'on veut ; personne ne vous oblige à vous lever de bonne heure après un sommeil réparateur et que ne trouble le souvenir d'aucune bévue. C'est dans la nuit du dimanche au lundi qu'on se souvient de ses bévues, quand il y en a. Aussi, sûr de vingt-huit ou trente heures de tranquillité, Justin gagna le Luxembourg et s'assit sur une chaise. Il se sentait toujours un des princes de la création, mais aujourd'hui il en était le roi. Son livre lui ouvrait d'immenses horizons ; les amis que depuis deux ans il avait su se faire par ses qualités de cœur et son intégrité passée en proverbe, allaient être bien étonnés quand il leur en parlerait ! Tout à l'heure, au café, quand ils allaient se réunir, il leur expliquerait le plan, le chapitre et la subdivision des chapitres de ce volume triomphant. Préoccupé maintenant de la question plus terre à terre de l'apparence, question qu'il ne faut pas négliger, car elle a son importance, il quitta sans regret les ombrages frais, l'eau bleue du bassin et toutes les femmes illustres de France dans leurs robes godronnées de marbre, pour aller sous les arcades de l'Odéon se rendre un peu compte de l'effet des couvertures et du format. La couverture jaune était la meilleure, comme tirant l'œil plus sûrement ; et puis au premier abord on ne sait si c'est un roman… Il faudrait trouver un titre auquel on pût se méprendre : le lecteur désirerait le lire, et déçu, sur le point de fermer le livre, ne pourrait faire autrement que de continuer sa lecture, entraîné par l'intérêt… Justin Lignon était tout ce qu'il y a de plus honnête, mais la librairie a ses trucs, comme tout commerce ; et pourquoi ne pas s'en ser-

vir pour soi-même, alors qu'on en a tant fait bénéficier les autres ? L'expérience est un capital qu'il faut savoir employer.

Tout à coup Justin s'aperçut qu'il était tard et que ses amis devaient l'attendre. Leur petit cénacle se réunissait le samedi soir, et ordinairement on était fort exact. Il pressa le pas, sans pour cela perdre de son importance, et rejoignit son monde.

q

Chapitre 2

On avait dîné dans une salle à l'entresol du petit restaurant ; il ne restait plus sur la table que des bouchons, des salières et des tasses à café vides. Les amis de Lignon, appuyés sur le coude, discutaient avec feu les opinions les plus contradictoires, ainsi qu'il arrive entre gens jeunes et convaincus. Un seul d'entre eux écoutait beaucoup, sans en avoir l'air, parlait peu, et les mains dans ses poches, à demi renversé sur sa chaise dans une posture indolente, semblait collectionner les paroles des autres pour s'en faire une petite réserve à l'occasion.

— Eh bien ! et toi, Muriet, qu'en dis-tu ? fit un des causeurs en se retournant vers celui-ci.

— De quoi ?

— De la question des salaires ?

— Je n'en dis rien, je vous écoute, répondit Muriet sans se déconcerter.

— Quand celui-là aura une opinion à lui, s'écria Rouffier avec un peu d'humeur, c'est qu'on nous l'aura changé !

— J'ai mes opinions, mais je les garde, répliqua Muriet sans se troubler.

— De peur de les user, n'est-ce pas ? Ah ! on peut dire que tu ne dépenses pas grand-chose, toi ! Pas même des paroles !

— Je m'en sers quand il le faut, mais je n'aime pas à les gaspiller.

— Il s'en sert pour obtenir des protections ! s'écria un autre interlocuteur, et c'est là qu'il peut dire qu'elles lui servent à quelque chose, car sans protections…

— Tu veux dire que je n'ai pas de talent ? fit Muriet en réprimant un mouvement. Eh bien, mon cher, fais comme moi ! Tâche de trouver qui te protège, car pour du talent, bien sûr, tu n'en as pas plus que moi !…

— Ce n'est pas sûr ! grommela Rouffier. Et puis, dans tous les cas, je n'ai fait de courbettes dans aucune antichambre…

— Eh ! mais, l'antichambre mène au salon et même à la salle à manger ! répliqua Muriet en se remettant d'aplomb sur la chaise ; les bons dîners ne sont pas à négliger ; au prix où sont les huîtres, et quand on les aime…

— C'est cela : tu te sers des coquilles des huîtres que tu manges chez les gens pour caler tes plans, car sans cela ils ne seraient pas d'aplomb ! s'écria Rouffier si heureux de sa mauvaise plaisanterie, que sa rancune tomba soudain. Entre architectes, c'est un service qu'on peut se rendre !

— Qui t'a dit que je dîne chez les architectes ? fit Muriet d'une voix moins claire.

— Voilà ! on ne saura jamais ! Tu en fais un mystère ?

Tout le cénacle s'était mis à écouter cette conversation qui, sous une apparente frivolité, cachait de gros intérêts et de non moins importantes querelles. Les deux jeunes architectes étaient souvent en compétition, et jusqu'alors c'est Muriet qui avait remporté le plus de succès, bien que, de l'aveu de tous, Rouffier fût le plus capable. Mais celui-ci, encore naïf et chevaleresque, prétendait ne rien devoir qu'à ses mérites, ce qui lui faisait courir grand risque de rester à jamais inconnu. Lignon, qui par tempérament n'aimait pas les querelles, essaya de rompre les chiens.

— Où vas-tu demain ? demanda-t-il à Muriet. C'est demain dimanche.

— Il dîne en ville ! s'écrièrent ensemble tous les jeunes gens.

On éclata de rire. Seul, Muriet resta grave.

— Non, pas en ville, à la campagne.

— Bravo ! cria le cénacle en applaudissant.

Muriet s'inclina, comme un acteur aimé du public.

— Chez des gens riches ? demanda Rouffier.

— Non, pas riches du tout, mais charmants. Veux-tu que je te présente, Lignon ? Toi qui as la vocation littéraire, tu trouverais là de quoi étudier.

— Tu peux y aller, Justin, fit Rouffier ; s'il te présente, c'est qu'il n'y a rien à faire dans cette maison-là ni pour lui, ni pour

personne.

— Eh mais ! ce n'est pas si sûr. Il y a une jeune fille délicieuse.

— Tu ne l'épouses pas ? demanda railleusement Rouffier.

— Elle n'a pas le sou. Moi, je n'épouserai qu'une femme riche.

— Par amour ?

— Oui, par amour. On aime toujours celle qui vous apporte le bien-être.

— Fi ! s'écria Lignon en levant les bras au ciel. Mon rêve à moi serait d'être tout pour celle que j'aimerais ; je voudrais qu'elle me dût tout le bonheur de sa vie !

— Quel rêve ! Ce n'est pas si difficile à trouver, une femme qui n'a pas le sou ! Ce n'est pas qu'il en manque ! dirent des voix moqueuses.

— Je la voudrais jeune, toute jeune, afin que rien d'impur n'eût effleuré son âme…

— Au biberon, alors ?

Lignon ne se laissa pas déconcerter et reprit :

— Toute jeune, ignorante de la vie, heureuse du bien-être que je lui donnerais et qui dépasserait ses espérances.

— Nabab ! Tu as donc un galion de caché ?

— Oui ! fit Justin de cet air de suffisance admirable qu'on est convenu d'appeler modestie.

— Un oncle ? un trésor ? une martingale ?

— Non !

Et, promenant son regard sur l'auditoire, il jeta d'une voix solennelle ces paroles décisives :

— Je fais un livre !

— Un roman ?

— Non, pas de roman ; plus tard, je ne dis pas… mais je vise plus haut.

— Voyons, sois gentil, ne nous fais pas languir ; qu'est-ce que tu fais ? Un traité d'alchimie ?

— Non ; un traité d'économie politique.

Lignon paraissait si sûr de son fait que les jeunes gens ne surent trop que dire. Après tout, pourquoi pas ? Aucun d'entre eux n'avait de notions bien nettes sur l'économie politique ; il se pouvait que Lignon fût capable d'en parler savamment. Aussi l'annonce de ce projet ne provoqua ni railleries, ni approbations, et tomba sans susciter de réflexions. Notre ami eût préféré une brillante controverse ; il se sentait plein de son sujet ; il en eût démontré les mérites avec une faconde extraordinaire ; mais comme personne ne lui en parlait, il n'osa s'étendre.

— Eh bien, viens-tu avec moi demain ? fit Muriet.

— C'est loin ?

— À Bois-Colombes.

— Tu appelles ça la campagne ?

— Eh mais ! Bois et puis Colombes, cela me paraît assez rural. Mais il y a de jolis coins que tu ne connais pas, les coins où l'on défriche.

— Comment ! on y défriche ?

— Tout comme en Australie ; tu verras cela. Nous irons vers quatre heures pour faire une visite, et l'on nous retiendra à dîner.

— Le premier jour ?

— Puisque je te dis que ce sont des gens admirables ! Ils auraient inventé l'hospitalité. On y mange mal, mais c'est offert de bon cœur.

Justin se sentait troublé par une vague méfiance. Profitant d'un moment où les autres causaient ensemble :

— Pourquoi tiens-tu à m'emmener ? dit-il à Muriet tout bas.

Le jeune architecte sourit et haussa les épaules.

— Tu veux le savoir ? Eh bien, c'est parce que la jeune personne a une tête charmante ; propose-lui de faire son portrait, puisque tu fais un peu d'aquarelle à temps perdu, cela nous donnera l'occasion de passer quelques bonnes journées d'été.

— Tu lui fais la cour ? demanda Lignon, ne sachant s'il était intrigué ou scandalisé.

Muriet fourra ses mains dans ses poches et haussa les épaules une seconde fois.

— Es-tu bête ! Puisque je te dis qu'elle n'a pas le sou !

— C'est bien, je te prendrai demain à trois heures, répondit Lignon, sans bien se rendre compte du sentiment singulier qu'il éprouvait, et où la curiosité se mêlait à une certaine gêne, comme s'il acceptait une sorte de complicité.

q

Chapitre 3

Le lendemain, entre trois et quatre heures, les deux amis descendaient de chemin de fer à Bois-Colombes. Laissant derrière eux la ville, avec ses rues étroites et mal pavées, ils se trouvèrent bientôt dans de longues avenues poussiéreuses, plantées d'arbres en bas âge, où ne se montrait aucune demeure. Par-ci par-là, un mur couronné de tessons indiquait les derrières d'une propriété dont la façade devait se trouver aux confins de la terre, à en juger par l'absence absolue de tout symbole d'existences humaines.

— Drôle de pays ! fit Lignon qui regardait à droite et à gauche les terrains clos d'une petite palissade, où l'herbe croissait à son aise, copieusement émaillée de boutons d'or. Est-ce qu'on y demeure ?

— Pas beaucoup ; on y demeurera avec le temps. C'est ainsi que se fondent les cités. Tu vois qu'il y a de l'ouvrage pour moi, ici.

— Ah ! fit Justin, je comprends ! Tu veux bâtir cette ville ?

— Précisément, et comme il faut toujours commencer par un bout, on a entamé l'autre bout là-bas, là-bas…

Il indiquait à un kilomètre environ une maison isolée, toute petite, qui semblait être le bout du monde civilisé, car au-delà on ne voyait qu'un maigre taillis, dont les arbres grêles se détachaient sur le ciel.

— C'est toi qui as fait bâtir ça ? demanda Lignon sans témoigner d'émerveillement.

— Oui, mon cher, et après tout, ça n'est pas aussi laid que ça en a l'air ; il faut voir l'intérieur. Pauvre, mais honnête.

— Ce sont les propriétaires que nous allons voir ?

— Du tout ! Ce sont de simples locataires ; le propriétaire leur a loué la maison bon marché pour attirer d'autres amateurs ; quand il en viendra, ils choisiront leur terrain, ce n'est pas ça qui manque.

— Oh ! non ! fit Justin en contemplant le désert autour d'eux.

— Et je leur bâtirai de belles petites maisons.

— Sur le même modèle ?

— Ou sur un autre, dans le même genre.

— Peste ! fit Lignon avec un geste d'admiration railleuse, ce seront des gens bien logés. Et le propriétaire te paie quelque chose pour fréquenter le pays ?

— Non, je suis tenu de veiller aux réparations.

— C'est dommage ! Nous aurions partagé.

Muriet n'eut pas l'air de goûter cette plaisanterie ; c'était un garçon rangé, il ne partageait jamais que ce qui appartenait aux

autres. Sous le soleil qui brûlait comme en juillet, ils allongèrent le pas, et atteignirent enfin la petite grille sur soubassement de pierre qui servait de clôture à la propriété, de façon que tout passant pût admirer la jolie construction et la belle ordonnance du jardinet.

Un chien aboya ; les passants, vu leur rareté, étaient toujours un événement pour son âme fidèle de chien de garde. Une jeune fille parut sur les deux marches du perron, un chapeau de paille à la main ; à la vue des deux jeunes gens, elle le mit vivement sur sa tête et se dirigea vers la porte pour ouvrir.

— Bonjour, mademoiselle, fit Muriet avec une parfaite aisance. J'ai amené un de mes amis qui désirait connaître le pays…

La jeune fille avait ouvert la porte, non sans une lutte assez énergique avec le pêne rouillé ; les deux hommes entrèrent ; elle mit la main dans celle que lui tendait l'architecte et regarda Lignon.

Celui-ci resta stupéfait, ébloui ; sous le chapeau de paille dont le bord avancé jetait une ombre charmante sur le joli visage, il reconnaissait les yeux bleus, ces yeux de myosotis qui l'avaient troublé la veille pendant qu'il caressait ses rêves de gloire sur l'impériale du tramway.

— Qu'est-ce que c'est, Norine ? fit une voix masculine à l'intérieur de la maison.

— C'est M. Muriet, papa, et il a amené un ami.

Le père des yeux bleus parut sur le seuil.

C'était un gros homme réjoui, orné d'une pipe et d'une paire de bretelles en tapisserie.

— Soyez les bienvenus, messieurs, dit-il ; vous devez avoir chaud ; asseyez-vous à l'ombre.

L'ombre était celle de la maison, mais, telle qu'elle était, les jeunes gens la trouvèrent bienfaisante.

Norine apporta deux chaises, que Muriet lui prit des mains avec de grandes démonstrations de politesse, et l'on se mit à causer.

Deux garçonnets de huit à dix ans montrèrent leurs chevelures ébouriffées, puis disparurent avec précipitation ; quelques instants après, ils reparurent, escortés de leur sœur, qui venait évidemment de les laver, peigner et brosser. Ce trio s'assit gravement sur les marches et parut écouter la conversation avec beaucoup d'intérêt. Les yeux bleus se portaient avec une égale candeur sur M. Guerbois et sur les deux nouveaux venus : on eût dit que ces êtres d'un sexe différent du sien n'inspiraient à la jeune fille que la curiosité modérée, naturelle à tout être intelligent en présence de quelque chose qui n'est pas semblable à lui.

Justin, étonné de cette contenance, dont il n'avait jamais eu d'exemple, restait comme en extase devant l'expression de cette innocence presque surhumaine ; ses yeux, à lui, contemplaient le joli visage sans que celui-ci se détournât. Un plus malin se fût dit qu'une jeune fille n'ignore pas quand on la regarde, et qu'une contemplation prolongée devait causer quelque embarras à la pudeur native d'une enfant même inexpérimentée ; mais Justin n'était pas très malin. S'il croyait en lui, il ne croyait pas moins en

les autres ; c'était un défaut terrible au point de vue pratique ; au point de vue moral, c'était peut-être une vertu.

— Bonjour, messieurs, dit la replète madame Guerbois en s'avançant sur le perron.

Son petit état-major de mioches se rangea pour la laisser passer, et elle s'approcha des visiteurs avec la majesté d'une femme qui n'est plus jeune, mais qui sait qu'elle a été belle, et qui se croit extrêmement intelligente.

Justin la salua avec tout le respect qu'elle pensait devoir exiger, de sorte que, dès l'abord, il produisit la meilleure impression.

Après l'échange de quelques phrases polies, ainsi que l'avait prévu Muriet, les jeunes gens furent tous les deux invités à dîner, et, en attendant, toute la famille alla faire un petit tour, à l'exception de madame Guerbois, qui devait rester pour surveiller les apprêts du festin.

— Veux-tu que je reste, maman ? demanda Norine avec une extrême douceur.

Sa voix était aussi mélodieuse que ses yeux étaient bleus.

— Non, mon enfant, merci, va t'amuser, répondit la mère avec un sourire plein de bonté. Aie bien soin de tes petits frères.

Ceux-ci couraient déjà en avant ; le gros de la troupe se mit en mouvement avec une lenteur pleine de dignité. Norine se plaça à égale distance entre l'avant-garde et l'armée, de façon à pouvoir rejoindre les gamins s'il en était besoin, sans pour cela se dérober aux conversations qu'elle pourrait se trouver appelée à partager,

et M. Guerbois s'appliqua à démontrer à son nouvel hôte tous les avantages de l'endroit qu'il habitait en villégiature, aussi bien que ceux de sa demeure elle-même. En lui louant la maison à un prix véritablement peu élevé, le propriétaire lui avait insufflé l'idée que ce serait un devoir, une sorte d'appoint au loyer, que de vanter à tout venant les charmes de ce lieu, afin d'attirer une clientèle. Guerbois, honnête et borné, avait accepté l'obligation au nombre des clauses du bail, et s'en acquittait avec une telle conscience, que parfois, faute d'oreilles étrangères, il se rabattait sur celles de Muriet. Celui-ci, plus d'une fois, avait tenté de lui dire :

— Je connais tout cela mieux que vous ; laissez-moi tranquille !

Mais il avait gardé prudemment le silence, afin de ne pas perdre les avantages qu'il s'était acquis dans la maison.

Pendant que, tout en cheminant vers le maigre taillis, Guerbois épanchait l'urne de son éloquence dans l'âme neuve de Justin Lignon, celui-ci n'avait d'yeux que pour la silhouette élégante de mademoiselle Norine, à six ou sept pas devant lui. Norine marchait très bien, avec une grâce un peu roide, mais si parfaitement convenable ! Sa haute taille ne se balançait pas comme ces jeunes peupliers dont une littérature aujourd'hui démodée a jadis peuplé les romances ; Norine allait droit devant elle, la tête légèrement baissée sous son petit chapeau si simple ! Elle ne se retournait que rarement, et seulement pour s'assurer que son père n'était pas loin d'elle. Son regard ingénu rencontrait parfois celui de Lignon, qui ne pouvait assez en admirer la pureté ; parfois aussi elle regardait Muriet, mais avec une ingénuité plus grande encore ; ses yeux se fixaient un instant sur ceux du jeune homme,

sans le moindre embarras, et retournaient ensuite à ses petits frères, ou aux marguerites du chemin… Heureuses marguerites !

Quand on fut dans le taillis, les garçons se livrèrent aux jeux folâtres de leur âge ; la jeune fille s'assit au revers d'un ancien fossé, pour faire un bouquet des fleurs champêtres que les jeunes gens s'empressèrent de lui apporter, pendant que M. Guerbois fumait le calumet de la paix dans une pipe en racine de bruyère. Justin s'efforçait de recueillir une offrande digne de l'autel, et marchait plié en deux, le front courbé jusqu'aux hautes herbes, pendant que, plus avisé, son compagnon apportait à mademoiselle Norine quelques broutilles à la fois, et trouvait à chacune de ses politesses l'occasion d'effleurer les doigts agiles de la jeune bouquetière, qui ne paraissait pas s'en apercevoir le moins du monde.

Lorsque Justin revint avec une gerbe triomphante, le groupe se levait pour partir ; mademoiselle Norine accepta l'hommage de ce nouvel ami avec le modeste embarras d'une jeune personne qui reçoit quelque chose de trop beau pour la circonstance.

— Quelle peine vous vous êtes donnée, monsieur ! dit-elle avec un charmant sourire et une vive rougeur.

— Pour vous être agréable, mademoiselle… balbutia Justin, troublé par la rougeur de la jeune fille.

Elle baissa les yeux et appela le plus jeune de ses frères, qui vint se ranger près d'elle, et dont elle prit la main.

Une confusion virginale n'avait cessé de régner sur tout son être charmant, et ce n'est qu'au sortir du taillis que, le garçonnet lui échappant, elle reprit un peu contenance. Justin n'osa plus lui

adresser la parole, de peur de la troubler. Jamais il n'avait rêvé de semblable pudeur, une si divine innocence, une modestie aussi naturelle et profonde. Il la regardait à la dérobée avec une sorte de crainte, comme un objet fragile et sans prix, et ne pouvait comprendre la liberté avec laquelle son camarade Muriet interpellait à tout instant cette fleur de candeur ; elle répondait le plus souvent à voix basse un mot que Lignon n'entendait guère ; mais n'était-ce pas là une sorte de profanation, et n'eût-il pas mieux valu laisser à ses chastes pensées la vierge recueillie qui marchait à leurs côtés dans sa robe de toile bleue, dont les plis sculpturaux rappelaient les statues de l'antiquité ?

Le dîner qui fut offert aux jeunes gens n'était pas fait pour rompre le charme de tels souvenirs, et servi en plein air sur les tables de Sparte, comme il le fut dans l'étroit jardinet de Bois-Colombes, il n'eût pas humilié le brouet classique.

Muriet, fort ami de la bonne chère, mangeait cependant avec un bel appétit, et redemandait des plats les moins friands ; c'est ce que Justin trouva plus étonnant que tout le reste, dans une conduite déjà surprenante en elle-même.

La nuit venue, les petits garçons s'endormirent les coudes sur la nappe, pendant que les trois hommes conversaient entre eux. La conversation n'était pas très intéressante : les idées de M. Guerbois n'étaient ni très neuves ni très justes ; en art, il professait des principes qui eussent paru arriérés il y a cinquante ans ; en littérature, il se montrait romantique à l'excès, sans doute par compensation ; en philosophie, Jean-Jacques était son Dieu. Ses convictions, d'ailleurs enracinées, découlaient non d'un parti pris, non d'une éducation même faussée, mais uniquement du hasard de ses lectures ou de discours entendus ; aussi offraient-

elles un singulier mélange, quelque chose dans le genre de ce que les restaurateurs de la gent chiffonnière appellent un arlequin.

Mais tandis que M. Guerbois épanchait dans l'air du soir son admiration sur les croûtes du temps passé et sur les œuvres secondaires d'une littérature plus anodine qu'elle n'en avait l'air, sa fille Norine passait et repassait dans le cadre éclairé des fenêtres du rez-de-chaussée à peine surélevé ; tantôt dans la petite cuisine, où elle s'arrêtait de temps en temps pour donner une indication à la bonne mal équarrie dont les connaissances se bornaient tout au plus à distinguer la poêle à frire de la cuiller à pot, tantôt dans la chambre qui s'ouvrait de l'autre côté sur l'antichambre, et où les lits des deux garçons se préparaient pour la nuit.

Une bougie solitaire brûlait douloureusement sur la cheminée et se reflétait dans une glace verdâtre qui donnait à sa pâle image une apparence sépulcrale. Sur ce fond, la silhouette de Norine se dessinait en noir, indiquant la jolie forme de la petite tête ronde, ou l'élégance du corsage jeune, presque plat.

Souvent Norine passait de l'autre côté de la bougie, et l'on voyait alors son visage pudique se pencher vers l'oreiller que ses mains faisaient rebondir, ou sur la courte pointe où elle étalait le linge de nuit.

Tout cela s'accomplissait avec une lenteur harmonieuse, et les deux jeunes gens, qui contemplaient ce spectacle attrayant, ne s'inquiétaient que très peu de la prolixité de M. Guerbois.

La maman vint arracher ses fils aux douceurs de leur sommeil anticipé ; moitié grognons, moitié souriants, ils dirent bonsoir à leurs hôtes et montèrent, non sans s'y embarrasser les pieds, les

deux marches du perron ; leur sœur, grande, blanche et fluette dans sa robe qui semblait de couleur indécise, posa maternellement ses mains sur l'épaule de chacun des garçonnets, et ils rentrèrent dans la maison, pour reparaître bientôt dans la chambre éclairée.

Madame Guerbois avait entamé avec Muriet une conversation purement architectonique, qui devait finir par une demande de réparations, et Lignon regardait le délicieux tableau d'intérieur offert à ses yeux ; les enfants, un instant dérobés à sa vue, reparurent revêtus de leurs longues chemises blanches et s'étendirent sur leurs minces couchettes ; la grande sœur se pencha sur eux, les borda soigneusement et les embrassa. Dans la tendre véhémence de ce baiser fraternel, une des longues tresses châtaines tomba sur le petit lit ; avec un joli mouvement, Norine la rejeta en arrière, puis elle vint à la fenêtre.

Au moment de rapprocher les deux battants, elle s'arrêta, les bras en croix, les yeux perdus au ciel, où se montraient des myriades d'étoiles… Comme avec un regret, elle ferma lentement la croisée et l'instant d'après souffla la bougie.

Muriet n'avait pas bronché. Lignon poussa un soupir, et, chose bizarre, ne se demanda jamais pourquoi l'innocente Norine, au risque de les enrhumer, avait couché ses petits frères la fenêtre ouverte.

L'heure était avancée ; nos jeunes gens se levèrent au moment où la jeune fille reparaissait sur le seuil, et annoncèrent leur intention de se retirer.

Lignon fut invité à revenir « quand le cœur lui en dirait » ; on échangea de nombreuses poignées de main, les doigts de Norine

s'allongèrent timidement dans la paume étendue de Muriet, et Lignon osa les effleurer avec respect ; puis les deux compagnons de route regagnèrent la gare par le même chemin qu'ils avaient suivi l'après-midi, et qui dans la fraîcheur nocturne paraissait moins aride et moins long.

Quand ils furent hors de la portée de la voix, Muriet alluma une cigarette, fourra ses mains dans ses poches, et se tournant vers Lignon :

— Un peu ennuyeux, dit-il, mais bien braves gens !

— Elle est divine ! répondit Justin plein de feu.

— Quel dommage qu'elle n'ait pas le sou ! reprit Muriet en haussant les épaules, ce qui était son geste favori. À cela près, elle a toutes les vertus. Bonne ménagère et gentille avec ses petits frères, tu as vu ?

— Si dans l'architecture on n'avait pas besoin d'une mise de fonds… Ah ! mon cher, quel sot métier ! La littérature, au moins, cela rapporte ! cela rapporte tout de suite ! Mais nous, il nous faut des concours pour nous mettre en lumière, et pendant que l'on concourt, il faut avoir de quoi se mettre sous la dent !

Il se tut et fit quelques pas en fouettant l'air de sa canne, qui était aussi roide qu'un pieu.

— Pauvre petite fille ! n'est-ce pas malheureux de se dire qu'un trésor semblable s'en ira à quelque rustaud, un camarade de bureau du père…

— Qu'est-ce qu'il fait, le père ? demanda timidement Lignon.

— Il est quelque chose aux Eaux de la Ville, je ne sais trop quoi. Tu vois ça, trois mille six, et une petite rente qu'il tient de sa famille, ça le mène à cinq ; de quoi vivre tout juste, cinq personnes et la bonne, et pas bien encore ! Aussi la chère enfant fait ses robes elle-même, elle habille ses petits frères… et avec une économie !

— Mais cela vaut une dot ! fit observer Justin ému.

— Oui, pour un homme qui aurait une position fixe ; mais est-ce que nous avons quelque chose de fixe, nous autres ? Non, mon ami, s'écria Muriet avec chaleur, je ne serai jamais égoïste au point de faire partager ma misère à la femme que j'aimerais, d'associer aux difficultés de ma vie une compagne courageuse… Cela me fendrait le cœur ! J'épouserai une femme riche, ou je ne me marierai pas !

— C'est bien, cela ! faillit dire Justin.

Il se retint, on ne sait trop pourquoi, et ramené à la cause récente de ses préoccupations :

— Ce serait grand dommage en effet qu'elle épousât un butor, dit-il ; mais elle est assez belle pour trouver un homme riche et intelligent, qui l'épouse par amour…

— Tu y crois, toi ? fit Muriet avec amertume ; tu y crois, aux hommes riches qui se marient par amour ? Plus on est riche, mon cher, plus on recherche la richesse ! Cite-moi un exemple d'homme possédant une fortune et qui ait épousé une fille pauvre.

Comme Justin n'était pas préparé à la question, et que d'ailleurs, même préparé, il n'eût pu avoir présente à la mémoire

la nomenclature des mariages seulement de l'année, il garda le silence.

— Non, vois-tu, mon cher, reprit Muriet, c'est encore nous autres artistes qui donnons l'exemple de ces unions héroïques… Mais, pour ma part, j'avoue que je n'aurais jamais le courage de voir souffrir par ma faute des êtres qui me seraient chers.

La gare était pleine de monde ; ils attendirent deux heures devant les trains qui filaient au complet, prirent enfin un wagon d'assaut, et rentrèrent chez eux à pied vers une heure du matin, fourbus, ainsi qu'il arrive toutes les fois qu'on commet l'imprudence de dîner le dimanche à la campagne. Tous les Parisiens savent cela, et tous recommencent, après avoir juré chaque fois qu'on ne les y prendra plus.

q

Chapitre 4

— Comme elle grandit, cette petite ! Il sera bientôt temps de la marier, dit madame Breteuil en regardant Norine avec une admiration qu'elle ne cherchait point à cacher.

Norine rougit et leva les yeux sur sa vieille amie ; lorsqu'elle rougissait, elle regardait toujours la personne qui l'avait fait rougir, probablement afin de savoir pourquoi elle avait rougi.

— Nous avons le temps ! répondit madame Guerbois ; n'allez pas lui mettre de ces idées-là en tête. Il faut qu'elle travaille !

Nous n'avons rien à lui donner, vous savez. Si elle veut une dot, qu'elle se la gagne à elle-même.

— Eh mais ! c'est fort bien ; je pense cependant qu'il ne sera pas défendu de l'aider ? repartit avec bonté madame Breteuil ; je l'aime, cette mignonne. N'oubliez pas, Eulalie, que je l'ai vue naître, et que je me sens comme une espèce de tante.

— Vous avez eu pour elle les bontés d'une mère, répondit madame Guerbois, mais elle vous le rend en affection.

— Pauvre chérie ! fit la vieille dame en souriant. Viens donc dîner avec nous jeudi. J'ai quelques amis, cela te distraira. Il faut bien s'accoutumer à voir un peu de monde ! Vous me la confiez, n'est-ce pas, Eulalie ?

Madame Guerbois se rengorgea et consentit d'un air digne. Au fond, elle était enchantée.

Madame Breteuil se leva, ouvrit l'un après l'autre deux tiroirs de son secrétaire, et revint en faisant briller entre ses doigts un collier de grosses boules de corail.

— Tiens, ma petite, dit-elle à Norine, tu mettras cela les dimanches ; tâche de ne pas l'égarer. C'est un bijou de ma pauvre Lucie que nous avons perdue quand elle avait douze ans. Il y a longtemps de cela, tu ne t'en souviens pas ?

Les yeux de myosotis s'étaient remplis de larmes de gratitude.

Madame Breteuil posa un baiser sur le front pur qui s'inclinait devant elle, et réprima silencieusement un gros soupir.

Elle avait vieilli vite, et les cheveux blancs qui encadraient son honnête visage lui étaient venus bien avant le temps ; mais elle

n'en était que meilleure ; les enfants qu'elle avait perdus avaient laissé dans son cœur une plaie toujours saignante, et, loin de jalouser les autres mères, elle se plaisait à partager leurs soucis, sans rien leur demander qu'un peu d'affection en retour.

— Et ce piano, cela va-t-il ?

— Les gammes, c'est bien ennuyeux, répondit Norine avec douceur ; mais, puisqu'il faut en faire, j'en fais.

— Et ses examens, les prépare-t-elle ?

— Je crois bien ! fit madame Guerbois avec orgueil. Cela va parfaitement bien.

— Tu travailles beaucoup, dis ? reprit la vieille dame avec intérêt.

— Ce n'est pas que je travaille, répondit modestement la jeune fille, mais j'ai de la chance, j'apprends tout sans difficulté…

— Heureuse intelligence ! Mais un peu de travail ne nuirait pas, cependant ; ce qu'on apprend trop vite, on court risque de l'oublier de même… Ne t'y fie pas, petite fille !

Les yeux bleus restèrent baissés ; Norine n'aimait pas les conseils. Y a-t-il rien de plus assommant qu'un conseil ? Comme si l'on ne savait pas ce qu'on a à faire !

Au bout d'un instant, madame Guerbois et sa fille prirent congé de leur vieille amie.

Dans l'escalier, la mère dit à Norine :

— Montre-moi ce qu'elle t'a donné.

Norine défit le collier que madame Breteuil avait passé à son cou, et le remit à sa mère.

— C'est du corail rose, très beau, c'est un peu enfantin pour toi, mais c'est pourtant un superbe bijou.

Norine reprit le collier et l'attacha avant de descendre le dernier étage.

— Cela ne coûte cher qu'à acheter, dit-elle ; le corail, c'est de la fantaisie ; en réalité, cela n'a aucune valeur.

Madame Guerbois regarda sa fille avec une certaine admiration. Elle savait comme cela un tas de choses, cette petite Norine, dont elle-même sa mère ne se doutait pas ; sagesse précoce, recueillie, ou plutôt ramassée un peu partout : aux devantures des boutiques, dans les omnibus, parmi les conversations des compagnes de cours…

Pendant que madame Guerbois, préoccupée de ses deux garçons qui usaient prodigieusement de chaussures, se demandait si un novateur béni des mères n'inventerait pas une sorte de cuir inusable, sa fille écoutait tout ce qui passait à portée de ses oreilles, oui, tout, et faisait son profit de ce qu'elle entendait.

— Tu ne sais pas, maman ? dit Norine quand elles eurent fait un bout de chemin ; je pense que madame Breteuil ira à Dieppe, cette année, pour la saison des bains de mer.

— Ah ! fit madame Guerbois, qui s'en souciait peu.

— Il y a comme cela pas mal de personnes qui vont à Dieppe, reprit la jeune fille. M. Muriet va aussi à Dieppe, mais pas en même temps, je crois… Il ira avant, pour l'affaire des chalets.

— Des chalets ? demanda la mère interdite.

— Oui, tu sais bien, une commande de chalets… Est-ce que c'est joli, Dieppe ?

— Je ne sais pas, avoua candidement madame Guerbois.

— Ils sont bien heureux, ceux qui vont à la mer, reprit Norine ; quel malheur que nous ne soyons pas assez riches ! Moi qui ai tant grandi et qui suis si fatiguée de m'occuper de mes petits frères, j'aurais bien aimé aller passer un mois sur une plage…

Madame Guerbois soupira. Elle aussi était bien fatiguée, elle aussi avait par-dessus la tête de ses garçons turbulents, et de plus que sa fille, elle avait les années de lassitude antérieure, les maladies, les inquiétudes ; mais ce n'est pas elle qui eût jamais rêvé d'aller à la mer ! Sa campagne de Bois-Colombes suffisait à toutes ses ambitions.

— Je ne vois pas en quoi une plage serait si nécessaire, dit-elle d'un ton de reproche ; notre maison de campagne nous suffit ; bien des gens plus riches que nous n'ont pas de maison de campagne.

Norine fit un petit signe de tête assez semblable, mais en miniature, au mouvement d'un cheval qui fait sonner sa gourmette ; elle en avait par-dessus la tête de la maison de campagne à Bois-Colombes, où l'on allait le samedi avec un panier plein, pour revenir le mardi ou le mercredi avec un panier vide. Une maison de campagne, cela ! en passant devant les superbes villas qui s'étalent entre Asnières et Versailles, un jour de grandes eaux, elle avait pu juger de ce qu'est une véritable maison de campagne, et cela n'avait aucun rapport avec celle de Bois-Colombes.

— Elle est riche, madame Breteuil, reprit la jeune fille ; elle doit s'ennuyer de vivre seule avec son vieux mari…

— M. Breteuil n'est pas vieux, fit observer madame Guerbois.

— Il a au moins cinquante ans, fit avec dédain mademoiselle Norine.

— Eh bien ! ce n'est pas si vieux !

— Cela dépend des goûts, repartit sèchement l'ingénue. Moi, je le trouve vieux.

Madame Guerbois ne releva point cette assertion ; elle avait autre chose à faire que de se quereller avec sa fille, bien que de temps à autre elle s'octroyât ce passetemps.

Norine, extrêmement gâtée par son père, devait en partie les défauts de son éducation à ce que, pendant six ans, elle avait été considérée comme fille unique et devant rester telle.

Aussi, qui pourrait dire l'humeur de la fillette quand elle avait vu un frère, puis deux frères, non seulement lui prendre une part des attentions de ses parents, mais rogner son bien-être et lui imposer des devoirs ? C'est avec un sentiment assez semblable à de l'aversion qu'elle s'acquitta de ces devoirs, mais sans que la grâce de ses attitudes y perdît rien.

Il y avait une armoire à glace dans la chambre de madame Guerbois, et c'est cette armoire à glace qui était la cause prépondérante des décisions de mademoiselle Norine.

Quelque philosophe inconnu a-t-il jamais porté ses méditations sur l'armoire à glace ? Pour nous, nous n'hésitons pas à reconnaître en ce meuble innocent, quoique vaniteux, l'auteur

d'une forte partie des erreurs de tout genre auxquelles succombe la plus belle et la plus faible portion de l'humanité.

Une mère qui amène une fillette au-dessus de trois ans devant son armoire à glace en lui disant : « Vois quelle belle robe, et comme elle te va bien ! » est d'avance vouée à mille supplices mérités ; son imprudence ne saurait être comparée qu'à celle d'un mari dont le premier soin serait de dire à son ami :

« Regarde donc ma femme, comme elle est jolie ! »

Bien entendu, l'un et l'autre fait se produisent tous les jours, et ne manquent pas d'avoir les conséquences que l'on sait, ce qui est aussi naturel que désagréable.

L'armoire à glace vit assurément quelque chose de fort joli, le jeudi suivant, vers cinq heures, lorsque Norine jeta un dernier coup d'œil sur sa toilette. Une robe de soie écrue, présent de madame Breteuil, relevée de nœuds cerise, prenait gracieusement la taille élégante de la jeune fille. Le collier de corail entourait son cou ; les joues rosées, les cheveux châtains relevés sur la tête en nœud antique, et les yeux bleus, plus bleus que jamais, formaient un ensemble tel que l'armoire à glace devait se déclarer satisfaite.

Si cette armoire avait vécu dans un monde plus aristocratique, elle eût remarqué la grosseur disproportionnée des os, la laideur vulgaire des pieds et des mains, le manque de finesse de la peau ; elle se fût aperçue que la beauté de Norine était fragile comme l'éclat des nuages au premier matin ; rien qu'à regarder madame Guerbois en contemplation devant son idole, elle se fût dit que Norine serait infailliblement, avec le temps, telle que sa mère, pire que sa mère peut-être, car les traits de la jeune fille étaient moins purs.

Madame Guerbois avait été remarquablement jolie, dix-huit ans auparavant ; il ne restait de cette fleur de beauté qu'une matrone épaisse et rougeaude. Mais l'armoire à glace achetée d'occasion n'avait jadis réfléchi que des figures de femmes de chambre ; elle n'entendait rien à l'élégance véritable ; aussi Norine partit-elle coiffée d'un modeste petit chapeau couronné de modestes petits coquelicots, avec toute la modestie d'une jeune beauté qui se sent remarquée et qui en étouffe de joie.

Elle avait l'air si modeste qu'une pivoine épanouie à son corsage virginal eût eu l'air de demander grâce pour son irrépressible rutilance et se fût faite toute petite, afin de passer inaperçue.

Norine sortait seule depuis longtemps. Quand on a trois enfants et peu de moyens, on est bien forcé d'envoyer sa fille faire des commissions ; si elle fait des commissions, il n'y a pas de raison pour qu'elle n'aille pas seule à son cours. Alors, pourquoi la ferait-on accompagner lorsqu'elle va faire une visite ? On l'envoie chercher le soir, ou bien on la fait reconduire, mais c'est parce que la nuit est pleine de périls ; le jour, que peut-on craindre, quand une jeune fille sait se tenir ?

Bien des paroles pourtant avaient été murmurées aux oreilles de Norine pendant ses courses ; mais qu'importait ? L'ingénue savait le prix de sa beauté, elle savait aussi ce que valait le regard innocent de ses yeux de myosotis. Si quelque chose l'avait troublée, ce n'avait pas été la proposition la plus malsonnante d'un homme grossier ; c'eût été plutôt la vue d'un homme riche qui lui jetait un regard d'admiration en passant, du haut du siège de son phaéton. Tout ce qui était pauvre et mal vêtu ne comptait pas pour Norine. Les ouvriers qui repavaient sa rue et qui disaient

avec un juron : « La belle fille ! » n'appelaient même pas une rougeur sur ses joues veloutées ; l'ouvrier eût-il vingt ans, fût-il le plus beau des hommes, n'existait pas pour Norine. Mais un homme laid, pas jeune, bête et bien mis, provoquait toutes les pudeurs de la belle timide. Elle passait silencieuse, drapée dans son innocence qui n'entendait pas, qui ne comprenait pas, et le libertin qui lui avait glissé une polissonnerie à l'oreille restait ébloui, car elle l'avait regardé de ses yeux ingénus ; et touché, vaincu, ramené à des souvenirs de la seizième année, le vieux dépravé se disait :

— Il y a donc encore des innocentes ! Et si belle !

Après tout, c'est quelque chose que de provoquer une sensation bienfaisante dans une âme dégradée, mais le diable, qui était l'ange gardien de Norine, n'y perdait rien, et, voyant cela, se léchait les babines. C'était un diable pas pressé, et qui avait le temps.

Pour aller chez madame Breteuil, Norine prit le plus long : le plus long passait devant certain bureau, sur le seuil duquel paraissait parfois Eugène Muriet, à l'heure où les bureaux se ferment, c'est-à-dire vers six heures.

Muriet n'y venait pas tous les jours ; mais, depuis le printemps, Norine, en promenant ses frères, l'en avait vu sortir à plus d'une reprise, et ce rez-de-chaussée avait pris pour elle l'attrait d'un lieu où l'on n'entre pas, mais d'où l'on voit sortir quelqu'un qui vous intéresse.

Après avoir tourné le coin, Norine ralentit le pas sans affectation ; plus elle approchait du bureau, plus sa marche devenait lente. Devant la boutique d'un horloger, elle tira sa montre pour

voir l'heure : six heures moins une minute. Elle prit sa petite clef et remit soigneusement les aiguilles à l'heure, puis glissa la montre dans sa ceinture, et reprit sa marche comme une personne qui s'est attardée.

Six heures sonnèrent à l'église Saint-Laurent, et Muriet se montra sur le seuil de son bureau ; tel l'archange au seuil du paradis.

— Vous, mademoiselle ! fit-il en descendant une marche, puis une autre.

Il se trouvait sur le trottoir et prit dans la sienne la main de la jeune fille. Un shakehands à l'anglaise, et tout fut dit : d'ailleurs Norine avait des gants de fil écru, qui, nul n'en ignore, ne sont pas agréables à presser.

— Vous ! toute seule !

— Je vais dîner chez madame Breteuil. Vous la connaissez, n'est-ce pas ?

— Comment ! si je la connais ! Elle a du monde ce soir ?

— Quelques personnes, à ce qu'il paraît.

— J'y passerai pour un moment : il y a une éternité que je ne l'ai vue. C'est une excellente femme, pas très intelligente…

— Elle est si bonne pour moi ! fit Norine, les yeux baissés.

Muriet la regarda du coin de l'œil. Il avait extrêmement envie de la prendre par les épaules et de planter un baiser sur sa bouche, un peu boudeuse et vraiment trop prude pour la circons-

tance ; mais allez essayer un coup pareil en plein boulevard de Strasbourg !

Ils marchaient et ne marchaient pas, comme on voudra. Si quelque ami les avait rencontrés, il n'eût pu dire qu'ils cheminaient ensemble ; un autre ami n'eût pu affirmer non plus qu'ils s'étaient arrêtés pour causer.

— À ce soir, alors, mademoiselle Norine ? fit Muriet.

— Au revoir, monsieur ! répondit-elle discrètement.

Il pressa encore une fois les doigts recouverts de fil d'Écosse, et s'en alla, non sans s'être retourné.

Norine poursuivait son chemin, sans avoir l'air de songer à lui.

— Tu voudrais bien te marier, toi, se dit le jeune architecte, et tu voudrais bien que ce fût avec moi ! Mais pas de bêtises ! La vie n'est pas un roman, comme l'a dit un maître ès cœur humain. Le mariage non plus n'est pas un roman ; c'est le mariage des autres qui…

Il n'acheva point sa pensée et s'en fut dîner du côté du Luxembourg, où il troubla profondément l'esprit de Justin.

— J'ai rencontré mademoiselle Guerbois, lui dit-il perfidement vers neuf heures du soir. Elle dîne dans une maison charmante, chez une certaine madame Breteuil ; si tu veux, je te présenterai : la bonne dame adore la jeunesse, elle trouve qu'il n'y en a jamais assez chez elle. Et puis on y danse deux ou trois fois par hiver ; mais tu n'es pas fou de la danse, je crois ?

— Moi ! Si fait ! J'adore ça ! répondit Lignon, qui n'avait jamais pu valser en mesure. Mais, à cette saison, on ne danse pas.

— On fait de la musique, tout au moins ! Allons, c'est dit, je te présenterai.

Là-dessus Muriet s'en alla, laissant Justin rêveur.

— Le voilà qui me présente partout, se dit-il. C'est gentil de sa part ; voilà ce qu'on appelle un bon camarade… Il y en a qui disent qu'il ne vaut pas cher… c'est qu'ils ne le connaissent pas ! Les belles âmes sont toujours méconnues !

Quinze jours après, Muriet avait présenté Lignon chez madame Breteuil, qui l'avait pris à gré sur-le-champ ; les qualités honnêtes du jeune homme n'étaient pas de celles que l'on rencontre tous les jours, et elles se montraient à première vue. Lignon fut invité à une soirée tranquille, où l'on faisait juste assez de musique pour n'en point dégoûter ceux qui ne l'aimaient pas. Il croyait aimer la musique ; au fond, il n'y entendait rien ; l'ouverture de Zampa lui paraissait le dernier mot de l'art dramatique musical, mais il n'osait l'avouer et se prononçait pour Wagner.

Mais, chez madame Breteuil, Hérold, Rossini et Wagner étaient tout un pour lui. Il eût applaudi l'ouverture du Barbier en croyant que c'était la chevauchée des Walkyries.

À trois pas de lui, assise sur un pouf, tout contre la chaise de sa vieille amie, dont elle caressait la main de temps en temps, Norine Guerbois écoutait, les yeux baissés, avec une expression de recueillement angélique sur son candide visage.

Le morceau terminé, elle leva les yeux, et Justin reçut en plein cœur un regard délicieux.

Étourdi, il se leva, salua et se rassit pendant qu'une dame déposait ses gants sur le piano.

Norine ne connaissait presque pas ce monsieur ; elle l'avait vu une fois chez son père. C'était un ami de M. Muriet, elle le dit à madame Breteuil, et se tourna d'un autre côté, de façon que Lignon ne la vît plus qu'en profil perdu.

Pas perdu pour lui, dans tous les cas, car il s'en rassasia jusqu'à s'en sentir malade ; la tête lui tournait, il avait envie de pleurer et de s'en aller, et cependant il restait là, les yeux fixés sur l'image de l'innocence.

— Tu as l'air tout drôle, lui dit Muriet ; est-ce que tu es fatigué ? Tu sais, ici, on s'en va quand on veut.

— M'en aller ! jamais de la vie ! fit Lignon indigné. M'en aller ! d'une maison où je viens pour la première fois !

— Eh mais ! calme-toi : je te proposais cela comme on offre un bock.

On ne ferait plus de musique ce soir-là ; d'aucuns en poussèrent un soupir d'aise, mais ce fut un soupir étouffé, car vraiment madame Breteuil y mettait beaucoup de discrétion, et cela ne durait jamais plus de trois quarts d'heure.

On passa dans la salle à manger, où Norine se mit à parcourir les groupes en offrant du chocolat et des petits gâteaux.

Elle avait dans les mouvements une lenteur que, chez une personne ordinaire, on eût appelée de la gaucherie ; mais chez elle ce n'était plus qu'une inexpérience touchante. On voyait bien qu'elle n'en avait pas l'habitude.

— Qu'est-ce que c'est que cette jeune fille ? demanda à madame Breteuil, d'un air inquisitorial, une grande femme coiffée en bandeaux très plats, très noirs, très dentelés, avec tant de jais sur des cheveux si brillants que cela vous faisait mal aux yeux.

— Norine ? C'est une mignonne enfant, la fille de braves gens sans fortune ; je la fais venir chez moi quand j'ai du monde pour l'accoutumer un peu aux usages : jolie comme elle l'est, ce serait dommage qu'elle n'épousât pas quelqu'un de comme il faut, et c'est une petite sauvage.

La dame aux cheveux brillants appliqua contre ses yeux un lorgnon aussi noir que le reste de sa parure, examina Norine de la tête aux pieds, et répondit froidement :

— Marier cette jeune personne au-dessus de sa condition ? Vous savez, ma chère, en général, ce n'est pas un service à rendre aux gens… Il y a vingt-cinq ans que je me suis juré de ne pas me mêler de mariages : cela tourne toujours contre vous. Le moins qu'il arrive, c'est de vous brouiller avec une des deux familles : communément, c'est avec les deux. Vous me direz que c'est un bon débarras ; j'en conviens ; mais quand le mariage tourne mal, et je n'en connais pas qui aient bien tourné, cela fait trois maisons où l'on vous déchire à belles dents, sans compter les maisons adjointes, où l'on ne vous connaît pas, et celles où l'on vous connaît et où l'on dit que c'est bien fait, parce que vous n'aviez pas besoin de vous en mêler.

— Oh ! vous, fit M. Breteuil qui avait entendu, vous êtes une pessimiste.

— Et vous un optimiste, mon cher ami, riposta madame Anglois. Vous savez qu'au point de vue des bêtises que l'on peut

faire, c'est plus dangereux ?

— Pour moi ou pour les autres ? demanda l'excellent homme en riant.

— Pour tout le monde ! riposta vertement madame Anglois.

Elle fit une seconde application de son lorgnon, avec les mêmes précautions que si elle se fût mis un cataplasme sur les yeux, et examina Norine qui causait debout dans un coin avec Muriet.

— Elle ne me revient pas, cette petite, déclara-t-elle, et son amoureux non plus.

— Quel amoureux ? fit madame Breteuil avec une vivacité de geste tout à fait juvénile.

— Ce grand dadais-là, près du buffet ; il a l'air franc comme l'osier, aussi, celui-là !

— Muriet ? Le meilleur garçon du monde. Tenez, il me regarde. Voyez quel bon sourire !

— Je vous affirme que tout à l'heure il regardait votre protégée avec un sourire très différent. Je crois même qu'il lui a pris le bras, tout doucement, dans les environs du coude…

— Oh ! fit madame Breteuil indignée.

Elle éclata de rire tout aussitôt.

— Riez ! lui dit son amie. Demandez-lui donc ses intentions, à ce garçon-là, et puis vous m'en direz des nouvelles !

— Lui ! Eh mais ! ce ne serait pas une sotte alliance. Il n'a pas de fortune, mais il a du talent…

— Quelle chance ! dit froidement madame Anglois, absolument comme si elle eût dit : Quel malheur ! Mais, ma chère, ce garçon-là n'épousera pas ; il aimera, il n'épousera pas !

— À quoi voyez-vous cela ? Vous me faites frémir avec vos pronostics !

— On ne prend pas les environs du coude, dans un salon, à une demoiselle qu'on veut épouser ; et elle, si elle est innocente à ce point-là, ce n'est plus un ange, c'est une oie ; je sais bien qu'au fond c'est toujours une question de plumes blanches, mais…

— Vous êtes trop mauvaise ! fit la bonne madame Breteuil un peu attristée ; si je ne savais qu'en réalité vous êtes la meilleure des femmes, je vous en voudrais…

— On en veut toujours à ceux qui ont raison ; ça prouvera que j'ai raison. Eh bien ! demandez-lui, à votre excellent garçon, s'il se croit en position de se marier, et vous verrez ce qu'il vous répondra. Seulement vous me le raconterez, car c'est moi qui ai vu. Oh ! vous pouvez dire que c'est moi si vous voulez ! Ça m'est complètement égal.

Madame Anglois emporta son lorgnon, son jais et son impassibilité dans le salon, et laissa son amie stupéfiée fixer des yeux aussi scrutateurs que perplexes sur la physionomie de Muriet, qui de temps en temps répondait à l'examen par un bon sourire, et un regard aussi innocent dans son genre que celui de Norine.

Celle-ci s'était repliée vers un groupe de dames où Lignon avait trouvé le courage de l'aborder. D'une voix tremblante, il lui

demandait des nouvelles de ses petits frères, du chien, du jardin ; il lui eût demandé comment se portait sa robe de toile bleue, s'il eût osé nommer un objet qui la touchait de si près.

Norine répondait avec un sourire embarrassé, comme il sied à une jeune fille qui n'a pas l'habitude du monde, et de temps en temps elle jetait à madame Breteuil un regard qui semblait dire : Est-ce que je me tiens convenablement, dites, ô ma chère bienfaitrice ?

Encore un peu émue de sa récente alarme, la vieille dame s'approcha de sa petite amie.

Lignon, touché par ce mouvement affectueux qui dénotait une longue habitude de tendresse, sentit son cœur s'envoler vers l'excellente personne. Le cœur de Lignon était toujours prêt à s'ouvrir à de nouvelles affections ; sa nature expansive lui faisait trouver beau et bon tout ce qui lui témoignait la moindre sympathie. Il ne manquait ni de brillant, ni d'un certains fonds, et madame Breteuil l'écouta avec plaisir.

Plusieurs invités prirent congé, le salon parut plus vaste, et les groupes se rapprochèrent.

Pendant une heure environ, on causa gaiement, et Justin se fit la réputation d'un homme qui n'est pas sans mérite. Lorsqu'il se retira avec les autres, madame Breteuil dit à son mari :

— C'est un aimable garçon, ce M. Lignon ; il cause bien, je le crois très honnête, et je serais contente de le revoir.

— Il n'est pas si joli garçon que Muriet, mais je lui crois plus de véritable mérite, répondit le maître du lieu en aidant la femme de chambre à souffler les bougies.

Norine passait la nuit chez madame Breteuil, lorsqu'elle y venait pour la soirée. Elle gagna le petit lit qu'on lui dressait dans la lingerie spacieuse où les armoires de sapin verni sentaient la lavande.

— Que c'est agréable d'être riche ! se disait-elle en se déshabillant.

Elle passa la main sur l'oreiller rebondi dans sa taie de fine toile de Hollande, sur les draps de pur fil de lin qui embaumaient l'iris. Tout à coup la maison paternelle lui apparut, propre, mais nue ; les draps de toile de coton, changés le premier du mois, les oreillers flasques, les couvertures lourdes, les vilaines armoires de bois blanc peint en noyer qui meublaient sa chambre, lui semblèrent garnir une sorte d'enfer auquel elle échappait par la force de ses ailes.

Tout l'être de Norine se révolta contre la demi-pauvreté de sa famille, contre la toile cirée des repas, les jupes rapiécées, les bas reprisés au talon, contre toute la parcimonie nécessaire pour faire vivre tant de personnes avec si peu d'argent ; au lieu d'admirer ses parents pour tirer tant de choses d'un si maigre revenu, elle méprisa le pauvre petit semblant de bien-être dont ils se contentaient. La robe, les bas à jour, les souliers élégants donnés par madame Breteuil, qui la voulait chez elle irréprochablement mise, lui parurent seuls dignes d'orner sa beauté, et elle donna une chiquenaude dédaigneuse à la chemise de percale vulgaire qui recouvrait son corps.

— Ma mère devrait bien me faire du linge plus convenable ! se dit Norine en s'enfonçant dans les draps frais et parfumés, avec un petit frisson de volupté. C'est honteux d'avoir des chemises

pareilles ! Je suis sûre que la femme de chambre de madame Breteuil en a de plus fines ! Et il faut que je retourne là-bas demain matin, aider cette souillon de bonne à laver la vaisselle et raccommoder les culottes de Raymond. Cet imbécile de Simon qui a déchiré sa blouse aussi !... Il faut que j'y remette des manches... On dirait qu'il le fait exprès !...

Elle faillit pleurer de rage à la pensée des travaux qui l'attendaient le lendemain. Mais, renfonçant les pleurs dans ses yeux, elle pensa soudain à Muriet, qui effectivement avait passé sa main dégantée sur le bras nu de la jeune fille.

C'était là une de ces choses qu'on ne saurait croire : qu'un homme dont les apparences étaient celles d'une bonne éducation se fût permis en plein salon une action semblable ! Cependant Muriet l'avait fait sans trouble ni honte, uniquement parce qu'il en avait envie, et parce qu'une longue pratique lui avait prouvé qu'on fait passer ces choses-là avec beaucoup d'aplomb. Si quelqu'un s'en aperçoit, il n'ose croire à une intention répréhensible. Cela a l'air d'une inadvertance, d'une maladresse, et c'est toujours cela de pris.

Norine n'avait pas paru troublée non plus. Elle savait fort bien ce que voulait Muriet ; elle savait aussi qu'en ayant l'air choqué elle perdait le bénéfice de son rôle d'ingénue ; elle avait gardé son air innocent. Au fond elle aimait cela ; cette main frôlant son bras lui avait fait plaisir ; la sensation était agréable ; puisqu'on pouvait l'obtenir sans qu'il en coûtât rien, tout était pour le mieux.

Mais Norine n'avait point, comme on dit, la tête montée par Muriet ; l'amour tel que le rêvent les jeunes filles n'avait rien à

voir là-dedans. Elle s'endormit donc d'un sommeil profond, satisfaite comme une chatte à qui l'on a passé la main sur le dos.

q

Chapitre 5

Huit jours s'écoulèrent sans que madame Breteuil rencontrât Muriet. Elle faisait pourtant de son mieux, et si la bonne dame avait eu quelque vingt ans de moins, plusieurs âmes charitables n'eussent pas manqué de faire remarquer avec quelle insistance elle s'informait du jeune homme près de tous ceux qui pouvaient lui indiquer l'endroit où elle avait chance de le voir.

Muriet, de son côté, faisait la bête morte ; non qu'il fût inquiet des suites de sa petite algarade, mais il avait une vague peur d'être entrepris par madame Breteuil sur le chapitre mariage ; il pourrait toujours nier l'incident du bras, sûr que Norine le nierait avec la même énergie ; quoi qu'il arrivât, l'architecte était certain de ne jamais être trahi par sa candide complice. Mais son attitude de beau ténébreux, appuyé aux chambranles des portes, les œillades assassines qu'il avait plus d'une fois lancées à la jeune fille n'étaient pas aussi niables.

Cependant il ne pouvait éternellement s'abstenir de se présenter chez madame Breteuil ; le samedi suivant, il sonna à sa porte, à l'heure où elle était sortie d'ordinaire, et le samedi plus que les autres jours. La bonne lui ouvrit ; madame était chez elle.

— Pas de chance ! se dit Muriet ; mais il entra le front haut et la conscience tranquille.

Sa conscience était toujours tranquille ; c'était une bonne personne qui n'aimait pas à être dérangée, et qui s'organisait pour cela.

Après les préliminaires indispensables, madame Breteuil entama son sujet : elle sentait le cœur lui battre : c'est si délicat de toucher aux affaires d'autrui ! Tout le monde n'est peut-être pas de cet avis ; mais quand on a le malheur de posséder une âme timorée, on est sujet à des impressions parfois bien désagréables. La bonne dame éprouvait quelque chose de semblable à l'effroi d'un débutant mineur qui, pour la première fois de sa vie, est chargé de mettre le feu à une mine : il sait bien que la mèche est longue et que toutes les précautions sont prises pour qu'il ait le temps de s'en aller ; mais si par hasard…

Elle ne connaissait pas son Muriet ; avec celui-là, les mines ne portaient jamais ; il y avait en lui une substance non analysée chimiquement, mais anti-explosible par excellence, qui changeait les nitroglycérines les plus belliqueuses en une simple bouillie inoffensive.

À la phrase : « Vous avez remarqué mademoiselle Guerbois ? » notre ami répondit :

— Elle est délicieuse ! d'un ton froid qui fit moralement reculer madame Breteuil jusqu'au Spitzberg.

— J'avais cru, balbutia cette femme aussi bonne que crédule, j'avais pensé…

— Qu'elle me plaisait ? acheva Muriet, la tirant d'embarras et terminant la phrase. Oui, certes. Ah ! certes ! Délicieuse, ai-je

dit ? C'est adorable qu'il faudrait dire, sous peine de lui faire injure ; mais…

— Mais quoi ? insista madame Breteuil en allongeant un peu le cou, afin de mieux pénétrer dans la pensée de l'architecte.

— Ah ! j'eusse été heureux… Mais pourquoi me faire dire ces choses cruelles ? Est-il nécessaire de vous expliquer combien la pauvreté déploie de barbarie inutile envers ceux qu'elle prive non seulement des jouissances superflues de la vie, mais encore des joies nécessaires du foyer ?

Madame Breteuil regarda avec compassion ce pauvre jeune homme qui portait si dignement le fardeau secret de chagrins dont, jusque-là, elle n'avait pas soupçonné l'existence.

— Nous autres, voyez-vous, chère madame, reprit l'architecte, nous avons des devoirs envers la société en même temps qu'envers nous mêmes ; pour nous créer une situation qui fasse honneur à nos études, nous avons à subir des luttes longues et pénibles. Comment en sortir avec éclat, sinon en conservant notre liberté d'action qu'entravent toujours une femme et des enfants ? Et puis, il y a longtemps que je me le suis dit, je n'aurais jamais le courage d'exposer une femme aimée à partager les tristesses de ma pauvreté !

— Je croyais que vous aviez une position sinon brillante, au moins honorable ? dit madame Breteuil, qui, au milieu de ce pathos, n'arrivait pas à débrouiller ses propres idées, et encore bien moins celles du jeune homme.

— Eh ! chère madame, j'ai fait de bonnes années… quand je dis bonnes, c'est parce que je suis modeste ; je joins les deux

bouts, voilà ce que je puis dire de mieux ; mais c'est parce que je suis seul. Si j'étais chargé de famille…

Madame Breteuil réfléchissait en regardant ses genoux, ce qui est une preuve de grande concentration.

Au bout d'un instant, elle leva les yeux sur son interlocuteur.

— Alors, vous n'avez point la moindre envie d'épouser mademoiselle Guerbois ?

— Je suis dans l'impossibilité absolue de me marier avec un ange qui n'a pas de fortune.

— Eh bien, mon cher monsieur, en ce cas, il faudra tâcher de l'éviter sans affectation quand vous la rencontrerez, et de ne pas chercher à la voir exprès. La réputation d'une jeune fille est une chose si fragile et si délicate, qu'il est du devoir de toute personne honorable de se garder de ce qui pourrait y porter préjudice.

— Oh ! madame, vous ne croyez pas que…

— Je ne crois rien, mon cher monsieur. Vous la regardez trop ; certaines personnes s'en sont aperçues, on me l'a dit ; cela m'ennuie de devoir vous le répéter. Si vous aviez eu l'intention de demander sa main, j'aurais trouvé assez naturels vos efforts pour attirer l'attention de cette enfant ; mais du moment où vous n'avez aucun désir de ce genre, il est inutile de lui faire du tort, et de l'empêcher par là de trouver un autre parti.

— Je suis désolé, fit Muriet qui se leva et mit la main sur son cœur avec beaucoup de dignité, désolé en vérité que des personnes malintentionnées aient cru devoir porter sur mes assidui-

tés, après tout fort naturelles, près d'une jeune fille accomplie, un jugement si peu conforme à la vérité…

Madame Breteuil regarda Muriet avec une attention que, jusque-là, elle ne lui avait point accordée.

— Vous n'y êtes pas du tout, dit-elle avec fermeté. Quand on ne veut pas épouser une jeune fille, on ne la regarde pas ; il n'y a pas d'assiduités qui tiennent : on épouse ou on n'épouse pas ; or, comme vous n'épousez pas, cette enfant ne doit pas exister pour vous.

— Ah ! soupira Muriet sur un ton différent du premier, peut-on imposer silence à son cœur ?… Mon cœur me porte vers elle, c'est ma raison qui m'en détourne…

— Eh bien ! conseillez à votre raison de vous en détourner de façon que les autres ne puissent s'y tromper. Je n'ai pas besoin de vous dire que cet entretien restera entre nous ; tirez-en profit, mon cher monsieur, et ne faites plus les yeux doux qu'à des demoiselles bien dotées, puisque vous ne choisirez madame Muriet que parmi celles-là. Ce n'est pas que je vous blâme, ajouta-t-elle en interprétant un geste du jeune homme ; j'aurais préféré, je l'avoue…

— Que j'eusse épousé mademoiselle Guerbois ? fit l'architecte, la bouche en cœur.

— Que personne n'eût l'idée que vous pouviez l'épouser, riposta madame Breteuil avec vivacité.

Après quelques phrases ambiguës, les interlocuteurs se séparèrent assez mécontents l'un de l'autre.

— Vieille pécore ! pensait Muriet ; de quoi se mêle-t-elle ?

— Toi, tu n'es pas un franc compagnon ! disait la vieille femme.

Celle-ci ne considérait pas sa tâche comme finie ; si sa petite protégée avait cru un instant à la possibilité d'un mariage entre elle et l'architecte, il importait de ne pas la laisser s'attacher à cette idée. Dans une âme si jeune et si flexible encore, de premières impressions vagues ne pouvaient avoir laissé des traces profondes ; que Norine eût pensé à Muriet, c'était déjà trop, mais elle ne pouvait y avoir songé au point d'éprouver du chagrin en apprenant qu'il ne comptait point l'épouser.

Madame Breteuil chercha l'occasion de voir en particulier sa jeune amie, la trouva bientôt, et se promit de l'éclairer sur les dangers d'un monde qui, pour madame Guerbois, était un mystère dont la digne matrone ne cherchait point l'explication.

Quand celle-ci s'était mariée, les choses s'étaient passées le plus simplement du monde : une parente avait parlé de M. Guerbois comme d'un parti sortable ; on s'était vu, on s'était plu, la demande avait suivi, puis la noce, le tout comme si le mariage était une affaire qu'il fallait bâcler, parce que le célibat n'est point un état social suffisant.

Quoi de plus naturel pour une femme mariée dans de telles circonstances, que d'espérer pour sa fille un mariage tout pareil ?

C'était à madame Breteuil de remplacer maintenant la mère inhabile et non éclairée ; c'était d'autant plus un devoir pour l'honnête femme, qu'elle se reprochait un peu d'avoir transplanté

dans un terrain pour lequel elle n'était point suffisamment préparée la jeune plante qui avait nom Norine Guerbois.

La jeune plante se présenta un matin, très pimpante, dans une modeste petite robe de percale à fleurs, présent de sa vieille amie, comme la plupart de ses ajustements ; la journée était superbe, la chaleur point écrasante ; une gaieté active remplissait les rues, avec les charrettes des marchands des quatre saisons ; les petites voitures de fleurs passaient comme des buissons de roses, et les carottes entassées avec les oignons nouveaux semblaient couler des tonnes d'or et d'argent éventrées sur les étals des marchands de légumes.

Norine avait vu toute cette gaieté du jour en passant par les rues, mais les roses l'avaient laissée indifférente ; elle considérait les fleurs comme des objets purement décoratifs, et à ce titre préférait les fleurs artificielles, qui durent plus longtemps. C'étaient les oignons et les carottes qui l'avaient touchée, en évoquant dans son esprit l'idée d'or et d'argent monnayés.

Ah ! qu'elle eût voulu être riche ! Riche, pour ne pas aller à pied, pour porter des bas de soie, pour montrer, en relevant l'ourlet de sa jupe, quand on franchit un ruisseau, une broderie merveilleuse ornée de valenciennes… Il y avait tant de gens riches : pourquoi ceux-là et pas elle ? Pourquoi madame Breteuil avait-elle dix fois plus d'argent qu'il ne lui en fallait, tandis que Norine menait au sein de sa famille une existence obscure et monotone ?

La vieille dame invitait souvent sa petite amie, et la faisait participer dans une large mesure aux plaisirs d'une vie aisée. La belle affaire ! Ne faudrait-il pas lui en savoir gré ?

— Cela l'amuse, se disait Norine avec humeur ; elle me donne des robes parce que je suis jolie, elle m'invite parce que cela fait bien dans son salon : je n'ai pas à lui en devoir de reconnaissance, nous sommes quittes pour le moins !

Elle pensait ces choses en montant l'escalier ; mais dès qu'elle eut mis la main sur l'anneau du timbre, son visage reprit l'expression douce et sage que le monde était habitué à y voir.

— Assieds-toi donc là, petite, fit madame Breteuil en lui indiquant un canapé étroit dans un coin de sa chambre ; nous allons y faire une bonne causette.

La fenêtre ouverte donnait sur un grand marronnier dont les larges feuilles se pliaient et se dépliaient au joli vent d'été, comme des éventails agités d'une main diligente.

Norine jeta un coup d'œil distrait sur la verdure, regarda autour d'elle l'ameublement riche et plein de goût, et se dit rageusement :

— N'en aurai-je donc jamais un semblable ?

Après une seconde de réflexion, elle ajouta :

— Mais plus beau !

— Tout le monde va bien chez toi ? dit madame Breteuil, qui s'assit après avoir baisé Norine au front.

— Mais oui, je vous remercie, madame.

— Appelle-moi Mamie, comme lorsque tu étais petite. T'en souviens-tu ?

Les yeux bleus se levèrent avec reconnaissance vers l'amie qui les avait vus s'ouvrir à la lumière.

— C'est vrai, reprit madame Breteuil ; je t'ai portée dans mes bras quand tu avais quelques jours à peine ; tu étais bien mignonne ; on ne se serait jamais douté que tu deviendrais la grande fille que voilà !

Les yeux bleus se chargèrent encore une fois de la réponse, et un joli sourire doubla le prix de leur regard.

— Voilà ce que c'est que le monde ! On se marie, on a des enfants, et puis tout à coup, sans qu'on sache comment, voilà les enfants qui sont bientôt en âge d'être mariés à leur tour.

Les yeux bleus se baissèrent avec une modeste confusion.

— Dis-moi, fillette, continua madame Breteuil en parlant avec une extrême précaution, afin de ne pas heurter la pudeur instinctive de sa jeune amie, est-ce qu'on t'a déjà fait la cour ?

Les joues veloutées devinrent incarnates, et les paupières baissées tremblèrent un peu.

La vieille dame reprit, avec autant de douceur et de prudence que si elle déroulait le pansement d'une blessure, et en effet, elle éprouvait une sorte de serrement de cœur comme on en ressent quand on craint de faire mal à un être endolori :

— Je ne connais pas toutes les personnes que vous recevez chez vous ; il y a peut-être des jeunes gens qui t'ont trouvée aimable et bonne à voir ?

— Il ne vient chez nous presque personne, répondit Norine d'une voie assurée ; vous connaissez, Mamie, toutes les per-

sonnes que nous voyons.

— Alors, on ne t'a pas encore fait la cour ?

Norine regarda Mamie d'un air de doute et d'innocence qui signifiait clairement :

— Comment voulez-vous que je sache si l'on m'a fait la cour ou non, alors que je ne sais pas seulement ce que c'est ?

Madame Breteuil attira à elle l'enfant ingénue pour l'embrasser, puis reprit, en caressant une main qu'elle avait gardée dans les siennes :

— Cela t'arrivera sans doute prochainement, car enfin il serait inutile de te cacher que tu es jolie ; tu as reçu une éducation assez soignée ; j'espère qu'il se trouvera un brave garçon pour t'apprécier et désirer de t'épouser. C'est que vois-tu, ma mignonne, on n'est jamais trop prudente ; c'est un grand malheur que de s'attacher à quelqu'un que l'on ne peut pas épouser ; on s'en détache à la longue parce qu'il le faut, mais il en coûte, et quand on se marie après avec un autre, ce n'est plus tout à fait la même chose…

Norine écoutait, la tête baissée, mais elle n'avait pu empêcher sa main de se glacer dans celle de madame Breteuil.

— Ainsi, je vais te dire des choses qui t'étonneront peut-être. Parmi les hommes que nous voyons, il y en a qui peuvent être des partis pour toi, et d'autres qui n'en sont pas, qui n'en seront jamais.

— Comment ? demandèrent les deux myosotis en se levant sur Mamie.

— M. Bachelier, par exemple, n'est pas un parti pour toi…

Norine éclata de rire comme une enfant joyeuse.

Bachelier avait quarante-six ans, quelques cheveux gris qu'il faisait tailler en brosse, et une paire de lunettes à verres très forts, amie et compagne de sa myopie invétérée.

— M. Donnesson non plus, continua madame Breteuil en choisissant à dessein des personnages peu aptes à concourir. M. Renouard, parce qu'il a une mère intolérable, et que, du vivant de cette mère, il a juré de ne pas se marier. – M. Rollin… M. Muriet…

La main de Norine trembla. Il ne faudrait point lui en faire un crime ; à seize ans on ne peut guère se défendre d'un léger frisson, quand on entend une condamnation capitale.

— M. Muriet n'a point les mêmes raisons que M. Renouard, mais il en a d'aussi valables. Sa situation ne lui permet d'épouser qu'une femme riche, il l'a dit ici l'autre jour, et comme tu n'as pas de fortune, ma pauvre petite…

Norine avait détourné la tête et regardait attentivement les feuilles du marronnier, qui continuaient à s'ouvrir et à se fermer.

— Je te donnerai bien quelque chose, ma chère enfant, reprit madame Breteuil avec une douceur infinie, mais ce n'est pas ce qu'on appelle une fortune. Une fortune comme celle à laquelle aspire M. Muriet serait un capital de deux ou trois cent mille francs, et je ne puis pas te donner cela ! Alors, celui qui t'épousera devra te prendre pour ta bonne mine et ta sagesse, et vous n'en serez que plus heureux. À vrai dire, je ne comprends pas beaucoup la nécessité d'une dot pour rendre une fille aimable, mais il paraît que, dans l'architecture, c'est nécessaire, comme mise de

fonds… Je n'entends rien à ces choses-là ; on me l'a dit, je le répète, et je le crois, puisque je vois de semblables mariages se faire chaque jour…

Madame Breteuil s'arrêta ; une goutte transparente venait de tomber des yeux détournés sur le corsage de percale.

— Tu pleures, ma petite ! s'écria l'excellente femme ; ce que je te dis te fait du chagrin ?

Norine hocha affirmativement la tête et pressa son mouchoir sur ses lèvres.

— Il t'avait donc dit quelque chose, cet être-là ? continua madame Breteuil tout à fait en colère.

Les myosotis noyés d'eau se tournèrent de son côté, et la tête fit un mouvement négatif.

Ce n'était pas mentir : oh ! non ! jamais Muriet n'avait dit à Norine qu'il l'aimât ! S'il lui avait pris la main et le bras, quand l'occasion s'en présentait, ce n'étaient pas des paroles, bien sûr !

Madame Breteuil poussa un soupir d'aise. Si Muriet n'avait rien dit, c'était après tout un brave garçon ; elle n'avait pas l'esprit tourné de l'autre côté et n'entrevit même pas la vérité.

— Pourquoi pleures-tu, alors ? fit-elle en s'avisant néanmoins que tout chagrin doit avoir une cause.

La réponse fut prompte et nette.

— Parce que c'est si cruel de penser que, faute d'une dot, on ne peut jamais épouser celui qu'on aurait voulu choisir.

— Il te plaisait donc, ce Muriet ?

Les yeux bleus regardèrent Mamie avec une expression d'innocence angélique pendant que Norine répondait :

— J'aime beaucoup sa société ; je ne sais pas si c'est cela qu'on appelle plaire ; mais, puisque vous me dites qu'il n'est pas de ceux qui peuvent m'épouser, naturellement je n'ai pas à penser à lui.

— Le brave petit cœur ! se dit la vieille dame touchée jusqu'au fond de sa bonne âme sans méfiance.

Les larmes continuaient cependant à couler.

— Allons, fillette, ne te fais pas de chagrin, reprit madame Breteuil ; il ne manque pas d'honnêtes gens sur la terre ; mais il ne faut plus penser à Muriet, tu m'entends ?

— Je n'ai pas pensé à lui, Mamie, répondit l'ingénue ; j'ai beaucoup d'amitié pour lui, mais il me semble que ce n'est pas mal. Ce qui est triste, c'est de songer que cette dot… C'est humiliant ! Enfin…

Elle se tamponna les yeux avec son petit mouchoir, et joignit les deux mains sur son genou avec un air de résignation désintéressée.

— Pauvre petite, comme elle a pris cela simplement et avec noblesse ! pensa madame Breteuil. Si tu as jamais du chagrin, tu me le diras, n'est-ce pas ? reprit-elle tout haut ; ta mère et ton père sont d'excellentes gens, mais un peu inexpérimentés quand il s'agit des choses du monde. Tu me demanderas conseil, n'est-ce pas ?

— Certainement, Mamie ! Vous savez bien que je n'ai que vous !

Mamie l'embrassa, la câlina, la dorlota ; ces belles petites larmes, essuyées avec tant de résignation, lui faisaient peine ; elle alla chercher dans un tiroir une bague ancienne et la passa au doigt de Norine.

— Tiens, lui dit-elle, on console les enfants avec des joujoux, et les jeunes filles avec des bijoux. Ne pense plus à ce que je t'ai dit que comme à une mesure de prudence pour l'avenir. Que diable ! tout le monde n'a pas absolument besoin d'épouser une femme riche !

Quelques jours après, Muriet et Norine se rencontrèrent dans le salon de madame Breteuil ; ils causèrent comme d'habitude ; le jeune homme était sûr que la vieille dame l'avait desservi ; cependant il ne vit rien d'insolite sur le visage de Norine ; en la débarrassant d'une tasse vide, il pressa le bout de ses doigts comme il le faisait d'ordinaire ; les doigts ne se retirèrent pas plus que de coutume… Muriet regarda plus attentivement le joli visage encore presque enfantin ; rien n'y décelait le trouble.

— Oh bien ! pensa-t-il, si c'est pour s'amuser, on pourra aller très loin sans qu'elle se fâche… Mais cela m'étonnerait bien si je lui faisais jamais me rendre un baiser ! C'est comme une tirelire, cette petite fille-là : elle accepte tout, ne souffle mot et ne rend rien… Heureux époux qui l'aura ! Mon ami Lignon est fait pour elle.

q

Chapitre 6

Lignon était fait pour Norine ! Et elle était faite pour lui ! Il se le disait en ce moment même, pendant qu'il se figurait magnétiser de son regard « la jeune et l'innocente proie » qu'il convoitait, mais seulement, lui, en justes et légitimes noces. La tête levée, les yeux pleins de fluide, il regardait Norine avec toute l'intensité qu'il pouvait mettre hors de lui-même ; on eût pu dire littéralement que les yeux lui en sortaient de la tête.

La charmante magnétisée n'en paraissait point troublée cependant ; elle allait et venait, vêtue de modestie jusqu'au cou, où son vêtement se terminait par une innocente petite ruche, plus candide que les plumes d'une colombe. Le hasard l'ayant amenée en face de Lignon, à qui elle ne pensait point du tout, elle vit le regard magnétique du jeune homme et en resta fort étonnée.

— Pourquoi, se dit-elle, me regarde-t-il avec ces yeux de grenouille inquiète ?

Une seconde réflexion suivit celle-ci d'assez près pour que les deux n'en fissent qu'une.

Norine n'était jamais perplexe très longtemps en ces matières. Aussitôt elle baissa la tête et se tint devant le magnétiseur avec un embarras virginal.

— Vous venez souvent ici, mademoiselle ? demanda celui-ci en permettant à ses yeux de reprendre une expression moins intense qui leur donnerait le loisir de se reposer.

Il avait déjà mal au-dessus des sourcils : c'est qu'il en coûte de projeter sa volonté dans une autre personne ! Cette transsubstan-

tiation ne s'accomplit point sans quelque péril de migraine.

— Très souvent, monsieur, répondit la chère enfant. Madame Breteuil est si bonne pour moi !

Aussitôt Lignon se sentit enflammé de tendresse pour madame Breteuil. Il la chercha du regard dans le salon, l'aperçut au coin de la cheminée, la couvrit mentalement de bénédictions pour sa bonté et revint à son idole, car décidément, et depuis cinq minutes surtout, Norine était bien une idole.

— Où passerez-vous l'été ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

Norine leva vers lui ses myosotis pleins de tristesse résignée.

— À Bois-Colombes ! répondit-elle.

À Bois-Colombes ! Cet ange à Bois-Colombes ! alors que toutes les grèves de l'Océan et tous les glaciers des Alpes eussent à peine fait un cadre digne de sa beauté et de sa candeur !

— Vous n'allez pas à la mer ? dit-il plein de regret.

— Non.

La jeune fille abaissa vers la terre son regard résigné.

— Mon père ne peut quitter ses occupations, et ma mère ne se sépare jamais de mon père.

— C'est une famille patriarcale, se dit Lignon ; je l'avais déjà remarqué. Elle a puisé là le charme indicible qu'elle répand, et le germe de toutes ses vertus.

Ils échangèrent encore quelques paroles insignifiantes, puis elle resta immobile devant lui, muette aussi, pendant qu'il recommençait à la magnétiser ; madame Breteuil ayant prononcé le nom de la jeune fille, celle-ci tourna péniblement la tête vers sa vieille amie et, comme avec une sorte d'arrachement, se dirigea vers elle pendant que Justin la suivait des yeux, mais sans magnétisme.

Muriet s'approcha de son ami.

— Tu as l'air tout drôle ! lui dit-il.

Lignon passa la main sur son front.

— Je fais un rêve, répondit-il d'une voix émue. Je ne sais trop si je suis de ce monde.

— Viens boire du grog, il y en a dans la salle à manger. Cela te fixera.

Muriet entraîna son inflammable ami et lui offrit des rafraîchissements.

Lignon éprouvait un tel besoin de s'épancher que la présence des invités ne l'eût pas retenu si madame Breteuil, en l'apercevant, ne lui avait fait signe de venir à elle.

Il obéit, et se lança aussitôt dans un tel éloge des vertus domestiques, de la beauté et de ses charmes, qu'on eût dit une conférence.

La vieille dame l'écoutait de bonne humeur ; en ce temps de sécheresse et d'égoïsme, il ne lui déplaisait pas d'entendre louer ce qui est tout le contraire. Au bout de vingt minutes elle éprouvait pour ce garçon une bienveillance quasi maternelle ; lorsque,

ce temps écoulé, il ne put s'empêcher de nommer Norine, et Dieu sait que, sans la conférence, il l'eût fait depuis longtemps, elle le regarda en fermant à demi les yeux, comme on fait pour mieux voir.

— Si tu épouses, toi, pensa-t-elle, il y aura à voir, mais si tu fais profession de ne pas épouser non plus, comme il n'y a pas longtemps que je te connais, je ne t'inviterai plus.

Il épousait ! Personne n'avait jamais tant épousé ! La famille, les commencements modestes, la joie d'améliorer peu à peu sa situation ; le bonheur d'avoir une femme qui vous devait tout, la suprématie des jeunes filles élevées simplement, qui n'apportent pas de dot, il est vrai, mais qui ne dépensent point le plus clair de la fortune commune en chiffons coûteux, les plages solitaires, le logement au quatrième avec un balcon, etc., etc., tout y passa.

Madame Breteuil eût pu faire observer qu'en général les balcons sont au cinquième, mais le moyen d'interrompre un homme si lancé !

Quand il s'arrêta pour reprendre haleine, elle dit tranquillement :

— Alors, vous n'êtes pas de ceux qui prétendent qu'une dot est nécessaire ?

Lignon allait recommencer ; mais, se tenant pour suffisamment éclairée, elle l'arrêta du geste.

— Veuillez ne voir dans ma question que l'intérêt et la sympathie, je vous en prie. Pour envisager ainsi la vie, vous avez donc une fortune personnelle ?

— Moi ? Je suis le fils de mes œuvres ! s'écria Lignon avec chaleur. Je ne dois rien qu'à moi-même, et j'ai eu des commencements difficiles… Ah ! oui ! bien difficiles, reprit-il en se rappelant qu'il logeait en chambre garnie, et que son mobilier de famille, lourd et vénérable, relégué dans un garde-meuble, attendait depuis deux ans, pour rentrer dans un véritable domicile, qu'il pût en payer la garde. Mais la position que je me suis faite me permet d'espérer… Et, en consacrant mes loisirs à la littérature, je suis sûr d'arriver à quelque chose de mieux qu'à être un simple employé de librairie, si bien rétribué que puisse être ce poste.

— Vous écrivez ? demanda madame Breteuil. Qu'est-ce que vous faites ?

— En ce moment, répondit Lignon, je m'occupe d'un ouvrage sur l'économie politique, et puis j'ai un roman sur le chantier…

— Le roman, fit la bonne dame, cela rapporte peut-être plus, mais cela pose moins. Vous avez donc fait des études spéciales ?

— Oh ! dit Lignon, je me suis occupé spécialement de la question sociale, et vous comprenez que tout ce qui s'y rattache m'est familier.

Il avait l'air si sûr de son fait que madame Breteuil, absolument ignorante en ce qui concernait l'économie politique, n'osa douter de son génie. Elle se promit néanmoins de s'informer plus exactement de la situation de son nouvel ami, et, pour ce, de ne pas s'adresser à Muriet, contre lequel elle sentait naître au fond de son cœur un doute, très proche parent de la méfiance.

Le lendemain, madame Breteuil, qui se préparait à sortir, vit entrer chez elle madame Anglois.

En toute circonstance, elle eût été bien aise de la voir ; la pensée que son amie, dès le premier coup d'œil, avait été plus clairvoyante qu'elle-même, et qu'il allait falloir lui confesser les torts de Muriet, n'était point sans ennuyer l'honnête créature. Cependant, comme elle allait toujours droit au péril, elle n'essaya point de tourner la difficulté.

— Eh bien, votre épouseur, épouse-t-il ? demanda madame Anglois.

— Il n'épouse point, répondit madame Breteuil, qui ne put s'empêcher de rire de la façon dont était posée la question.

— Ah ! Eh bien, je n'en suis pas fâchée ; cela m'eût bien surprise si ce garçon-là avait eu des intentions honnêtes !

— Vous l'avez pris en grippe, je ne sais pourquoi ! s'écria madame Breteuil, que son esprit chevaleresque poussait à défendre ceux qu'on attaquait.

— Grippe ou pas grippe, vous verrez bien ! Mais c'est lui faire trop d'honneur. Parlons d'autre chose. À propos, et votre protégée, la demoiselle aux yeux bleus ?

— Pauvre fillette ! elle me fait de la peine ! J'ai envie de l'emmener à Dieppe avec nous.

— C'est cela ! affublez-vous d'une ingénue, – et à marier, encore ! – Écoutez, ma chère, je crois que vous avez pris un brevet d'invention pour vous créer des ennuis. Riches, pas d'enfants ; intelligents, votre mari et vous, vous êtes sans cesse à vous de-

mander ce que vous pourriez bien faire pour avoir du désagrément…

Madame Breteuil, un peu vexée, se tenait dans l'attitude d'un enfant grondé, qui ne veut pas pleurer ; son amie continua :

— Moi, je suis braque, tout le monde sait cela : aussi allez voir si l'on vient me demander des services ! et ça ne m'empêche pas d'en rendre, croyez-le bien ! Mais ce n'est pas moi qu'on ira chercher pour faire une demande en mariage, ou pour recommander une demoiselle qui fait de la peinture, ou pour placer un jeune homme sans emploi, qui séduira ensuite la fille de la maison ! Non ! pas moi !

La visiteuse avait l'air parfaitement enchanté que ce ne fût pas elle ; son amie ne sut que répondre, et conséquemment ne répondit rien. Madame Anglois reprit :

— Ainsi, tenez, ma sœur m'a priée de chaperonner sa fille… je l'emmène à Dieppe…

Madame Breteuil, prise de fou rire, se renversa dans son fauteuil et s'en donna à cœur-joie sans troubler pour cela son imperturbable amie, qui continua :

— Je l'emmène à Dieppe ; ça a l'air absurde, n'est-ce pas ? Une contradiction à tous mes principes ? Eh bien, pas du tout ! Rosette ira à droite et à gauche, fera tout ce qui lui passera par la tête, coquettera, montera à âne ; cela m'est parfaitement égal. Ma sœur m'a dit :

« – Tu devrais emmener Rosette.

« J'ai répondu :

« – Tu sais que ça m'ennuie, et que si je l'emmène, je ne saurai jamais ce qu'elle fera. Cependant, si elle se noie, je te ramènerai son corps.

« – Très bien, a dit ma sœur, ça me suffit !

« Vous voyez bien que ce n'est pas Rosette qui me gênera.

Madame Breteuil riait toujours, au point de s'essuyer les yeux de temps en temps.

— Vous me décidez, dit-elle enfin en reprenant la verticale ; je vais dire à ces braves Guerbois que je leur demande Norine. Nous sommes voisines, les deux jeunes filles voisineront, et cela nous donnera un peu de bon temps.

Madame Anglois riait à son tour, mais elle riait en dedans, sans qu'il y parût beaucoup.

— Vous voyez le triomphe de ma théorie. C'est moi qui emmène Rosette, et c'est vous qui la chaperonnerez, car je vous connais, vous êtes une poule couveuse qui passe sa vie à s'effrayer pour les canards des autres ! Et comme j'ai décliné d'avance toute responsabilité à l'égard de Rosette, j'aurai tout le plaisir pendant que vous aurez tout le mal ; ce sera délicieux.

La semaine suivante, madame Breteuil demanda et obtint la permission d'emmener sa chère Norine à Dieppe. Le mois de juin s'achevait, et il fut convenu que dix jours après la jeune fille abandonnerait le soin de ses petits frères et l'entretien du linge de ménage pour aller respirer les brises fortifiantes de la Manche.

— Elle va bien me manquer, dit madame Guerbois avec un soupir, mais enfin prenez-la, je vous la confie sans crainte.

Madame Breteuil se sentit alors tellement l'obligée d'Eulalie, qu'elle crut devoir lui en exprimer sa reconnaissance en termes affectueux.

— Je ne l'ai jamais confiée à personne, reprit la matrone ; mais avec vous je n'ai rien à redouter. Elle est bien élevée, d'ailleurs ; elle a de l'amour-propre, et j'ai eu soin de ne jamais la froisser. Il m'est arrivé plus d'une fois, quand elle était petite, après l'avoir fouettée à la maison, de sortir avec elle, et d'aller en visite. Si l'on me demandait : « Est-elle sage ? » je répondais toujours : « Très sage. » Je n'ai jamais voulu que personne eût connaissance du mal qu'elle m'avait donné. Aussi vous voyez quel résultat !

Madame Breteuil avait ses doutes quant au système : pour le résultat, il était louable, certainement, puisque Norine était si près de la perfection. Elle prit avec madame Guerbois quelques arrangements relatifs à la toilette de la jeune fille et se retira avec un singulier sentiment de mécontentement vague, mêlé d'un peu de tristesse. Si elle eût pu le définir, elle aurait trouvé que, venue pour rendre un service, elle s'en allait comme une personne obligée, et que sa juste fierté se sentait quelque peu froissée. Mais elle ne s'arrêta point à disséquer l'état de son âme, et courut acheter un chapeau, un petit pardessus et douze paires de gants pour la mignonne Norine.

q

Chapitre 7

— J'espère, mesdemoiselles, que vous serez grandes amies, dit madame Breteuil aux deux jeunes filles qui se tenaient debout, en face l'une de l'autre, dans le salon de son chalet.

— Si cela ne tient qu'à moi, fit Rosette en tendant la main à sa nouvelle compagne, ce sera bientôt fait.

Rosette était petite, brune, très mince, élégante. Sa physionomie mobile, plus spirituelle que régulière, était sans cesse en mouvement.

Norine la regarda avec douceur et dignité tout à la fois, donna sa main, sourit et resta muette.

— Allez causer dans le jardin, dit madame Anglois ; vous ne vous croirez pas obligées de poser devant nous, et nous ne serons pas forcées de vous regarder.

Norine, les yeux baissés, se dirigea vers la porte ; Rosette revint à sa tante, lui passa les bras autour du cou, lui murmura à l'oreille : « Elle est très jolie ! » et s'enfuit, après avoir presque troublé la symétrie des bandeaux noirs, plats et dentelés.

— Quel contraste ! dit madame Breteuil. Le jour et la nuit !

— Ça veut dire que Rosette est un peu noire de peau ? répliqua tranquillement la propriétaire des bandeaux luisants. C'est vrai ! Il n'y a pas à essayer de le cacher ; mais elle est franche ; il lui arrive de dire des bêtises ; j'aime mieux ça. Elle a tout son noir en dehors. Votre Norine est plus blanche de peau ; c'est le dedans qu'il faudrait voir ! Je me méfie des personnes qui ne parlent pas.

— Timidité, fit madame Breteuil.

— Ou cachoterie. Je n'en démords pas, moi, vous savez ; j'attends l'épreuve, mais je ne suis pas pressée.

Pendant que les deux dames discutaient leurs mérites, les jeunes filles s'étaient assises sur un banc, à l'abri d'une charmille de lilas dont les feuilles larges et épaisses donnaient à cette heure du jour une ombre suffisante. Elles ne savaient que se dire. Rosette, très femme du monde, et d'un esprit clair, avait bonne envie de s'instruire au plus vite de tout ce qu'elle avait besoin de savoir sur le compte d'une jeune personne qu'elle verrait journellement pendant un mois.

Elle posa quelques questions, obtint des réponses courtes, peu précises, et s'aperçut ensuite, à sa très grande surprise, que c'était elle qui avait questionné, et qu'au fond pourtant elle ne savait presque rien sur le compte de Norine, tandis qu'elle avait dévoilé à celle-ci à peu près tout ce qu'il pouvait lui être bon de savoir.

Quand on les appela pour faire la promenade indispensable, madame Anglois échangea deux paroles avec sa nièce.

— Aimable ? dit-elle brièvement.

— Très fermée.

— Pas timide ?

Rosette allait répondre : « Oh ! si ! » Elle se ravisa, et dit : « Oh ! non ! »

Ce fut tout, mais il n'en fallait pas davantage.

Madame Anglois porta tout le jour sur son visage un air de satisfaction comprimée extrêmement intéressant à contempler.

La routine ordinaire des plaisirs, ou de ce que l'on désigne sous ce nom, commença dans les deux chalets voisins.

M. Breteuil s'amusait prodigieusement des naïves questions de Norine ; cet homme qui n'avait plus d'enfant adorait l'enfance : Norine lui paraissait sur la limite où l'on peut encore traiter en fillette une jeune demoiselle qu'on a vue naître, et il assistait à l'éclosion des sentiments mondains dans cette intelligence neuve, comme à un spectacle curieux et intéressant.

Au bout de quelques jours, l'existence d'abord trop surchargée s'allégea et prit une allure régulière.

À cette époque aussi parut comme visiteur assidu au chalet Anglois un beau jeune homme de trente ans environ, que cette dame et sa nièce accueillirent comme on le fait d'un ami de longue date.

Norine ouvrit des yeux comme des assiettes à dessert la première fois qu'elle entendit Rosette engager une bataille avec ce nouveau venu. Ils ne se querellaient pas, et les ripostes portaient, vives et drues comme de jolis coups d'épée.

Madame Anglois, impassible, n'avait pas seulement l'air d'écouter, mais à certains plis imperceptibles de ses lèvres ceux qui la connaissaient auraient deviné qu'elle s'amusait prodigieusement.

Mademoiselle Guerbois ne comprenait pas un mot de la conversation ; il s'agissait de choses dont elle n'avait aucun soupçon, de ces idées générales, contenues dans tel livre, sous une

forme savante ou légère, et qui, suivant qu'on les partage ou qu'on ne les partage pas, unissent ou séparent éternellement deux âmes, parce que, interprétées différemment, elles contiennent en elles le germe des vertus ou des travers de toute une existence.

— Est-ce qu'ils comprennent quelque chose à ce qu'ils disent ? se demanda Norine avec dédain.

Elle avait une certaine peine à croire que ce qu'elle ne comprenait pas fût compréhensible. Les yeux fixés sur les jouteurs, elle allait de l'un à l'autre, essayant de deviner ce qu'ils pouvaient cacher sous ce langage amphigourique, qui devait certainement avoir un sens mystérieux, quelque chose comme le javanais à l'usage des gens du monde.

Norine avait déjà remarqué qu'Edmond Reyer était fort beau. Sa tête intelligente, plantée sur un corps superbe, offrait surtout des yeux magnifiques, qui changeaient de forme et de couleur avec ses impressions ; en ce moment, animé par la discussion, il regardait Rosette d'un air presque belliqueux.

— J'avais pensé qu'il lui faisait la cour, se dit l'ingénue, mais on ne regarde pas ainsi une personne qu'on aime.

Évidemment Muriet ne regardait pas ainsi : ses yeux langoureux, plus chargés de vice que de passion, pas plus que les regards magnétisants de Lignon, n'avaient aucun rapport avec ce que Norine avait sous les yeux. On a beau être une ingénue de profession, à seize ans, on ne peut pas tout savoir ! Norine se trompait complètement, comme on se trompe de temps en temps dans la vie, et chaque fois à ses propres dépens. Elle se figura que Reyer éprouvait une sorte d'antipathie pour Rosette.

De là à lever sur lui des yeux bleus, candides et tremblants, il n'y avait qu'un tout petit pas, non point un pas de Norine qui avait de grands pieds, mais un des pas de Rosette qui eût chaussé la pointure de Cendrillon. Le pas fut fait instantanément.

— Nous scandalisons mademoiselle Norine ! fit Reyer en quittant la discussion qui commençait à le fatiguer.

Rosette se retourna et ne vit plus que le sourire embarrassé de sa jeune compagne.

— Cela vous ennuie ? continua le jeune homme en s'approchant de l'ingénue. Vous vous demandez quel plaisir on peut trouver à se dire des choses désagréables entre amis. Si vous saviez quelle joie c'est au fond ! N'est-ce pas, mademoiselle ? ajouta-t-il en se tournant vers Rosette.

— Il n'y a que cela de bon ! répondit-elle du ton le plus convaincu.

Norine prit un air très sage et un peu pincé ; elle n'aimait point qu'on se moquât d'elle, ni qu'on parût la considérer comme moins instruite que les autres. Personne, malheureusement, n'y fit attention ; la causerie prit un autre tour, et Norine en fut pour son petit air prude.

Le soir du même jour, comme les deux familles se promenaient avec des amis sur la plage en groupes souvent disjoints, Norine, qui avait des yeux excellents, aperçut de loin Muriet. Il venait avec son air détaché, les mains dans ses poches, comme de coutume, et de plus une certaine aisance, comme un homme dont les destins sont en train de s'améliorer.

— Chère madame ! quelle heureuse rencontre ! fit-il en s'arrêtant devant madame Breteuil avec une surprise modérée.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? répliqua la bonne dame, moitié miel, moitié vinaigre.

Elle était plus surprise que Muriet, et cela lui avait fait perdre la notion exacte de la politesse.

— Je viens pour mes chalets, répondit l'architecte sans se troubler. L'affaire est arrangée de la façon la plus avantageuse pour moi.

Il avait distribué des poignées de main à droite et à gauche, et termina sa tournée par Norine, dont il pressa la main d'une façon expressive. On se remit en marche.

— Alors vous faites fortune ? demanda madame Breteuil, qui avait quelque peine à se faire à cette idée.

— Un commencement, un modeste commencement, fit le jeune homme.

Le regard de madame Breteuil l'interrogea, puis se reporta sur Norine, et revint à lui, le tout en moins d'un quart de seconde ; il ne broncha point. Oh ! non, il n'épouserait pas, bien sûr ! En quelques minutes, bon gré, mal gré, et principalement par M. Breteuil, qui était sans méfiance, il se trouva présentée une douzaine de personnes ; il avait retiré ses mains de ses poches, et fut très convenable.

— Lignon s'est mis à son grand ouvrage, dit-il lorsqu'un hasard longuement combiné l'amena à portée des oreilles de mademoiselle Guerbois ; il me paraît être dans une veine de travail et

de beaux sentiments tout à fait louable. Il a loué un appartement, il va s'y installer, il se met sur le pied d'un homme sérieux.

— Il a raison ! dit madame Breteuil.

Norine marchait tranquillement. On s'assit sur le galet ; la nuit baissait rapidement ; Reyer s'était un peu écarté avec Rosette, mais très peu, car on entendait leur conversation dans l'intervalle des lames ; Muriet se glissa auprès de Norine sans qu'on y prit garde, et s'empara d'une main qui traînait, on ne sait pourquoi, sur le galet.

— Je suis venu pour vous, lui dit-il tout bas.

La main semblait morte, les oreilles eurent l'air de n'avoir rien entendu. Muriet coula ses doigts jusqu'au poignet, qui ne se retira pas. Et la nuit tranquille descendit sur l'Océan.

Il y avait à cette heure, sur l'immense cordon de plages qui s'étend de la Belgique à l'Espagne, des cœurs altérés d'idéal, des êtres résignés qui pleuraient un bonheur impossible, des poètes qui pensaient et des âmes qui s'épanouissaient sous les étoiles ; mais ni Norine ni Muriet n'avaient rien à voir avec ces têtes fêlées ; eux, c'étaient des gens pratiques, et qui le prouvaient.

q

Chapitre 8

Qui avait l'air à la fois très penaud et très content en sonnant huit jours plus tard à la porte du chalet Breteuil ? C'était Justin Lignon ! Parti la veille par le dernier train, il était arrivé à cette

heure incertaine où les gares, se demandant si elles ont déjà terminé le doux repos de la nuit, témoignent d'une indubitable mauvaise humeur. Errant au hasard, sa valise à la main, il avait frappé à tant de portes avant de trouver un asile, – et des portes de gens maussades, – qu'il entendit sonner huit heures au moment où s'ouvrait enfin devant lui une chambre telle quelle, au-dessus d'une boutique qui sentait fortement le poisson salé.

Un peu de toilette, – pas de sommeil, car ce n'est pas pour dormir que Justin était venu, – et vite à la plage ; vite dans l'eau, qui parut horriblement froide à cet habitué des grenouillères parisiennes. Mais, ô douloureuse surprise ! pas de Norine dans cette onde glaciale !

Lignon fut désappointé, et très sérieusement. Il était venu pour voir Norine tout de suite, pour se griser de sa douce présence, pour lui parler en particulier, peut-être bien pour l'avaler comme on avale un verre de lait quand on a bien soif, – et Norine n'était point aux bains à dix heures du matin !

Justin Lignon était un homme décidé ; il se rhabilla et s'en fut au chalet Breteuil.

Un autre se fût demandé comment on allait le recevoir ; car en somme il n'était qu'une relation de fraîche date et pas intime du tout. Mais l'intimité viendrait ; de cela, il n'avait pas le moindre doute.

Il fut reçu avec étonnement. Norine faisait la lecture des journaux à madame Breteuil dans le salon ; en l'apercevant, elle commit contre l'innocence une faute toute petite : elle rougit. Ses yeux très purs contemplèrent, avec une nuance de surprise, ce débarqué inattendu, ce qui racheta en quelque sorte la rougeur

imprudente ; puis elle se replia en bon ordre vers la salle à manger.

— Où vas-tu, petite ? lui dit madame Breteuil, qui n'aimait pas beaucoup les confidences à jeun.

— Voir à la cuisine, Mamie ! répondit l'ingénue avec son clair regard.

Et elle disparut.

— Vous voilà de bien bon matin ! dit la maîtresse du logis, ne sachant en vérité par quel bout entamer un entretien qui n'avait aucune raison d'être.

Lignon éclata comme une boîte à mitraille, et sa passion, comprimée par quinze jours de séparation, se répandit de tous côtés.

— Je suis venu, s'écria-t-il avec une énergie qui sembla d'autant plus singulière à madame Breteuil qu'elle n'avait vu ce jeune homme jusqu'alors que sous un jour paisible, je suis venu vous dire que je l'adore ! Oui, je l'adore ! reprit-il avec une véhémence croissante, pensant peut-être n'avoir pas assez nettement exprimé sa façon de penser. Elle est le charme, elle est l'innocence, elle est la pureté divine ! C'est l'ange que j'ai rêvé et qu'on ne rencontre presque jamais ! Je l'ai rencontrée, elle sera à moi, dites ? On ne me la refusera pas ?

Mise en garde par madame Anglois, et encore un peu gênée par le souvenir de Muriet, madame Breteuil appuya sur la corde déjà tendue :

— Alors, vous voulez l'épouser ? dit-elle.

— L'épouser, oui : voir cette créature divine à mon foyer ! être tout pour elle, comme elle sera tout pour moi ! Pensez-vous qu'on me la donne ?

Madame Breteuil n'avait pas le moindre doute à ce sujet.

Quand on n'a pas un sou à donner à sa fille, on doit s'estimer heureux de s'en débarrasser en faveur d'un monsieur qui gagne quatre ou cinq mille francs par an. Mais elle n'avait pas le droit d'exprimer cette opinion.

— Comment voulez-vous que je le sache, mon cher monsieur ? dit-elle. Je présume qu'après avoir pris des renseignements, si les parents sont satisfaits de ce qu'ils apprendront, ils ne feront point d'objections inutiles…

— On peut s'adresser à la maison Corroyeur, s'écria Lignon, toujours aussi véhément. Je donnerai des adresses ; je connais des gens très bien, et puis chacun sait que je suis un honnête homme. Je ne dois rien, si je n'ai pas grand-chose, et ce n'est pas une considération à négliger, à une époque où tant de gens ne se marient que pour payer leurs dettes…

Il alla très longtemps de ce train ; madame Breteuil ne l'écoutait guère et ne pensait qu'à l'ennui des responsabilités qui allaient s'amasser sur elle ; quand il arriva à un point et virgule, elle en profita pour l'arrêter :

— Mais, mon cher monsieur, dit-elle d'un air désolé, vous auriez bien pu attendre notre retour à Paris pour me dire tout cela ! Est-ce que vous comptez rester à Dieppe ?

— J'ai quinze jours de vacances, et je veux en profiter pour voir cette adorable enfant.

— Ah ! mais non ! fit l'excellente femme d'un ton péremptoire. Vous n'allez pas rester en contemplation quinze jours devant cette fillette, sans que je sache si les parents le trouvent bon. Vous allez repartir pour Paris, faire votre demande, et vous reviendrez quand vous en aurez obtenu l'autorisation !

— Oh ! madame ! s'écria Lignon, si vous ne faites pas la demande pour moi, je n'ai aucune chance de réussite. C'est vous, vous seule, qui pouvez plaider efficacement ma cause…

Il était reparti, et il alla bon train pendant un temps assez long.

Au fond, ce qu'il disait était vrai, bien qu'il eût pu le dire en moins de mots.

— Eh bien ! laissez-moi le temps de m'informer moi-même, et j'écrirai, conclut madame Breteuil, qui, ressentant depuis quelques minutes une douleur sourde dans la région de l'estomac, se rappela que l'heure du déjeuner devait avoir sonné depuis longtemps.

— Oh ! madame, hâtez-vous ! supplia l'impétueux Justin.

— Eh mais ! on se marie pour toute la vie ! fit madame Breteuil avec une nuance d'impatience ; c'est bien le moins qu'on réfléchisse quelques semaines.

— Quelques semaines ? Jamais !

— Il le faudra bien pourtant. En attendant une solution, vous comprenez, cher monsieur, que les convenances m'interdisent de vous recevoir ici.

Lignon prit une figure si triste, que madame Breteuil eut regret de ce qu'elle venait de dire.

— Vous pouvez cependant habiter Dieppe ; je n'ai aucun moyen de vous en empêcher d'ailleurs, mais je vous supplie d'être prudent dans votre conduite. Que personne au monde ne soupçonne le véritable motif de votre séjour.

— Soyez sans inquiétude, chère madame ; je suis homme du monde, je sais ce qui est dû aux convenances ! Que vous êtes bonne ! Mon Dieu ! que vous êtes bonne !

Il se précipita sur les mains de madame Breteuil et les couvrit de baisers, puis se retira, accompagné jusqu'à la porte par son hôtesse, qui avait un vague désir de s'assurer qu'il n'embrasserait pas Norine dans l'antichambre.

Au moment où ils paraissaient sur le seuil, la jeune fille se montra à la porte de la cuisine, tenant entre ses deux mains écartées un plat de cresson fort bien dressé. Lignon l'enveloppa – cresson compris – d'un regard d'admiration passionnée, et se retira avec un salut qui était une demande en mariage à lui tout seul. Quand il fut sorti, madame Breteuil poussa intérieurement un : Ouf ! de satisfaction.

— Mon Dieu ! se dit-elle un instant après, en brisant la coquille de son œuf à la coque, sont-ils inflammables dans les Charentes !

q

Chapitre 9

— Qui est-ce qui connaît Justin Lignon ? demanda deux heures après madame Breteuil, qui jouissait dans le salon de madame Anglois d'un repos bien doux après l'alerte du matin.

— Moi ! répondit Edmond Reyer de son coin.

Ce jeune homme était presque toujours là, mais personne n'avait l'air de le trouver singulier.

— Qui est-ce ?

— Un excellent garçon, un peu absurde, très honnête, vivant de ce qu'il gagne ; pas très fort, assez ambitieux, mais d'une ambition douce et paisible. Un cœur d'or et des mains pures de tout crime.

— On dirait une agence de renseignements, dit Rosette de sa voix moqueuse.

— C'est comme ça que je suis, répondit simplement Reyer. Il veut se marier, ce garçon ?

— Qui est-ce qui vous a dit cela ? fit madame Breteuil en ouvrant des yeux fort ronds.

— Ce n'est pas bien compliqué, répliqua le jeune homme en souriant. Quand on demande des renseignements sur un monsieur, c'est pour une place ou un mariage. La place qu'il a est bonne, et s'il la quittait, il chercherait longtemps avant d'en trouver une pareille. Donc, c'est qu'il veut se marier, et qu'il vous a chargée de faire sa demande.

Madame Anglois fit entendre une sorte de son entre le grognement et le gloussement ; c'était son fou rire à elle, mais son visage resta presque impassible.

— Vous êtes tous trop malins pour moi, fit madame Breteuil en riant aussi, quoique, au fond, elle fût un peu mortifiée de n'avoir pas déployé plus de diplomatie. Eh bien, oui, Reyer a raison, ce berger cherche une bergère.

— C'est un de ceux qui épousent, dit gravement madame Anglois. Il a une tête à ça.

Rosette souriait et regardait tour à tour les trois amis avec une expression si aimable et si ouverte que madame Breteuil ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

— Mais cela m'amuse, répondit la jeune fille. J'aime à entendre causer des gens d'esprit ; j'aime à entendre parler de gens heureux ; la vie en semble meilleure…

Edmond ne dit rien et ne leva même pas les yeux, mais une expression indéfinissable, qui ressemblait à celle de Rosette, passa sur son visage.

— Eh bien, qu'en pensez-vous ? Faut-il encourager les velléités matrimoniales de ce garçon ? reprit madame Breteuil.

— Qui veut-il épouser, celui-là ? fit madame Anglois de sa voix grave.

— Norine Guerbois, avança son amie, non sans quelque confusion.

— Elle épousera donc tout le monde l'un après l'autre ? demanda l'impassible personne.

— Pourvu qu'elle se marie une bonne fois… dit madame Breteuil d'un air qui semblait demander grâce.

— C'est assez juste. Ah ! c'est elle qu'il veut épouser ? Le pauvre garçon !

Madame Breteuil se rebiffa.

— En quoi serait-il à plaindre ? N'est-elle pas aimable ?

Madame Anglois acquiesça d'un signe de tête.

— Jolie ?

Même mouvement.

— Modeste ?

Madame Anglois regarda son amie dans les yeux.

— Bien élevée ?

Madame Anglois fit un signe négatif.

— Comment ! s'écria madame Breteuil en levant les mains au ciel dans l'excès de sa stupéfaction, pas modeste, pas bien élevée ?

— Pas modeste et pas bien élevée, répéta madame Anglois d'une voix calme.

Edmond Reyer s'amusait prodigieusement ; Rosette était gênée, sans trop savoir pourquoi. Évidemment, elle eût mieux aimé ne pas entendre discuter en sa présence les mérites de la compagne que le hasard lui avait donnée.

Madame Anglois leva son index gauche à la hauteur de son nez.

— Fonds de nature grossier, dit-elle avec lenteur ; sournoiserie invétérée ; petites ruses cousues de fil blanc par manque d'usage. Aspirations ambitieuses, horreur d'une situation modeste ; ira très loin, à moins qu'elle ne meure jeune, ce dont, je dois l'avouer, je n'entrevois point la moindre chance.

Elle baissa son index, et se croisa les bras.

Madame Breteuil, bouleversée, se leva et fit deux pas.

— Si je ne vous connaissais depuis vingt ans, dit-elle avec émotion, je croirais que vous avez quelque raison d'en vouloir à cette enfant, l'innocence même.

— C'est convenu, dit madame Anglois, toujours calme. C'est l'innocence même.

— Enfin, qu'avez-vous contre elle ? Pouvez-vous citer un fait ?

— Non ! dit franchement la tante de Rosette.

— Eh bien, alors ?

— Alors, évidemment, il n'y a rien. J'ai porté un jugement dépourvu de bases, c'est clair comme le jour. Dans un an, peut-être avant, nous verrons laquelle de nous deux s'est trompée.

— Je suis confondue, murmura madame Breteuil. Voyons, vous, Edmond, qu'en pensez-vous ?

Reyer leva les yeux du livre qu'il coupait.

— Un jeune homme, dit-il, ne peut se permettre sur le compte d'une demoiselle aucune autre opinion que la plus favorable.

Les yeux de Rosette brillèrent d'un éclair de malice sans fiel, et Reyer retourna à son livre.

— Me voilà bien avancée ! dit madame Breteuil.

Rosette s'avança vers elle et la prit par la taille, encore que la bonne dame ne fût pas très svelte.

— Vous êtes la meilleure âme du monde, lui dit-elle en la caressant : ne vous laissez donc pas troubler par les mauvaises langues.

— Les mauvaises langues ? répéta tranquillement madame Anglois, en élevant un peu ses noirs sourcils.

— Oui, ma tante chérie : ne venez-vous pas d'avouer que vous n'aviez pas de preuves ?

— C'est juste, fit la tante en rabaissant ses sourcils.

Reyer ne broncha pas.

— Si ce monsieur aime cette demoiselle et que cette demoiselle l'aime, qu'ils se marient et qu'ils soient parfaitement heureux ! Voilà mon opinion.

— Oh ! elle l'aimera ! dit madame Anglois avec philosophie. Ou du moins elle lui dira qu'elle l'aime, ce qui pour lui reviendra exactement au même.

Madame Breteuil attristée, malgré les grâces tendres de Rosette qui semblait avoir à cœur de la consoler, rentra chez elle pour conférer avec son mari des événements nouveaux.

M. Breteuil était sorti avec mademoiselle Norine. La maison sembla tout à coup vide et sombre à l'excellente femme, qui resta un moment dépaysée ; tout à coup, prenant son parti, elle s'assit à son bureau, et écrivit à madame Guerbois sur onze pages de grand papier à lettres la conversation qu'elle avait eue avec Lignon, le résultat des renseignements pris et ce qu'elle pensait elle-même.

Ce qu'elle pensait, c'est qu'on ferait bien de marier Norine. La fillette était trop jolie pour n'être pas très courtisée ; son innocence même pouvait être un piège, et quoiqu'elle fût jeune, le parti qui se présentait étant sortable, la proposition méritait d'être prise en sérieuse considération.

La lettre finie, madame Breteuil y fit coller deux timbres, car elle était d'un poids considérable, et envoya sa femme de chambre la porter à la poste ; puis s'apercevant qu'il n'était pas encore l'heure de dîner, elle prit une ombrelle et se dirigea vers la plage.

Elle fut quelque temps avant de découvrir ceux qu'elle cherchait ; après avoir atteint le casino, elle se disposait à rebrousser chemin, lorsque, au pied de la falaise, parmi des blocs de rochers détachés par la dernière tempête, elle crut distinguer un chapeau qu'elle connaissait pour l'avoir acheté.

Le chemin n'était point agréable aux pieds chaussés de fins souliers de chevreau. Mais madame Breteuil n'apercevait point son mari, quoique la silhouette de Norine, assise sur une roche, ne fût pas méconnaissable. Elle continua donc sa route et s'approcha.

La jeune fille lui tournait le dos, et semblait causer avec quelqu'un qu'on ne voyait pas.

Tout en avançant, madame Breteuil tourna la tête et aperçut plus à gauche M. Breteuil en grand conciliabule avec un patron de barque.

Avec qui donc parlait Norine alors ?

Tout émue à la pensée que ce pouvait être Lignon, l'aventureux Lignon, qui aurait profité d'une brèche dans la surveillance pour s'introduire au cœur de la place, la digne femme, qui sentait ses fonctions de chaperon peser furieusement sur ses épaules, pressa le pas… Celui qui causait avec Norine devait être assis ou couché devant elle, pour être ainsi invisible…

Un galet roula sous les pieds de madame Breteuil, lui causant une douleur très vive ; pour se retenir, elle appuya son ombrelle sur les galets voisins, qui roulèrent avec un bruit aigu.

Norine tourna la tête ; le causeur, en se levant, se découvrit imprudemment et montra la figure de Muriet.

Muriet là, en tête-à-tête avec Norine, après que Norine avait entendu de ses oreilles qu'il ne l'épouserait pas ! Madame Breteuil se sentit si fort en colère qu'elle n'eut pas le courage d'approcher ; elle se sentait capable de dire quelque parole regrettable et ne voulait point s'y risquer. Elle fit à la jeune fille un signe assez impérieux pour que celle-ci ne pût s'y méprendre, et attendit.

— Vous voulez que je vienne ? faisait le visage innocent avec le point d'interrogation le plus accusé dans les divins yeux bleus.

Madame Breteuil avait envie de casser quelque chose, et naturellement elle pensa à son ombrelle, mais l'ombrelle était utile comme canne, dans le galet, et puis elle n'avait rien fait de répréhensible ! Si la propriétaire de cette ombrelle malencontreuse avait pu se douter qu'elle avait, en lui donnant l'éveil, interrompu Muriet dans l'opération plusieurs fois répétée d'ôter et de remettre les souliers de Norine, sous prétexte de s'assurer qu'ils ne contenaient plus de gravier, elle eût peut-être donné cours à sa mauvaise humeur.

— Viens tout de suite ! cria madame Breteuil d'un air qui ne permettait pas de faire la sourde oreille.

Avec les marques d'un profond étonnement mêlé d'un peu de confusion, la jeune fille obéit et se trouva bientôt près de son amie.

Muriet suivait à une très petite distance, prêt à accourir.

Madame Breteuil ne sembla point seulement l'apercevoir ; elle regagna un terrain plus solide, et jetant à son mari, qui venait à leur rencontre, un mot bref pour lui dire de rentrer seul, elle entraîna Norine dans les rues les moins fréquentées de la ville neuve, afin de pouvoir lui parler à son aise.

— Tu étais là avec Muriet, dit-elle ; c'est impardonnable !

Norine, la tête basse, semblait l'image de la résignation.

— Je pensais bien, dit-elle avec une douceur angélique, oh ! oui, j'étais bien sûre que vous ne seriez pas contente !

— Eh bien, alors, pourquoi fais-tu une chose que tu sais devoir me mécontenter ?

— Ce n'est pas ma faute, je vous assure, Mamie, M. Breteuil s'était mis à causer avec ce pêcheur, alors je suis allée chercher des coquillages, et au détour d'un rocher j'ai vu M. Muriet devant moi. Il venait de faire une grande promenade à marée basse. Il était très fatigué, et il s'est assis sur le galet ; alors, moi, je voulais rejoindre M. Breteuil, mais M. Muriet m'a assuré qu'il allait venir ; ils étaient tout près de nous, le pêcheur aussi, et puis ils se sont éloignés sans que je m'en aperçoive… J'avais envie de m'en aller ; vous ne m'aviez pas défendu de parler avec M. Muriet, mais pourtant je comprenais bien que cela ne vous plairait pas… Et puis je n'ai pas osé. S'il m'avait demandé pourquoi je m'en allais, je ne sais pas ce que je lui aurais répondu…

Le doux visage disparaissait presque sous les ailes du chapeau. Madame Breteuil, très mécontente, ne pouvait trouver un bout par où prendre sa colère. Que dire à cette petite fille qui paraissait si candide ? Après tout, sans les attaques de madame Anglois, eût-elle suspecté l'entretien innocent de ces deux jeunes gens ? C'est madame Anglois qui l'avait mise en défiance contre Muriet, de même qu'aujourd'hui elle accusait Norine… Et si elle s'était trompée dans les deux cas ? Un rapide coup d'œil jeté en arrière apprit au pauvre chaperon embarrassé que Muriet avait cessé de les suivre ; elle respira plus librement.

— Voyons, Norine, dit-elle, je t'avais prévenue que ce jeune homme ne t'épouserait pas : est-ce vrai ?

— C'est vrai, Mamie, répondit humblement l'ingénue.

— Je t'avais dit qu'il fallait l'éviter ?

— Oui, Mamie, mais pourtant vous ne m'aviez pas défendu de parler avec lui. Est-ce que c'est mal de parler avec lui ?

— Tu sais bien que c'est mal, fit madame Breteuil impatientée, puisque tu viens de l'avouer toi-même. Tu savais que je ne serais pas contente !

— Je pensais, Mamie, fit Norine avec une douceur qui eût désarmé un ogre, je pensais que ce n'était pas mal en général, quand il y avait du monde, mais que cette fois-ci, vous me gronderiez parce qu'il n'y avait personne.

C'était raisonné. Il n'y avait rien à dire à cela ! Pourtant, madame Breteuil eut la cruauté de ne pas se tenir pour satisfaite.

— Il fallait revenir tout de suite : si l'on t'avait vue, songe un peu ce qu'on aurait pu supposer !

— Quoi donc, Mamie ?

— Qu'il te faisait la cour ! s'écria madame Breteuil à bout de patience, et comme il a dit à tout le monde qu'il ne veut pas t'épouser, vois le mal que cela peut te faire.

Norine se mit à pleurer ; et comme les deux promeneuses se rapprochaient des rues fréquentées, la situation menaçait de devenir grave.

— Si je disais cela à ta mère, reprit madame Breteuil, elle te rappellerait immédiatement.

— Oh ! je vous en supplie, fit Norine qui s'arrêta court, ne dites rien à maman ! Elle est si sévère ! Je serais malheureuse pour le reste de mes jours : elle ne me le pardonnerait jamais ! Ô Mamie, je vous en conjure, si vous m'aimez !

La scène menaçait de devenir pathétique ; déjà plusieurs passants avaient remarqué l'expression suppliante des beaux yeux

bleus pleins de larmes qui ne coulaient point cependant.

— Allons ! c'est bon ! fit madame Breteuil ; je ne l'écrirai pas à ta mère…

— Bien sûr ? insista l'ingénue.

— Puisque je te le dis ! Mais ne recommence pas : c'est plus grave que tu ne le crois ; si cette petite histoire se trouvait colportée, cela pourrait t'empêcher de faire un autre mariage ; et quand on a manqué un mariage, vois-tu, il n'y a rien de plus difficile que d'en rattraper un autre.

Les deux dames, en ce moment, arrivaient sur le port.

Justin Lignon, qui guettait depuis deux heures toutes les familles en train de regagner leur domicile, les salua de manière à être vu, à tout prix.

Madame Breteuil répondit par un signe de tête amical, et Norine par un petit salut d'une telle désinvolture, et si modeste en même temps, que Mamie en fut complètement ébaubie. Avant qu'elle fût revenue de son étonnement, une calèche passa près d'eux ; au fond était madame Anglois avec Rosette, et sur le devant Edmond, qui regardait nonchalamment les passants.

En apercevant les deux femmes, il fit arrêter, sauta à bas de l'équipage et offrit sa place.

Madame Breteuil accepta ; et les deux jeunes filles se mirent ensemble sur le devant.

Reyer était resté immobile auprès des roues ; au moment où la calèche se mit en mouvement, ce qui prit un certain temps, Rosette aperçut dans le regard de Norine une douceur extrême qui

la surprit. Suivant la direction de ce regard, la jeune fille s'aperçut qu'Edmond Reyer en était l'objet.

Une douleur atroce lui traversa le cœur si rapidement qu'elle eut à peine le temps de la percevoir, puis disparut soudain, lui laissant seulement une grande faiblesse.

Pendant que Norine attachait sur Edmond ce regard à la fois timide et passionné, le jeune homme ne l'avait pas même aperçue : il fit un geste d'adieu qui s'adressait à tout le monde, avec un sourire qui n'était que pour Rosette.

Celle-ci reprit aussitôt son calme, troublé seulement par le souvenir de la douleur intense de l'instant précédent. Lignon, témoin de toute cette petite scène, n'avait cessé de fixer sur son idole un regard amoureux qui amusait fort un matelot assis en face de lui. Mais Justin n'avait cure de ces choses inférieures ; il attacha le même regard sur la calèche, jusqu'à ce que celle-ci, au tournant du quai, eût disparu dans un nuage de poussière.

q

Chapitre 10

En recevant la lettre de madame Breteuil, la mère de Norine fit un soubresaut prodigieux.
L'aîné de ses garçons, s'étant hasardé à en demander la cause, reçut une claque qui l'envoya réfléchir ailleurs, et la matrone, promue depuis un instant au rôle important d'une mère à qui l'on demande sa fille en mariage, se sentit une tout autre personne que la veille.

Norine demandée en mariage par un jeune homme du monde, qui pouvait aspirer à une situation supérieure… cela valait la peine d'être pris en considération. On a beau savoir qu'on a donné à son enfant une éducation hors ligne, qu'elle est pleine de mérites, de vertus et de beauté, on n'est jamais sûr de s'en débarrasser en faveur d'un gendre.

Ah ! si les mœurs permettaient qu'on prit au collet dans la rue un jeune homme qui passe, pour lui dire : « Monsieur, vous me convenez parfaitement, vous êtes le gendre de mes rêves ; votre fortune, vos mœurs, votre situation et la disposition de vos cravates nous conviennent de tout point ; donnez-vous la peine d'entrer, et vous allez épouser ma fille ! » C'est alors que les mamans seraient heureuses ! On les verrait triomphantes courir les magasins et commander des trousseaux de tout modèle !

Malheureusement la société actuelle a donné le rôle prépondérant aux hommes. C'est eux qui disent : « Madame, la fortune, les relations, les espérances et la couleur des cheveux de mademoiselle votre fille me conviennent tout à fait. Veuillez me la donner en mariage, et je vous promets de la rendre parfaitement heureuse pendant six mois au moins ! »

Donc Norine avait trouvé sur son chemin un de ces braves jeunes gens, un de ces hommes héroïques qui affrontent la belle-mère future et la cérémonie inévitable, qui veulent bien s'astreindre à appeler « mon beau-frère » ou « ma belle-sœur » un être humain dont ils n'ont pas la moindre notion, et qui dorénavant seront seuls responsables, devant la loi et devant la société, de toutes les idées biscornues capables de passer à un moment donné dans la cervelle de la femme qu'ils associent à leur destinée !

C'était si beau que cela en paraissait invraisemblable !

Madame Guerbois mit son chapeau et se rendit aux Eaux de la Ville.

Les eaux étaient en chômage. Une sécheresse exceptionnelle, telle qu'on n'en voit que tous les trois ou quatre ans, avait fait baisser le niveau de toutes les rivières, réduit les ruisseaux à un simple filet et séché toutes les fontaines. La Compagnie était, il est vrai, assiégée de réclamations, mais – et c'est ce que pensaient les employés – faut-il être naïf pour faire des réclamations ! Comme si cela servait jamais à quelque chose ! Et puis, en ce cas particulier, aucune force ne pouvait remettre de l'eau dans les rivières tant qu'il ne pleuvrait pas. Il ne pleuvait pas ; le ciel, brouillé avec le gouvernement, s'était mis de l'opposition ; il était parfaitement inutile d'espérer que le ciel revînt sur une décision sans doute motivée par les élections sénatoriales ; à moins d'un miracle, il ne pleuvrait pas, et de nos temps les miracles ne se font point contre l'opposition, chacun sait cela.

Donc M. Guerbois lisait son journal lorsque sa femme entra. Leur conversation fut courte et peut se résumer en deux mots :

— Ce garçon l'aime, puisqu'il la demande en mariage ; s'il a vraiment une situation acceptable, nous serions des imbéciles de refuser cette bonne aubaine.

— C'est fort bien dit, fit madame Guerbois, mais si elle allait ne pas vouloir ?

M. Guerbois connaissait sa fille mieux qu'il n'avait jamais voulu l'avouer. Habitué de longue date à se voir rabrouer quand il émettait une opinion contraire à celle de sa moitié, il avait gardé

prudemment le silence dans maint cas où il était loin d'approuver.

— Norine, dit-il, voudra toujours ce qui la soustraira aux travaux de la maison. Nous dépensons cinq mille francs pour six, elle aura quatre mille francs pour deux ; son consentement n'est pas douteux.

— Oh ! s'écria madame Guerbois indignée, tu crois que ma fille n'est accessible qu'à des considérations de ce genre !

— Je la crois accessible à toute espèce de considérations, ma bonne amie, se hâta d'ajouter M. Guerbois, mais autant tu peux être sûre qu'elle refuserait un homme qui n'aurait pas le sou…

— Et elle aurait joliment raison ! interrompit la mère.

— Et elle aurait joliment raison ! répéta docilement le père, autant elle sera enchantée d'épouser un garçon qui lui apporte l'aisance.

— On ne peut pourtant pas accepter comme cela ; on aurait l'air de la jeter à la tête de ce monsieur, dit madame Guerbois radoucie. Il faut faire quelques objections.

— Si tu m'en crois, ma bonne amie, n'en fais pas trop, conseilla prudemment le fonctionnaire des Eaux.

Sa moitié le regarda avec un indescriptible dédain.

— Comme si je ne savais pas ce que j'ai à faire ! dit-elle.

Après un silence, elle ajouta :

— Je crois que je devrais aller là-bas, voir un peu ce qui se passe.

— À Dieppe ! s'écria M. Guerbois ahuri.

— Mais oui, à Dieppe ! Et pourquoi pas ?

— Cela va coûter beaucoup d'argent, fit remarquer le père de famille.

— Eh bien ! est-ce que tu crois que nous marierons Norine sans bourse délier ? Nous avons mis de côté quelques sous pour cela ; le tout est de les employer à propos. Je partirai demain.

— Après-demain… tu auras l'air moins pressée.

— Soit, après-demain, conclut madame Guerbois, cédant sans remontrance ; pour une fois, cela ne l'engageait à rien.

Au fond, l'idée de marier sa fille et d'aller à Dieppe pour cela lui donnait une émotion singulière et nouvelle ; il lui semblait entrer tout d'un coup dans le high-life, pour y prendre une place en vue.

Pendant que madame Guerbois posait une balayeuse fraîche au bas de sa robe de soie noire et changeait les fleurs de son chapeau, Lignon faisait le siège de sa future. À toute heure du jour, elle rencontrait les yeux pleins de fluide de l'amoureux Justin.

Celui-ci avait trouvé pour déverser son incommensurable tendresse deux récipients favorables, ce qui l'aidait fort à supporter la longueur du temps.

L'un était Muriet, qui écoutait les dithyrambes passionnés de son ami en silence, et d'un air convaincu ; l'autre était Edmond Reyer, qui interrompait plus souvent et ramenait impitoyablement l'amant éperdu à la réalité des choses.

— Vous aime-t-elle ? lui demanda-t-il tout à coup un jour, en tournant le coin d'une rue.

On n'a peut-être pas assez remarqué combien on est plus à son aise pour poser une question embarrassante lorsqu'on tourne un coin ; on dirait que les anciennes préoccupations sont restées dans l'autre rue, et que les sujets nouveaux sont de rigueur maintenant.

— M'aimer ? Elle m'aimera ! Se pourrait-il qu'une tendresse comparable à la mienne ne pénétrât pas en elle pour l'émouvoir ? Elle ne peut m'aimer encore, chère enfant ! Mais je crois qu'elle ne me regarde pas d'un œil indifférent.

Reyer se rappela tout à coup certains regards de Norine ; lui non plus ne pouvait pas dire qu'elle l'eût regardé d'un œil indifférent ; plus d'une fois, il avait été surpris et même gêné de l'insistance avec laquelle l'ingénue posait sur lui son candide regard.

Il examina de côté Lignon, dont le profil extatique se découpait sur les vieilles petites boutiques avec une intensité extraordinaire.

Lignon avait une tête à se croire aimé, ce garçon-là n'avait jamais douté de lui-même ; pourquoi se sentirait-il des inquiétudes en amour là où les plus habiles perdent toute clairvoyance ?

Comme ils débouchaient devant l'hôtel National, Justin tressaillit et prit Reyer par le bras.

— Ah ! mon ami, lui dit-il, pas trop bas, les jambes me manquent ! Elle est là !

— Comment, ça vous produit un effet pareil ? Pauvre Justin ! mariez-vous bien vite, alors !

— Qu'elle est jolie ! disait Lignon sans l'écouter ; et mignonne, et si bonne ! Et puis d'une intelligence…

— Mais, fit remarquer Reyer, vous la connaissez donc beaucoup ? Je croyais que vous aviez à peine causé avec elle.

— A-t-on besoin de causer avec une jeune fille pour connaître son âme ? Mais, mon cher ami, ces êtres délicieux se dévoilent par le regard, par l'attitude ; c'est dans leurs mouvements inconscients que l'on trouve le secret de leur pensée !

— Alors, au fond, fit Reyer, qui aimait les renseignements positifs, vous la connaissez très peu ?

Lignon fit un geste d'impatience.

— Je la connais comme sa propre mère la connaît, mieux peut-être. Depuis deux jours que je la vois aller et venir, ne sachant pas qu'elle est observée, ignorant que ma vie est suspendue à son regard, croyez-vous que je n'ai pas pénétré au fond de sa candeur virginale ? Ce cœur sans détours n'a pas de secrets pour moi. C'est que moi, je suis un explorateur de l'âme humaine…

Reyer ne l'écouta plus ; à quoi bon ? Quand un homme ordinaire, qui à trente ans n'a rien produit en aucun genre, s'annonce comme un explorateur de l'âme humaine, il faut renoncer à lui inspirer toute idée pratique.

Norine ignorait-elle que les yeux amoureux de Lignon la poursuivaient partout ?

Reyer ne s'y trompait pas ; il était clair pour lui que la jeune fille savait parfaitement dans quel but le malheureux garçon était débarqué à Dieppe et logeait au-dessus d'un marchand de morue.

Elle savait, tout aussi bien que si c'eût été imprimé sur les murailles, que Lignon avait demandé sa main, que madame Breteuil avait écrit à sa famille, et que la réponse avait annoncé la venue de madame Guerbois. À la façon dont Mamie lui avait dit : « Ta mère vient passer deux jours avec nous », l'ingénue avait compris que la proposition de mariage était acceptée a priori, et depuis ce moment, d'ailleurs prévu par elle dès sa première entrevue avec Justin, elle ne cessait de retourner dans sa tête les inconvénients et les avantages de cette nouvelle situation.

Fallait-il accepter ?

Évidemment oui. Tout valait mieux que de continuer à faire des raccommodages en vivant d'épargne.

Elle avait appris que Justin disposait de quatre mille francs à lui tout seul. Cette somme semblait un Pactole inépuisable à la jeune inexpérimentée. Avec cela, on pouvait vivre largement, et puis madame Breteuil était là ! Tous les ans elle dépensait quelques centaines de francs pour la toilette de la modeste enfant ; quand celle-ci serait mariée, force serait de l'entretenir dans une tenue décente, ce qui donnerait d'autant plus de marge au budget officiel.

Lignon lui plaisait-il ? Pas le moins du monde. À cela il n'y avait pas l'ombre d'un doute. Non qu'il lui déplût absolument ; il lui inspirait l'indifférence la plus confirmée. Libre de son choix, Norine eût épousé… Muriet ? – Non, Edmond Reyer.

Celui-ci avait sur les deux autres une telle quantité d'avantages que la compétition semblait insensée. D'abord c'était un des plus beaux garçons qui se pussent voir, avec son air de fierté calme. Ensuite il était très riche. Il avait au moins vingt-cinq mille francs de rente.

Pour Norine, c'étaient les diamants et les escarboucles des Mille et une Nuits. Et puis… c'est là surtout ce qui le rendait désirable, Reyer semblait connaître à peine son existence. On n'eût pu dire qu'il était froid avec elle, il la traitait avec une extrême politesse, mêlée d'un peu de bienveillance, comme envers une enfant ; mais Norine, on ne pouvait s'y tromper, n'était pas une femme à ses yeux.

Que n'eût-elle pas donné pour qu'il attachât sur elle un de ces regards dont Lignon la submergeait ! Que dans ses yeux profonds et calmes la tendresse devait prendre un accent passionné ! Comment faire pour allumer dans ce regard souriant et poli la flamme de l'amour muet ?

Bien que la nature l'eût avantageusement partagée, Norine ne possédait pas encore toutes les habiletés. Elle savait la force de sa candeur, elle avait essayé le pouvoir de son regard d'ange, et cela lui avait toujours réussi ; elle se figura qu'avec Reyer il en serait de même, et qu'elle n'avait qu'à le vouloir.

Pendant les deux jours qui précédèrent l'arrivée de madame Guerbois, elle tendit autour du jeune homme les trames les plus invisibles : elle usa pour se trouver seule avec lui quelques instants, pour marcher à ses côtés pendant la promenade, pour lui parler avec sa voix douce des fatigues et des soucis de sa maison

trop modeste, plus de menues ruses, plus de roueries savantes qu'il n'en faudrait pour combiner une affaire importante.

Edmond la laissa faire, marcher, causer, ruser, sans que rien trahît chez lui le moindre soupçon ; dès les premiers jours, il avait percé, non la profondeur du machiavélisme de cette jeune fille encore presque enfant, mais l'habitude qu'elle avait de se servir de son apparence candide pour cacher l'exécution de ses petits plans. Rendu clairvoyant par une sagesse naturelle en général, et dans ce cas particulier, par on ne sait quelle répulsion instinctive qui saisit parfois ceux qu'un amour sincère défend des pièges de la coquetterie, il avait deviné les batteries que la jolie ingénue avait l'intention de dresser autour de lui. On ne saurait dire qu'il l'eût prise en grippe à cause de cela ; cependant, sans se l'avouer à lui-même, il sentait un vague mécontentement.

Norine avait assez de finesse pour s'apercevoir qu'Edmond aimait Rosette, que Rosette l'aimait ; que si cette tendresse n'était pas publiquement avouée, c'est que quelque motif sérieux s'y opposait, que madame Anglois en avait connaissance et l'approuvait ; toutes ces choses eussent dû interdire à une jeune fille honnête la pensée de troubler une affection qu'on ne lui cachait guère. En s'en prenant à Reyer, Norine commettait une action qu'il ne voulait pas juger, mais que chez un homme il eût qualifiée sévèrement.

Sur ces entrefaites parut madame Guerbois.

Entre elle et madame Breteuil se passa une longue scène d'effusion et d'inquiétudes maternelles qui assomma littéralement Mamie.

Quand les épanchements furent terminés et les résolutions prises, on fit venir Norine.

Elle entra, timide et charmante dans sa petite robe ornée de ruches ; on lui dit de s'asseoir ; elle avisa une chaise près de la porte et s'y assit avec une sorte de pudeur, comme s'il était presque inconvenant de permettre à cette chaise de la toucher de si près.

— Pas si loin ! dit madame Breteuil, nous avons à causer intimement.

Norine approcha sa chaise et s'assit en face de ses juges.

Après un petit discours préliminaire, madame Guerbois sentit le cœur lui manquer, et ce fut Mamie qui annonça à la jeune fille la demande dont elle était l'objet.

— Tu sais, conclut l'excellente femme, s'il ne te plaît pas, il ne faut pas l'épouser, ce serait malhonnête. Réponds franchement : s'il ne te plaît pas, tu es encore très jeune, tu auras le temps d'en trouver un autre. Te plaît-il ou te déplaît-il ?

— Il ne me déplaît pas, répondit la jeune fille en baissant les yeux.

Madame Guerbois fondit en larmes et se moucha avec tant de zèle que son nez en resta rouge toute la soirée.

— Alors, tu consens à l'accepter ? fit madame Breteuil, qui estimait que, le cas étant grave, on ne saurait prendre trop de précautions.

— Si papa et maman le permettent, répondit l'irréprochable jeune personne.

Madame Guerbois embrassa avec effusion la fille qu'elle avait si bien élevée.

— Eh bien ! dans ce cas, reprit Mamie, je pense qu'il est inutile de prolonger le martyre de ce pauvre garçon. Nous allons lui faire dire qu'il vienne après le déjeuner.

Justin se présenta tout pâle. Il connaissait l'arrivée de madame Guerbois et ne doutait plus de son bonheur que pour la forme. On lui annonça que ses vœux étaient comblés ; il embrassa sa future belle-mère, il embrassa madame Breteuil qui s'en fût bien passée, il embrassa M. Breteuil qui n'y tenait pas davantage, et finalement il embrassa Norine qui n'y tenait pas du tout.

À l'heure du bain, Dieppe étonné vit apparaître le couple heureux qui marchait à petits pas en se donnant le bras sous l'œil de la famille représentée par madame Guerbois, escortée de M. et madame Breteuil ; c'était assez imposant et parfaitement ridicule, mais Lignon l'avait voulu ainsi, et madame Breteuil, ayant reconnu l'impossibilité de l'empêcher de darder son fluide sur Norine au travers des foules assemblées, avait fini par préférer une attitude qui, pour être légèrement burlesque, offrait en échange les avantages d'une situation nette.

Sur la plage, qui pouvait-on rencontrer, sinon Muriet ? Il se promenait en compagnie, – pas très bonne, la compagnie, – et quitta son monde à la vue du groupe patriarcal.

La grande nouvelle lui fut annoncée : il n'avait point à en paraître surpris, car s'il y avait eu une main pour tenir les fils de cette affaire, ç'avait été assurément la sienne. Il serra chaleureusement la main de son ami, pressa avec discrétion le bout des doigts gantés de Norine, et la regarda en souriant.

Elle leva sur lui le regard le plus bleu, le plus candide et le plus pur que jamais eût contemplé le soleil qui les éclairait.

Ils étaient si parfaitement honnêtes tous les deux, qu'ils ne songèrent même pas un moment aux souliers pleins de sable, que, si récemment encore, ils vidaient ensemble dans les rochers, au pied de la falaise.

La falaise imperturbable les regardait sans broncher : en eût dit madame Anglois ! Ce n'est pas elle non plus, la falaise, qui aurait l'impertinence de raconter l'histoire des souliers de chevreau glacé sur des bas de fil d'Écosse à jour…

Et la famille patriarcale continua sa promenade, à laquelle Muriet avait désormais le droit de se joindre. Du moment où Norine était officiellement la fiancée de son ami, quelle raison pour l'écarter ?

Un peu plus loin, ce fut le tour de madame Anglois. Elle marchait vite, en véritable braque ; c'était sa façon de prendre l'air, et elle méprisait toute autre. Rosette causait sur un banc avec des amis à peu de distance, et Reyer, appuyé sur sa canne, écoutait la conversation.

La bouche de madame Anglois se ferma comme si l'on y avait serré un écrou, lorsqu'elle vit le groupe qui s'avançait ; elle regardait surtout Muriet avec une intensité effrayante : c'était le fou rire qui la travaillait intérieurement et qu'elle n'eût manifesté à aucun prix. Elle apprit aussi la nouvelle et fit un petit compliment qui, par la grâce et l'abandon, rappelait une allumette chimique ; puis, se retournant, elle fit un signe à Rosette, qui s'approcha.

Reyer la suivit sans affectation.

— Ils se marient, dit brièvement madame Anglois. Jeune homme, je vous souhaite toutes les félicités ; mais vous les aurez.

— Avec un ange comme mademoiselle Norine, fit Lignon, je ne puis attendre de la vie que du bonheur.

Norine rougit, plus jolie que jamais dans l'ombre de son chapeau, les yeux baissés ; un sourire mi-triomphe, mi-pudeur, jouait sur sa bouche.

— Mes compliments, mademoiselle, dit Reyer, qui avait passé derrière le groupe et qui se trouvait en face d'elle.

L'ingénue leva sur lui un regard plein de reproche, de douleur, de tendresse impuissante.

— On m'immole, disaient les myosotis, mais vous savez bien que c'est vous que j'aime.

Il sentit en lui bouillonner une indicible colère.

— Elle se marie, mais elle n'a pas abdiqué ! pensa-t-il.

Et, se tournant vers Rosette, il l'emmena sans affectation à l'écart, et lui parla de choses et d'autres, avec une voix qu'elle lui connaissait bien, mais qu'il n'employait pas souvent.

q

Chapitre 11

— C'est parfait, mais quand nous mariera-t-on ? dit Justin à sa future belle-mère.

— Norine est fort jeune, répondit Eulalie d'un air fort digne. Il faudra attendre au moins dix-huit mois !

— Dix-huit mois ! s'écria Lignon ; les calendes grecques ! Six semaines, voulez-vous dire ? Et encore, six semaines…

On discuta longtemps, mais madame Guerbois, qui se trouvait par la chance la plus inespérée en possession de la queue de la poêle à frire, se servit de cet instrument avec l'aplomb d'une personne qui n'est pas sûre de remettre jamais la main dessus. Il était en son pouvoir de faire languir quelqu'un, ce quelqu'un était un gendre en expectative… c'était le moment ou jamais de lui donner de bonnes habitudes, n'est-il pas vrai ?

Elle maintint donc son arrêté, sans même laisser entrevoir que M. Guerbois pourrait en adoucir les rigueurs.

— Dix-huit mois, fit Lignon, qui alla porter ses doléances dans le sein de madame Breteuil. Mais pendant ce temps-là je vais sécher sur pied !

Le léger embonpoint du jeune homme permettait d'envisager cette hypothèse sans trop de désespoir. Mais Mamie, toujours compatissante, promit d'user de son influence pour empêcher les rigueurs de madame Guerbois de réduire son futur gendre à l'état ascétique.

Cependant il faudrait attendre, c'était certain ; d'abord un trousseau était nécessaire, et puis Justin, qui n'avait jamais eu la

moindre prévoyance, sentait bien la nécessité de faire quelques économies avant d'amener une femme à ce qu'il appelait son foyer ; son foyer se composait de deux chambres et d'une cuisine étroite…

Pourrait-il installer Norine dans un foyer si exigu ?

Ce doute amer empoisonna un moment sa vie, mais le moment fut court ; Justin avait les désespoirs violents et brefs ; la vue de sa jeune fiancée, assise près de la fenêtre, calma son inquiétude. Avec elle, il serait bien partout ; donc, elle-même devrait être heureuse, à condition de vivre auprès de lui.

N'était-ce pas de la logique, cela ?

En attendant le jour trois fois fortuné du mariage, Lignon entra dans son rôle de prétendant agréé, au moyen des petits cadeaux, bouquets, gracieusetés variées, qui coûtent si cher et ne rapportent rien.

Norine était entrée plus aisément encore dans le rôle de fiancée : rien de plus commode que de se laisser choyer, complimenter, couvrir de fleurs et de louanges. Ordinairement, dans le monde, ces louanges sont discrètes ; Lignon n'était pas si réservé ; les adulations les plus absurdes, l'encens à pleines poignées lui semblaient à peine assez bons pour son idole.

L'idole se laissait faire, souriait avec grâce, témoignait une parfaite ingénuité, et promenait autour d'elle ses yeux innocents, qu'elle arrêtait souvent sur Reyer.

Pour rompre la monotonie d'un intérieur qui n'amusait pas beaucoup madame Breteuil, celle-ci s'était évertuée à fusionner, momentanément du moins, les deux chalets voisins ; on se

réunissait le soir tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre de ces dames.

Rosette faisait de la musique ; Lignon avait d'abord eu l'air de la comprendre, puis en voyant Norine rester parfaitement froide, il avait cessé de se battre les flancs ; peu à peu il commença à parler tout bas, pendant les passages bruyants, puis s'enhardit, et le bruit étouffé de sa conversation fut bientôt la pédale inévitable des morceaux qu'exécutait Rosette, ce que voyant, celle-ci renonça à jouer, car rien n'est plus insupportable pour un exécutant que d'entendre ronronner dans un coin une conversation qui lui dit combien peu il intéresse les causeurs.

— Pourquoi donc Rosette ne fait-elle plus de musique ? demanda, dès le second jour, madame Breteuil toute dépaysée.

— Parce que vos amoureux sont insupportables ! C'est moi qui ai interdit le piano ; au moins votre berger du Tendre sera obligé de parler un peu plus haut, et l'on pourra savoir ce qu'il dit. Ce doit être intéressant.

— Comment ! c'est pour cela ? s'écria madame Breteuil. Oh bien ! je vais gronder Norine d'avoir causé pendant la musique : c'est un manquement à la politesse, cela…

— Pas bien élevée ! fit madame Anglois en levant son index à la hauteur de son nez ; pas bien élevée, je vous l'avais dit ! Mais qu'à cela ne tienne : laissez-les donc aller, ces tourtereaux ; ils finiront peut-être par devenir drôles.

Edmond Reyer ne disait rien, suivant sa coutume. Rosette faisait du filet avec une application soutenue. Tout à coup les deux jeunes gens se regardèrent, sans s'être parlé, et chacun d'eux lut

sur le visage de l'autre une expression si comique qu'ils éclatèrent de rire.

Madame Breteuil allait se demander la cause de cette hilarité.

— Laissez, dit sa voisine, ils se sont compris ; cela leur arrive. Ils savent très bien ce qui les amuse, allez ! Quant à nous, nous n'avons pas besoin de le savoir, n'est-ce pas, Rosette ?

— Ce n'est pas nécessaire, ma tante. Cependant, si vous le désirez…

— Je ne le désire pas, répondit tranquillement madame Anglois.

Mamie regarda les jeunes gens avec une attention nouvelle. Comment ! ils savaient sans s'être parlé ce qui les faisait rire ? Et avec cela ils semblaient toujours aussi calmes, non pas indifférents, mais aussi peu troublés que s'ils étaient de simples connaissances de salon…

Une question flottait sur les lèvres de la bonne dame, mais elle n'osa la formuler.

Madame Anglois, qui la regardait de son air digne, demanda à sa nièce :

— Quel jour auras-tu vingt et un ans, Rosette ?

— Le vingt-cinq septembre, ma tante.

— Très bien, mon enfant. J'en serai charmée.

Le regard de madame Breteuil alla des uns aux autres avec la même indécision ; il y avait certainement quelque chose là-dessous ; mais ses amis avaient tous l'air si tranquille et si peu mys-

térieux qu'elle garda le silence, et, ce qui était plus méritoire, elle se dit que cela ne la regardant pas, elle n'avait qu'à n'y plus penser.

Pendant que les quatre amis gardaient ce silence qui est la meilleure preuve de l'entente cordiale, deux petits coups retentirent à la porte, et mademoiselle Norine se présenta sur le seuil, avec cette modeste assurance qui était son plus charmant apanage.

— Vous êtes ici, Mamie ! fit-elle en rougissant ; je ne croyais pas vous y rencontrer.

— Que venais-tu donc chercher, si ce n'est moi ? fit madame Breteuil sur le ton de la plaisanterie.

Les yeux bleus se posèrent si franchement sur Edmond que celui-ci en soutint le regard avec une semblable assurance : mais tout aussitôt les myosotis se retournèrent vers Rosette, qui attendait, la navette en l'air, avec l'air du détachement le plus parfait.

— Je voulais demander à Rosette de me prêter son album de dessins de crochet… Je vous demande pardon, madame, ajouta-t-elle en s'adressant à madame Anglois ; on m'avait dit que vous étiez allée vous promener avec Mamie…

— Mais non, comme vous le voyez, je ne suis pas allée me promener, mademoiselle, dit madame Anglois en se carrant plus commodément dans son fauteuil ; je n'en suis que plus charmée de votre visite. Rosette, va donc chercher ton album pour cette jeune personne.

Le ton était empreint de persiflage, l'attitude était un peu moqueuse. Norine se sentit démontée ; la présence de deux dames

l'avait en effet surprise, et elle ne savait plus trop quelle contenance faire, en voyant ses petits plans bouleversés. Elle s'approcha de Mamie, glissa tendrement une main dans celle de la bonne dame, et, de cette forteresse, regarda tout autour d'elle pendant que Rosette disparaissait.

Madame Anglois changea de place, de façon à tourner à peu près le dos à la jeune fille ; elle ne perdait cependant pas un de ses mouvements dans la glace qui lui faisait vis-à-vis. Norine n'avait pas encore l'expérience des glaces, de sorte qu'elle tomba dans le piège et ne se gêna plus pour contempler Edmond.

Celui-ci avait entamé une conversation avec madame Breteuil, et semblait ne pas s'apercevoir de l'attention dont il était l'objet ; pourtant il parlait un peu plus vite et plus haut que de coutume. Après un temps qui avait paru long, Rosette revint et présenta le petit album à sa compagne.

— Rentrons, dit madame Breteuil, qui sentait quelque chose d'étrange dans ces incidents si simples et si vulgaires.

Norine la suivit, et elles retournèrent chez elles.

— Cette petite fille !... fit madame Anglois quand elle les eut suivies du regard par la fenêtre assez longtemps pour les voir entrer dans leur chalet. Cette petite fille !...

Le regard de Rosette l'arrêta court ; elle s'approcha de la jeune fille, et, chose extraordinaire chez une personne si peu expansive, elle posa ses deux mains un instant avec une légère pression sur ses épaules mignonnes ; puis elle regagna son fauteuil et dit à sa nièce :

— Joue-nous donc quelque chose, puisque nous aimons la musique, nous autres !

Justin avait beau envoyer des bouquets, madame Guerbois allait repartir et lui avait annoncé son intention de le prendre pour cavalier dans son voyage. La proposition était d'autant moins discutable que le congé accordé par la maison Corroyeur touchait à son terme. Il fallut obéir !

La dernière soirée fut navrante pour les âmes sensibles. Lignon semblait la statue du désespoir, à ce point que madame Breteuil se crut obligée de le remonter un peu. Après le dîner, car il avait dîné au chalet, elle le fit venir auprès d'elle, l'arrachant ainsi à la contemplation de son idole, qui, placée de trois quarts, continuait à se laisser placidement admirer.

— Voyons, dit l'excellente femme, vous n'avez pas besoin d'avoir l'air aussi abruti, pour une séparation de trois semaines ! Et puis, vous l'avouerai-je, mon cher enfant ? – il avait bien fallu en venir à la familiarité avec Lignon, car, à moins d'être l'inabordable madame Anglois, il vous y forçait par son abandon personnel ; – je trouve que vous vous êtes enflammé un peu trop vite et un peu trop fort. C'est pis que menu fagot, ce feu-là ! Vous ne la connaissiez pas il y a trois mois, cette petite, et voilà que vous ne pouvez plus vivre qu'à l'ombre de son parasol.

— Si vous saviez comme je l'aime ! murmura Justin avec des regards à faire sauter une poudrière…

L'objet de sa flamme s'était tourné de profil, et ses yeux perdus à l'autre bout du salon interrogeaient les fenêtres éclairées du chalet Anglois, où sans doute on venait aussi de dîner.

— Mais tout le monde sait cela ! Vous n'en faites pas un mystère, d'ailleurs ! Toutefois il y a plusieurs manières d'aimer, et j'ai une vague idée que la vôtre n'est pas la meilleure.

Justin fut si surpris qu'il reporta son regard sur madame Breteuil.

— Non, continua celle-ci, puisant des idées encore non émises dans le courage qui lui était venu tout à coup. Vous la flattez trop, cette enfant, vous la traitez comme une femme, et ce n'est encore qu'une gamine ; vous avez là une éducation à faire, et si vous vous posez en humble adorateur, quand vous voudrez faire accepter un conseil, vous aurez bien de la peine… Je vous affirme, continua la bonne âme, un peu irritée du silence boudeur de Lignon, je vous affirme que, si vous ne changez pas votre manière d'être, vous ne serez pas le maître chez vous…

— Ah ! madame, que le ciel me préserve d'être le maître ! Quel mot brutal, vestige d'un autre temps, reste de cette domination cruelle, de cet inique servage qui si longtemps a pesé sur la femme ! Ce que je veux, c'est une compagne, une inspiratrice, une femme qui partage ma vie et mes idées. Quel meilleur moyen de trouver cela que de me faire de ma fiancée une amie ?

— On ne se fait pas une amie d'une jeune fille que l'on traite en enfant gâtée, répliqua madame Breteuil.

Lignon eut l'air tellement malheureux, qu'elle se hâta d'ajouter :

— C'est pour votre bien que je vous parle ainsi, mon cher ami.

— Je vous en remercie, répondit l'infortuné, du même ton dont on remercie le dentiste qui vient de vous arracher une dent.

Norine fit un léger mouvement : les fenêtres du chalet venaient de s'éteindre ; au même instant, la sonnette retentit à la porte.

C'était madame Anglois avec sa nièce et Reyer, – Reyer qui dînait là presque tous les jours.

Un instant après, Muriet fit son apparition. Depuis que Norine était promise, on pouvait le recevoir sans crainte, et puis, comment le bannir sans provoquer de la part de madame Guerbois des questions fort embarrassantes ?

Quelques autres personnes vinrent encore ; Lignon s'en souciait peu. Assis auprès de Norine, il n'eût pas troqué sa place contre l'empire des tzars.

La jeune fille était d'un autre avis. Quand on est une ingénue de seize ans à peine, et qu'on a auprès de soi un fiancé amoureux jusqu'au ridicule, on ne peut que se laisser adorer, mais c'est fort ennuyeux. Les autres s'amusaient là-bas !

Il y avait surtout un certain coin, où M. Breteuil, Rosette et Reyer riaient de tout leur cœur.

Que pouvait-on dire dans ce coin ? Que n'eût pas donné la jeune fiancée pour abandonner les douces paroles de son prétendu, et courir là-bas, – où d'ailleurs sa présence eût probablement arrêté ces rires qui semblaient la provoquer tout exprès ?

Muriet se joignit au groupe, et l'on continua de rire ; la voix d'Edmond Reyer se faisait quelquefois entendre ; c'était une pointe acérée qui tombait sur l'architecte ; mais la raillerie mordante était si bien déguisée sous une enveloppe spirituelle et irréprochable, que la victime ne pouvait s'en formaliser.

Qu'il était beau, Edmond, avec ses yeux intelligents, ses rares mouvements pleins de force et de grâce, avec la supériorité de son éducation intellectuelle et morale ! Muriet avait l'air d'un petit garçon auprès de lui…

Norine ramena involontairement ses regards vers son fiancé, qui plus que jamais lui parut laid et mesquin.

— Nous vivrons l'un pour l'autre uniquement, n'est-ce pas, ma Norine adorée ? murmurait l'amoureux Lignon. Le reste du monde ne comptera plus ! Est-ce que vous tenez au monde ?

— Je ne sais pas, répondit candidement la fiancée.

— Adorable enfant ! Le monde, voyez-vous, c'est un guêpier où l'on reçoit de rudes assauts ; ceux qui veulent vivre heureux n'ont qu'à s'en garder. Je ne dis pas que plus tard, lorsque je me serai fait une situation dans la littérature, nous ne puissions aller partout, la tête haute ; nous serons alors les vainqueurs de cette société qui…

Il laissa couler les flots de son éloquence pendant un certain temps, après lequel, pendant qu'il s'arrêtait pour reprendre haleine, Norine lui dit de sa voix mélodieuse :

— Mais le théâtre ?

— Le théâtre ? Oh ! je l'aborderai quelque jour. J'ai une idée de pièce… Vous verrez !

Norine jeta à son futur un coup d'œil plein d'une admiration naïve : elle le croyait, d'ailleurs ; pourquoi ne l'eût-elle pas cru ? Et puis cela flattait son amour-propre.

Cependant elle revint à la question pratique.

— Je parlais des représentations de théâtre, dit-elle. Est-ce que vous n'aimeriez pas aller au spectacle ? Moi, j'aimerais bien cela.

— Nous irons tant que voudrez, répondit Justin en souriant. J'ai des amis dans différents journaux, nous aurons des billets à discrétion.

C'était quelque chose, cela ; aussi Norine fut-elle plus gracieuse avec son prétendu qu'elle ne l'avait encore été. Pendant qu'ils causaient, Muriet les regardait du coin de l'œil, et madame Anglois, qui ne perdait rien, aperçut un petit sourire moitié compatissant, moitié ironique, décoché par l'architecte à la jeune fiancée. Celle-ci répondit par un regard très digne, qui n'excluait pas l'affection.

— Allons, pensa madame Anglois, elle est complète ! La soirée s'avançait, les hôtes se séparèrent. Seuls les habitants des deux chalets restaient ensemble.

— Il faut vous dire adieu, mes enfants, dit madame Guerbois, qui tombait de sommeil. Nous partons demain à six heures.

Rosette fit un mouvement pour se retirer ; sa tante la retint d'un geste imperceptible ; elle avait envie d'assister à ces adieux-là.

Reyer attendait debout, le chapeau à la main, prêt à reconduire les deux dames.

Justin s'avança très pâle, sous le lustre, et embrassa Norine sur les deux joues. C'était dur de la quitter comme cela.

Madame Anglois réprima un mouvement si vif que Rosette sentit le coude de sa tante dans ses côtes : pendant que Lignon, véritablement navré, plantait ses baisers sur les joues de sa fiancée, celle-ci avait regardé Reyer.

— Allons-nous-en, fit brusquement madame Anglois ; allons, vite, tout le monde dehors !

Elle bouscula devant elle Rosette et Reyer, prit congé des autres le plus succinctement du monde, et ne déragea pas jusqu'au moment où le sommeil la prit en pitié.

q

Chapitre 12

Quelques jours s'écoulèrent, et madame Breteuil, malgré toute sa bonté, ne pouvait s'empêcher de convenir que, depuis le départ d'Eulalie et de Lignon, sa demeure lui paraissait plus aimable, la brise de mer plus fortifiante, le firmament lui-même plus vaste et mieux aéré. Elle se préparait à jouir doucement des trois semaines qui lui restaient encore à passer à Dieppe ; il était convenu que Norine resterait avec elle jusqu'au retour.

Madame Guerbois, ne se souciant guère d'admettre beaucoup son futur gendre dans son étroit intérieur, avait supplié son amie de garder la jeune fille jusqu'au moment où tout le monde rentrerait à Paris.

Madame Breteuil avait consenti : l'obstacle Muriet était écarté par le seul fait des fiançailles, l'obstacle Lignon était retourné à sa

librairie ; quel autre obstacle eût pu se lever entre elle et le repos ? Norine ne pouvait avoir dans la tête d'autre idée que son mariage, et le fait est qu'il y avait là de quoi occuper une cervelle de jeune fille.

Mamie se dit qu'elle allait enfin jouir d'un repos bien gagné.

La vie ordinaire avait repris entre les deux chalets ; Norine se trouvait souvent en tiers dans les entretiens de Rosette et d'Edmond Reyer. Les jeunes amis n'en paraissaient point émus. Ils causaient comme d'habitude, sans trop se soucier à vrai dire si leur compagne pouvait les comprendre. Insensiblement, la conversation tournait souvent du côté du mariage. Chacun exprimait ses idées ; Edmond et Rosette bataillaient quelquefois, mais de cette façon railleuse et discrète qui permet à l'auditeur de se demander si les combattants pensent vraiment ce qu'ils disent.

Norine écoutait en silence. Dans son for intérieur, elle trouvait leurs idées parfaitement ridicules. Quoi ! vivre de sacrifice ! avoir du goût pour l'effacement ! Préférer le plaisir de renoncer à ce que l'on préfère à celui d'imposer sa volonté ? C'est donc un plaisir de renoncer à quelque chose ! Fallait-il avoir l'esprit biscornu pour débiter des choses pareilles !

Un jour, Edmond n'étant pas venu, madame Anglois s'en alla passer un bout d'après-midi chez son amie, et les deux jeunes filles se trouvèrent seules, ce qui ne leur était pas arrivé depuis longtemps.

— Cela ne vous semble-t-il pas singulier d'être fiancée, tout à coup, si vite ? demanda en souriant Rosette.

Norine hocha la tête avec une expression entre oui et non.

— Vous êtes si jeune, reprit la jeune fille, que cela doit vous sembler un rêve !...

Norine ne parut pas de cet avis ; elle aimait les réalités, et le rêve la préoccupait fort peu.

— Avez-vous fait quelques projets d'avenir ? continua Rosette.

Au fond, tout cela lui était fort égal ; mais quand on a commencé une conversation, comment la laisser tomber sans impertinence ? Il y a des gens que cela préoccupe fort peu, mais Rosette avait la faiblesse de s'inquiéter des formes polies.

— Des projets ? répéta Norine en haussant les sourcils ; oh ! oui, certainement ! Nous aurons une chambre bleue, en reps ; c'est joli. Et puis le salon en velours violet ; c'est riche.

— M. Lignon a de la fortune ? demanda innocemment Rosette.

Norine pinça les lèvres ; depuis sa promotion à de nouvelles dignités, elle avait perdu totalement cette douceur touchante qui était jadis son plus grand charme ; elle ressemblait maintenant à une personne qui dans un omnibus retire ostensiblement ses pieds pour qu'on ne marche pas dessus.

— Dans tous les cas, répondit-elle, nous serons dans l'aisance.

— Je n'en doute pas, reprit Rosette avec un accent de bonne humeur fait pour atténuer ce que sa question avait pu présenter d'indiscret. Mais je voulais parler de votre vie intérieure ; c'est cela qui est intéressant ; le reste ne vient qu'après.

— Oh ! pour l'intérieur, fit Norine, soudain dégelée, c'est bien simple : M. Lignon ira à ses affaires tous les jours ; moi, j'aurai une bonne pour faire les choses matérielles, et je n'aurai à m'oc-

cuper que de la surveillance. Je la ferai travailler, vous pouvez y compter, car à quoi bon payer les gens si cela ne doit pas vous épargner de la peine ?

— Et vous, que ferez-vous ?

— Moi ! je lirai, j'irai me promener. Je ferai des visites… J'ai assez travaillé depuis que je suis née ! Je me reposerai.

— Est-ce que vous pensez, reprit Rosette un peu surprise d'une profession de foi si nette, que M. Lignon aimerait cela ? Les maris n'aiment pas beaucoup, en général, que leurs femmes sortent seules quand elles sont très jeunes ; la liberté leur vient ensuite, mais dans les commencements…

— Oh ! pour cela, fit Norine d'un ton sec, cela m'est bien égal ! Dans les commencements du mariage, j'ai entendu dire que les maris font tout ce que leurs femmes veulent ; j'accoutumerai M. Lignon à m'obéir, et quand il en aura pris l'habitude, cela ira tout seul. Je n'ai pas du tout l'intention de faire ses volontés ; c'est lui qui fera les miennes.

Rosette, avertie par je ne sais quoi, leva les yeux et aperçut, sur le seuil, sa tante qui contemplait Norine avec la même curiosité qu'inspirerait un animal désagréable et jusqu'à un certain point dangereux.

— Vous aurez de la chance, mademoiselle, fit la voix profonde de madame Anglois, si votre mari s'arrange d'une telle profession de foi.

Norine tressaillit et se retourna comme un serpent à qui l'on a marché sur la queue.

Le regard que reçut madame Anglois n'avait plus aucun rapport avec les myosotis, mais il ne parut point effrayant à la destinataire, qui vint s'asseoir tranquillement auprès des jeunes filles. Quelques instants après, Norine se retira.

— Dis-moi, Rosette, fit la tante, après que l'atmosphère du salon se fut éclaircie et comme reposée autour des deux femmes, es-tu méfiante par nature, ou confiante par principe ?

— Confiante, ma tante, répondit la jeune fille.

— As-tu du goût pour les épreuves ?

— Cela dépend. Du goût, non ; quand c'est utile, je sais les supporter.

— C'est bien. Je crois qu'il ne sera pas mal d'essayer…

— Si vous croyez que ce soit bon, faites ce que vous voudrez, ma tante, répliqua Rosette.

Ses joues brunes s'étaient colorées, et elle leva sur madame Anglois un regard qui ressemblait un peu à une prière.

— Il y a, fit la tante, des épreuves qui sont bonnes pour tout le monde, excepté les rusés ou les méchants ; si tu n'as pas confiance, mon enfant, il ne faut pas t'exposer, mais alors l'avenir est incertain…

— Faites comme il vous plaira, ma tante, j'ai confiance en vous d'abord ! répondit Rosette.

Sa main tremblait un peu, mais son visage s'était rasséréné ; le regard qu'elle posa sur son amie était aussi pur et plus profond que jamais regard bleu de Norine.

Le soir venu, on s'en fut sur la plage ; avec une certaine intuition de malice, madame Anglois dirigea la promenade du côté des rochers où Muriet avait trouvé tant de plaisir à déchausser Norine. Il n'était point là ce soir, l'architecte ; quelque devoir de société, lucratif sans doute, l'avait retenu au Casino.

Rosette marchait auprès de sa tante, et M. Breteuil, qui l'avait en grande amitié, avait entamé avec elle une longue discussion musicale.

Edmond Reyer rejoignit le petit groupe, et comme d'ordinaire allait se mettre auprès de ses amies ; madame Anglois, tout en lui adressant quelques paroles, ne lui céda point sa place ; M. Breteuil tenait l'autre côté ; madame Breteuil, entourée d'amis, marchait à quelque distance ; Edmond se trouva rejeté un peu en arrière, auprès de Norine, qui cheminait seule, et visiblement à l'écart.

— Toute seule aujourd'hui, mademoiselle ? dit-il. Voilà ce que c'est que d'être fiancée ; on n'ose plus vous troubler dans vos réflexions.

Norine leva vers son interlocuteur un regard qui disait clairement :

— Pourquoi vous moquez-vous de moi ?

— On a de quoi penser quand on va se marier. Ce cher Lignon ! C'est le meilleur garçon que je connaisse, et digne de son bonheur, ajouta-t-il avec un sourire.

— Quel bonheur ? demanda Norine.

Sa voix était calme, mais un peu plus grave que de coutume.

— Mais celui de vous épouser… celui d'avoir conquis votre sympathie. Il vous aime très tendrement, mademoiselle, ajouta Reyer devenu soudain sérieux ; il sentait chez Norine une hostilité secrète à l'endroit de ses paroles, et cela lui donnait un peu d'irritation… C'est un honnête homme, et il vous aime ; c'est un bonheur qui n'est pas donné à toutes les femmes.

— Je ne l'aime pas, dit Norine si tranquillement, qu'Edmond crut avoir mal entendu. Je ne l'aime pas. Je l'épouse parce qu'il faut que je me marie, ou, sans cela, la vie chez moi me serait intolérable ; mais si j'étais libre, je ne l'épouserais pas.

— Mais alors il ne faut pas l'épouser ! fit Reyer, avec un peu de colère dans la voix.

Il avait grande envie de planter là cette petite fille sèche qui lui faisait, à lui presque étranger, des confidences si peu provoquées.

— Si j'étais libre, ce n'est pas lui que j'épouserais, reprit Norine ; mais je subis ma destinée.

Une curiosité bizarre, et il le savait d'avance, tout à fait dévoyée, saisit le jeune homme ; il indiqua du bout de sa canne Muriet qui apparaissait à quelque distance.

— Voici Muriet, dit-il ; je vais le chercher.

Norine comprit à merveille.

— Non, dit-elle ; je vous en prie, laissez-le où il est ; nous n'avons pas si souvent occasion de causer ensemble.

Rosette se retourna et regarda les deux jeunes gens qui se trouvaient un peu en arrière. Edmond pressa le pas pour la re-

joindre ; mais Norine s'attardait avec une telle persistance que, sous peine d'impolitesse, il dut ralentir le pas.

— C'est très dur, je vous assure, monsieur, reprit Norine, de devoir se sacrifier si jeune, et de se marier, pour ainsi dire, contre son gré. C'est le malheur de la pauvreté… Les riches sont très heureux, ils choisissent ; nous autres, nous acceptons…

— Quand une fois on a accepté un devoir, on n'a plus qu'une chose à faire, dit Edmond avec quelque autorité, c'est de le remplir en conscience et de ne pas permettre à sa pensée de s'en écarter un moment.

Norine jeta au jeune homme un regard tel que Lignon n'en avait certainement jamais reçu, et répondit avec un soupir, en baissant les yeux :

— Il faudrait pouvoir le faire, mais on n'est pas toujours maître de sa volonté.

Edmond resta pétrifié et s'arrêta court. Non qu'il n'eût remarqué le manège de coquetterie de Norine à son égard, mais il était loin de s'attendre à cet assaut en règle.

Dans la franchise brutale de l'aveu d'indifférence de la jeune fille à l'égard de son futur, il avait pu voir l'humeur d'une ambitieuse en présence d'un mariage qui ne répondait pas à ses vues ; mais ceci dépassait toute limite.

Norine s'était arrêtée en même temps que lui, sans gêne apparente ; elle avait toujours sur elle une sorte de trouble pudique, qui lui permettait de sembler à son aise, si elle le voulait, dans les circonstances difficiles ; sa manière d'être ordinaire étant l'embarras, comment savoir si elle était embarrassée ou non ?

Ce temps d'arrêt fut très court. Edmond se remit en marche comme par la détente d'un ressort, et Norine à son côté continua de regarder le galet. Le silence n'avait pas duré plus d'une demi-seconde.

— Il faut être maître de sa volonté, reprit Reyer en pressant le pas ; celui qui dit : C'est plus fort que moi, deviendra peut-être un jour capable de tous les crimes.

Le rire argentin de Norine résonna dans le crépuscule.

— Des crimes ! dit-elle.

— Oui, des crimes, répondit Edmond, en se hâtant encore davantage.

Ils avaient rejoint les autres.

Comme sous l'influence d'une pression magique, une petite place se fit entre Rosette et madame Anglois, et le jeune homme se trouva pour ainsi dire enveloppé de ses deux amies. Une sensation extraordinaire de tiédeur et de bien-être l'envahit, et il resta silencieux, jouissant de sa quiétude comme s'il l'avait retrouvée après l'avoir cherchée longtemps.

La nuit tombait ; la petite caravane rebroussa chemin.

Norine vaguait aux côtés de madame Breteuil d'un air rêche et ennuyé. Elle avait fait une école, une grosse école, elle le sentait bien. Pourquoi ? Elle n'eût pu le dire ; tout au fond d'elle-même et dûment interrogée, elle eût peut-être répondu ceci : qu'elle avait si grande envie d'épouser Edmond Reyer qu'elle n'avait pu résister au besoin de le lui faire savoir. Femme, elle eût employé d'autres moyens ; jeune fille, elle avait cru que peut-être elle de-

viendrait désirable à ses yeux, s'il se croyait préféré. C'est un calcul absurde, faux et ridicule : on ne manque jamais de le faire d'abord, mais on s'en corrige.

— Bah ! se dit Norine en réfléchissant aux suites possibles de son algarade, après tout je ne lui ai rien dit ; il n'en parlera pas, et s'il en parlait, je dirais qu'il a menti ; personne ne le croirait, d'abord ! Est-ce que tout le monde ne sait pas combien je suis incapable dune chose pareille ?

Elle était inquiète cependant ; à la façon dont Reyer avait disparu entre ses deux amies, elle se demandait s'il n'y avait pas là quelque complot qu'elle eût ignoré… mais quoi ?

Heureusement, Muriet venait à leur rencontre ; le soir s'assombrissait ; plusieurs messieurs avaient offert leur bras à des dames, pour les guider sous le ciel couvert de nuages gris.

Muriet se trouva bientôt près de Norine, dont l'isolement fit pitié à son cœur charitable, et suivant l'exemple des autres, il passa sous le sien le bras de la jeune fille qu'il serra contre son cœur.

C'était la première fois depuis les fiançailles qu'il se trouvait à pareille fête ; aussi l'étreinte fut-elle étroite.

Norine ne dit rien, et ne retira point son bras. Après l'échec qu'elle venait de subir, c'était une consolation que de retrouver celui-là.

Elle n'aurait pas eu besoin de lui en dire si long, à cet ami, pour lui délier la langue et les mains ! C'est pour cela qu'elle ne lui dit pas grand-chose ; un de ses principes d'ingénue était que,

lorsque les gens vont tout seuls, il n'est pas nécessaire de les encourager ; or Muriet allait très bien tout seul.

— Vous allez donc vous marier ? demanda-t-il à demi-voix.

— Oui, répondit Norine.

— Cela ne vous fait pas de peine ?

— Quoi ?

— Vous savez bien que ce mariage causera des chagrins. Mais il faut se résigner, n'est-ce pas ?

Il se résignait, le brave garçon ! Et, tout en se résignant, il cherchait la main de Norine, cachée sur son poignet par les franges du mantelet. La main se dégagea tout doucement… Il faut savoir se tenir. Alors il serra le bras plus étroitement, et le bras ne résista point.

— Vous aurez un joli petit intérieur, reprit-il ; vous inviterez souvent vos amis, je pense ? et l'on ne fera pas de musique ?

— La musique ? Je l'ai en horreur ! répondit Norine avec un élan de franchise très sincère.

— Il ne faut pas dire cela, fit Muriet ; certaines gens seraient assez bêtes pour en conclure qu'on manque de goût ! Mais on n'est pas forcé d'en faire, n'est-ce pas ? Lignon vous aime comme un fou ; dites, mademoiselle, vous n'oublierez pas que c'est moi qui l'ai amené chez vous, moi qui suis l'instrument de son bonheur ?

Norine demeurait muette comme une carpe.

Ils étaient restés en arrière ; la pluie qui commençait à tomber avait chassé les promeneurs ; un mouvement se fit dans le groupe au moment de se disperser. Muriet embrassa vivement Norine sur les deux joues, au coin des lèvres.

— Bonsoir, mademoiselle, lui dit-il aussitôt.

Mais madame Breteuil, qui s'était retournée au même instant en disant : « Où donc est Norine ? » avait été témoin des baisers. Au premier, elle avait cru s'être trompée, d'autant qu'on n'y voyait pas clair ; au second, elle reçut un grand coup dans son cœur honnête.

— Norine ! fit-elle d'une voix étouffée.

— Me voici, Mamie, répondit la jeune fille en se rangeant promptement tout près d'elle.

On se disait bonsoir ; dans le brouhaha de ce moment agrémenté de parapluies, personne ne s'aperçut que madame Breteuil avait tourné le dos à Muriet sans répondre à son salut.

Celui-ci haussa les épaules, mit les mains dans ses poches et s'en alla.

Une voiture passait, les voisins de chalet s'y entassèrent, Reyer monta sur le siège, et personne ne dit plus mot jusqu'au logis. En descendant, madame Breteuil demanda à madame Anglois si elle ne venait pas prendre une tasse de thé.

— Non, merci, répondit la dame d'un air plus formidable encore que de coutume. Nous nous reverrons bientôt, mais pour le moment je n'ai pas envie de prendre de thé. Allons, petit monde, ne vous faites pas mouiller, rentrez !

Elle poussa devant elle Edmond et Rosette, qui obéirent sans résistance, et sonna si vigoureusement à sa porte que l'anneau faillit lui rester dans la main.

Lorsque les trois amis se trouvèrent seuls dans le salon du chalet, débarrassés de leurs pardessus et de leurs chapeaux, ils se regardèrent un instant avec une expression singulière ; on aurait dit qu'ils ne savaient s'ils devaient rire ou pleurer.

L'impassible figure de madame Anglois, dérogeant à toutes ses habitudes, exprimait une colère mêlée de comique, bien drôle à contempler.

Les jeunes gens la regardèrent, puis leurs yeux se rencontrèrent, et par un très léger mouvement, sans emphase et sans bruit, ils se trouvèrent tout à coup dans les bras l'un de l'autre.

La tête de Rosette se cacha sur le veston d'Edmond, qui mit un tendre baiser sur les cheveux soyeux à portée de ses lèvres ; puis il conduisit la jeune fille à un fauteuil, serra fortement la main de madame Anglois et s'assit lui-même en face d'elle, le tout sans proférer une parole.

— Le petit monstre ! s'écria la bonne dame.

Rosette sourit et regarda Reyer avec une inexprimable tendresse. Celui-ci lui prit la main, qu'il baisa avec respect.

— Le petit monstre ! Elle vous a fait sa déclaration ? Enfin on saura à quoi s'en tenir.

— Pardon, fit doucement Reyer, vous comprenez que je ne puis parler de cette jeune fille, que vous appelez le petit monstre, ni en bien…

— Parbleu ! gronda madame Anglois.

— Ni en mal ! conclut Reyer sans se troubler.

— Est-ce que vous croyez que j'ai besoin de vos confidences ? fit la tante de Rosette avec un indicible dédain. Vous figurez-vous que je ne sais pas mot pour mot ce qui s'est passé ? Vous ne savez donc pas que j'ai des yeux derrière la tête ? Tenez, je vais vous raconter la chose ; quand elle a commencé à vous entreprendre, vous avez voulu nous rejoindre, parce que ça vous ennuyait ; mais elle tenait bon, et vous avez été trop poli pour la planter là ; alors elle a continué, et elle vous a dit carrément, ou pas carrément, ça n'y fait rien, que c'était vous l'idéal de ses rêves ! C'est alors que vous vous êtes arrêté, mon cher, parce que vous étiez si indigné que vos jambes ont refusé d'aller plus loin ; vous lui avez rivé son clou, et vous êtes accouru vers nous. Je sais bien que ce n'est pas amusant pour un homme, ces petites histoires-là, mais du diable si j'ai pitié de vous cette fois-ci !

Elle regarda Reyer d'un air de triomphe, les yeux brillants, les lèvres serrées, avec une joie pleine de malice, répandue sur toute sa personne anguleuse.

Moitié riant, moitié vexé, Reyer essaya de se défendre.

— Pas du tout, rétorqua madame Anglois ; il fallait en venir là ; depuis son arrivée, elle vous faisait des yeux qui m'ennuyaient. Tant qu'elle n'a pas été promise à son imbécile d'amoureux, elle était à peu près dans son droit, puisqu'elle n'est pas obligée de savoir que vous êtes depuis deux ans le fiancé de Rosette ; mais à présent qu'elle en a un pour son compte, et ouvertement encore, ce qui est joliment moins incommode que pour

vous, il lui faut braconner sur les terres du voisin ? Je lui apprendrai à braconner, moi ! Elle va voir de quel bois je me chauffe !

— Ma tante, intercéda Rosette, pensez à la situation ridicule dans laquelle vous mettrez Edmond.

Madame Anglois allait répondre avec vivacité, mais le regard de sa nièce lui coupa la parole.

— Et lui, le grand benêt, fit-elle en se tournant vers le jeune homme qui souriait, il ne la regardait seulement pas ! Moi, à sa place, je l'aurais affriolée, pour lui donner une bonne leçon.

— Non, vous n'auriez pas fait cela ! répondit Edmond en riant, pas vous, droite comme vous l'êtes. Allons, vous avez eu votre petite épreuve ; j'en sors vainqueur, n'est-ce pas, Rosette ?

Rosette souriait ; une légère humidité donnait à ses yeux un brillant extraordinaire.

— Vous n'avez pas douté, Rosette chérie ! Vous n'avez pas douté, dites ?

— Non, répondit Rosette, une fois ou deux cela m'a fait mal de la voir vous regarder ainsi, mais c'était de l'indignation contre elle, et non de l'inquiétude à votre égard.

— Enfin, conclut Reyer, dans deux mois nous serons mariés !

— Ce ne sera pas trop tôt, grommela madame Anglois.

Et Rosette fit de la musique pendant une heure.

Il pleuvait à torrents, on entendait le vent gronder par rafales, de temps en temps le bruit des lames contre la falaise arrivait pendant un silence.

Mais tout cela était indifférent aux trois hôtes du chalet.

Lorsqu'à onze heures Edmond sortit, et que le vent, qui retourna son parapluie, faillit en même temps lui enlever son chapeau, il ne fit qu'en rire et s'en alla tout joyeux. Il était sûr du cœur de sa fiancée ! Soudain il se rappela comment Muriet avait clos la marche avec Norine à son bras, et dans la nuit ruisselante, maussade, affreuse, il éclata de rire tout seul, devant un réverbère qui n'y comprit rien.

q

Chapitre 13

Pendant ce temps, une scène fort différente s'était passée au chalet Breteuil.
À peine rentrée, Mamie avait revêtu une robe de chambre, défendu sa porte et pris son air le plus sérieux. Norine, pressentant un orage beaucoup plus redoutable que celui qui grondait au dehors, se tenait bien tranquille dans sa chambrette, où elle se déshabillait à petit bruit. L'idée lumineuse de se coucher sans rien dire à personne et de feindre un profond sommeil lui était venue sur le seuil, et elle allait la mettre discrètement à exécution, lorsque madame Breteuil renversa ce beau projet.

Deux petits coups secs à la porte, et Mamie entra, tout de blanc vêtue, semblable à la statue du Commandeur. Norine, qui tressait ses beaux cheveux, se tourna vers elle d'un air étonné ; la visiteuse prit une chaise. En voyant que cela menaçait d'être

long, l'ingénue s'appliqua à sa seconde tresse, que ses doigts parcoururent avec une sage lenteur.

Lorsque madame Breteuil se vit en présence de la coupable, – et celle-ci calme comme l'innocence, – elle fut interdite un instant. Elle avait vu, de ses yeux vu, Muriet prendre le bras de Norine, elle avait vu le baiser si placidement reçu, elle se sentait pleine d'une indignation légitime, et devant la sérénité modeste de la jeune fille, c'est elle qui se sentait embarrassée.

Cette impression bizarre ne subsista que pendant un instant ; la réaction fut prompte et vengeresse. Aux yeux du chaperon trompé, la modestie devint de l'impudence ; plus le front était pur et les yeux innocents, plus l'hypocrisie se montrait flagrante.

— As-tu pensé, Norine, dit madame Breteuil en s'efforçant de maîtriser sa colère, t'es-tu figuré que tu pourrais toujours te moquer de moi, et que je ne m'en apercevrais jamais ?

Le visage angélique s'empourpra, les myosotis débordèrent comme des coupes trop pleines, et la voix modeste de Norine murmura :

— Ô Mamie ! comment pouvez-vous supposer que je me moque de vous ?

Madame Breteuil recouvra soudain tout son sang-froid. Lorsqu'un être est absolument de mauvaise foi et s'abaisse jusqu'au mensonge consommé, la colère fait place à un tel mépris, qu'on se demande si c'est seulement la peine de le confondre. Si aucun autre intérêt n'était en jeu, on lui tournerait le dos, et l'on s'en irait avec l'indifférence du dégoût.

Ici, pas moyen de s'en aller. Madame Breteuil avait une responsabilité morale dont elle ne pouvait se débarrasser si facilement. Elle regarda le candide visage, impeccable ! Modeste et confuse, les yeux baissés, la tête légèrement inclinée, Norine semblait résignée à toutes les injustes calamités dont il plairait au ciel de l'accabler.

— Je reconnais, dit Mamie, qu'il est absolument inutile de te faire des questions ou des remontrances. Je m'aperçois un peu tard que tu es d'une certaine espèce de gens : ceux qui s'arrangent, même pris la main dans le plat, pour vous mettre dans votre tort. Cela peut passer tant qu'on ne l'a pas remarqué ; mais, du jour où l'on a les yeux ouverts, cela ne passe plus du tout. Je t'avais prévenue de ne pas permettre de familiarités à M. Muriet ; est-ce vrai, oui ou non ?

— C'est vrai, Mamie, répondit innocemment l'ingénue ; mais c'était avant que je fusse fiancée à M. Lignon.

— Ah ! fit madame Breteuil stupéfaite à cet argument imprévu. Et, depuis que tu es fiancée à M. Lignon, tu peux permettre des familiarités à M. Muriet ?

Les yeux bleus se levèrent, méchants et durs, avec une expression si nouvelle, que madame Breteuil, déjà stupéfaite, en demeura pétrifiée.

— Je ne sais pas ce que vous appelez des familiarités, dit Norine d'un ton sec. Je n'ai rien à me reprocher.

— Pas même de t'être fait embrasser ce soir par Muriet ? demanda Mamie, dont la colère était revenue au grand galop, sentant probablement qu'on avait ici besoin d'elle.

— Si M. Muriet veut m'embrasser, rétorqua Norine extrêmement calme, je ne puis pas l'en empêcher. Il m'embrassait chez mes parents, quand il venait les voir, et personne chez nous n'a jamais trouvé à redire à cela.

Les bras tombèrent moralement à madame Breteuil ; matériellement, elle les croisa sur sa poitrine.

— Et tu crois que ton fiancé aimerait cela ? dit-elle dans un ébahissement qui ne connaissait plus de limites.

— Je ne pense pas que mon fiancé ait l'esprit assez singulier pour voir du mal là où il n'y en a pas ! répliqua Norine, qui se mit à pleurer.

Entre autres dons, mademoiselle Guerbois avait celui de pleurer à volonté ; la sécheresse qui donnait tant de loisirs à son père n'avait pas la moindre influence sur les deux mignonnes fontaines toujours prêtes à déborder des paupières soyeuses.

— Oh ! si tu pleures, fit madame Breteuil, cela ira beaucoup plus mal. C'est donc moi qui vois du mal où il n'y en a pas ?

— Je ne sais pas, moi ! s'écria l'innocence outragée ; depuis quelque temps, on me cherche constamment querelle, on me trouve toujours en faute ; mon père et ma mère ne m'ont jamais rien reproché de semblable. Il me semble qu'on ne doit pas accuser sans fondement une jeune fille innocente… Non, vraiment, je n'avais jamais pensé qu'on pût me dire des choses pareilles ! Ce n'est pas convenable de me faire songer à des choses que je ne devrais pas savoir !

Madame Breteuil se leva.

— C'est parfait, dit-elle. Tu n'es pas seulement hypocrite, tu es insolente. Nous réglerons ceci demain. Je te souhaite le bonsoir.

Elle s'en alla avec majesté. Lorsque la porte se fut refermée sur elle, Norine, rejetant ses tresses en arrière, lui adressa une série de pieds de nez et lui tira la langue une demi-douzaine de fois.

— Ça vous apprendra ! dit-elle entre ses dents, pour se reposer de ses exercices hygiéniques. Et puis essayez de dire du mal de moi à Justin, et vous verrez comme vous serez reçue !

Le lendemain, dès que l'heure le permit, – ce qui est beaucoup plus tôt au bord de la mer qu'à Paris, – madame Breteuil courut chez son amie. Celle-ci ne parut point surprise de la voir à neuf heures du matin, en robe de chambre et les pieds chaussés de caoutchoucs, car la pluie faisait rage. Elle ne fit même pas de questions, car elle pensait non sans quelque raison que si une voisine vient vous voir sous des torrents d'eau, c'est qu'elle a quelque chose à vous dire, et que le plus sage est de la laisser s'exprimer sous la forme qui lui convient le mieux.

— Vous aviez raison ! s'écria madame Breteuil, cent fois raison, et je ne suis qu'une bête !

— N'allons pas jusque-là ! répliqua madame Anglois sans s'émouvoir ; vous apportez dans vos jugements une précipitation qui me semble blâmable. Qu'y a-t-il ?

— Cette petite fille se moque de nous !

— De vous, peut-être, – il y a longtemps que je le crois ; elle ne se moque pas de moi, à l'heure présente, je vous l'affirme.

— Que s'est-il donc passé ? demanda madame Breteuil stupéfaite.

— Eh bien, mais, et vous ? que vous est-il arrivé ?

— Figurez-vous, commença Mamie, qui avait à peine repris haleine, que je lui avais défendu de…

Ici, la bonne dame s'arrêta sous le regard inquisiteur de son amie. Au fond, qu'avait-elle défendu à Norine ? C'était si ténu, si difficile à exprimer, qu'elle-même ne savait quels mots employer. Elle trouva plus simple de repartir sur de nouveaux frais.

— Je lui avais ordonné, dit-elle, d'éviter Muriet autant que possible ; depuis qu'il m'avait dit si catégoriquement qu'il ne l'épouserait pas, je n'avais en lui que fort peu de confiance…

— Encore trop ! répliqua madame Anglois en levant son implacable index.

— J'en conviens, répondit son amie avec toute l'humilité possible. Mais enfin je n'en avais pas beaucoup, puisque j'avais dit à cette petite rusée de l'éviter. Qu'est-ce que vous croyez qu'ils ont fait hier soir ?

Madame Anglois regardait Mamie avec des yeux pétillants de malice et de joie ; ces yeux-là semblaient danser dans sa tête, tant ils exprimaient de satisfaction.

— Qu'ont-ils fait ? dirent les lèvres compassées, qui se donnaient un mal inimaginable pour ne point rire.

— Ils se sont embrassés, à la porte du chalet, sous mon nez et sous le vôtre…

— Pas sous le mien ! fit madame Anglois. Le mien était ailleurs et s'occupait d'autre chose ; – du reste, il avait son compte, mon nez ; mais c'était son affaire, il s'était arrangé pour cela.

Madame Breteuil resta interdite. Cette manière de comprendre la conversation la déroutait parfois ; mais elle revint vite à son sujet.

— Sous mon nez, soit ! dit-elle. Est-ce que vous ne trouvez pas cela épouvantable ?

Les narines de madame Anglois frémirent d'aise, et elle répondit :

— Épouvantable, non. Très drôle !

— Très drôle ? Et ce malheureux Lignon ? Dans quelle situation cela me met-il vis-à-vis de lui ?

— Ah ! voilà ! fit madame Anglois, qui sembla réfléchir. Au fond, cela lui est peut-être égal !

— Égal ?

— Probablement ; il n'y croira pas ; or, s'il n'y croit pas, c'est comme si cela n'était pas.

— Par exemple ! s'écria madame Breteuil en bondissant.

— Au point de vue de votre ingénue, ma chère amie, pas au mien. Et M. Breteuil, que dit-il de cela ?

— Il n'y croit pas ! répondit Mamie d'un ton piteux, prête à pleurer. Quand je lui en ai parlé, il m'a ri au nez, en disant que je

m'étais trompée, et que j'avais l'habitude de me faire des monstres de tout.

Ici, madame Anglois n'y put tenir. Pour la première fois depuis sa plus tendre jeunesse, elle éclata de rire à en pleurer et fut obligée de tirer son mouchoir de poche.

À ce spectacle qu'elle n'avait vu de sa vie, madame Breteuil fut saisie d'un tel étonnement qu'elle en oublia sa contrariété et ne songea plus qu'à contempler cet événement inouï.

Rosette survint effrayée, se demandant si quelque malheur n'était pas arrivé, et, témoin de cette gaieté folle, n'en fut pas plus rassurée pour cela.

Plus madame Anglois regardait la figure bouleversée de son amie, plus le côté comique de la situation lui semblait amusant ; enfin elle reprit son sérieux, et, se dirigeant vers Mamie, elle la secoua fraternellement par les épaules.

— Voyez-vous, ma bonne amie, lui dit-elle, vous ne pouvez pas vous figurer combien tout cela est amusant ; vous allez comprendre ma joie si je vous dis qu'un quart d'heure avant d'embrasser l'architecte, votre ingénue avait fait une déclaration à Edmond Reyer. Si à cela vous ajoutez qu'elle a assez embobiné votre mari pour qu'il aime mieux s'en rapporter à sa réputation qu'à votre parole, vous arrivez avec moi à la conclusion exhilarante que les hommes sont des imbéciles, mais imbéciles à s'en pâmer.

— Pas tous, ma tante, fit observer doucement Rosette.

La main de madame Anglois lissa les bandeaux rebelles qui se trouvaient à sa portée.

— Pas tous, c'est vrai ! Une exception unique ! dit-elle en souriant.

Madame Breteuil n'avait pas encore compris, ou plutôt ne voulait pas comprendre.

— Qu'est-ce qu'Edmond Reyer vient faire là-dedans ? demanda-t-elle. C'est de Muriet que je vous parle !

— J'entends bien, et vous aussi, vous entendez bien ? Je vous dis qu'elle a fait une déclaration à Reyer hier soir, sur le galet, en ma présence et en la vôtre. Je l'ai vue, – la déclaration, – je ne l'ai pas entendue, mais c'est tout comme ; Rosette aussi ; n'est-ce pas, Rosette ?

La jeune fille inclina la tête ; un sourire charmant, mélange de confusion et de triomphe discret, illumina son visage intelligent, puis elle redevint grave.

— Or, je puis bien vous le dire, Edmond épousera Rosette dans deux mois. Elle héritera alors d'un parent fort riche, qui lui avait légué sa fortune en la suppliant de ne pas se marier avant vingt et un ans. C'était un homme sensé ; il prétendait que, lorsque les femmes se marient trop jeunes, cela finit toujours mal soit pour leur santé, soit pour leur moral ; si la condition avait été posée relativement à l'héritage, je suis convaincue que Rosette aurait passé outre, et je le lui aurais conseillé moi-même ; je n'aime pas qu'on achète la fortune par une concession déplaisante. Mais ce brave homme avait fait cela avec tant de politesse et de douceur, disant seulement qu'il comptait sur le bon sens et sur le respect de Rosette pour sa mémoire, – que tout le monde s'est empressé de faire comme il le désirait. Reyer l'a demandée en mariage, nous lui avons raconté la chose, il a trouvé cela tout

naturel, et dans deux mois, Rosette, étant majeure, deviendra madame Reyer, à leur grande satisfaction à tous deux. N'est-ce pas gentil ?

Madame Breteuil avait déjà embrassé et réembrassé Rosette, qui souriait.

— C'est extrêmement gentil, dit-elle ; mais pourquoi en faire mystère ?

— Cela, répondit madame Anglois, c'est une délicatesse de ma nièce. Elle a trouvé que deux ans, c'était bien long pour la constance d'un jeune homme, et afin que Reyer, s'il changeait d'avis, pût se dégager honorablement, elle a exigé le silence sur leur engagement. Cela vaut mieux, je crois, que les amours aussi tapageuses que légitimes du sieur Lignon.

Ce nom rappela madame Breteuil à son désespoir.

— Mais alors, s'écria-t-elle, cette madrée petite fille s'en prend donc à tous les hommes ?

— Exactement ! fit madame Anglois avec la satisfaction la plus évidente.

— Eh bien ! reprit Mamie, vous direz cela à mon mari tout à l'heure. Cela le fera peut-être changer d'avis.

— Je vous en réponds, répliqua madame Anglois redevenue elle-même, et aussi sérieuse que jamais. En avez-vous parlé à la candide enfant ?

Au souvenir de la scène de la veille, Mamie sentit sa colère lui remonter aux lèvres. Son esprit, désormais éclairé, lui montra

tout l'odieux de l'hypocrisie de sa protégée, et l'impression fut si forte que la bonne créature fondit en larmes.

— Quand on pense, s'écria-t-elle, que je l'ai aimée comme ma propre fille !

Rosette employa toute la douceur et toute la délicatesse de son âme à la consoler ; avec l'aide de sa tante, elle parvint à apaiser le chagrin de leur amie ; mais il devait laisser une trace durable.

Madame Anglois se rendit chez ses voisins, et en quelques minutes mit M. Breteuil au courant d'une situation dont il était à cent lieues. L'excellent homme n'avait jamais considéré Norine que comme un petit animal gracieux et inoffensif ; une chose l'avait étonné : qu'elle pût inspirer à quelqu'un la passion flambante dont Lignon l'accablait. Ceci lui semblait une preuve de la faiblesse d'esprit du brave garçon. En dehors de là, M. Breteuil était aussi disposé à ignorer l'existence de l'ingénue qu'à lui parler avec bonté quand elle se trouvait près de lui.

Les révélations vraiment surprenantes qu'il entendit ce jour-là produisirent sur lui un effet très naturel : il prit en une horreur profonde la jeune personne astucieuse qui depuis si longtemps trompait sa femme et lui.

— On n'arrive pas, dit-il, à cette perfection d'hypocrisie sans de longues années d'exercice. C'est à se demander si jamais, aux jours de sa première enfance, cette petite a été sincère. Or la ruse est toujours peu sympathique ; mais quand elle prend les dehors de l'innocence enfantine, c'est à faire désespérer de la nature humaine. Ne me parlez plus de ce petit monstre. Qu'elle retourne chez ses parents, et qu'on oublie son existence.

Il fut impitoyable, et comme l'heure du déjeuner approchait, il s'en alla au Casino, afin de ne pas être exposé à rencontrer les myosotis tombés en disgrâce.

Madame Breteuil affronta seule ce tête-à-tête désagréable, qui ne fut rompu par aucun semblant de conversation. Norine avait l'air grave et digne d'une personne affreusement calomniée, qui veut bien par respect pour les convenances garder un silence poli. Elle regardait Mamie avec des yeux parfaitement tranquilles lorsque les circonstances l'exigeaient ; c'est madame Breteuil qui avait l'air gêné, et en effet elle souffrait d'un indicible malaise en présence de cette calme impudence. En déposant sa serviette, elle dit à sa protégée :

— Prépare tes affaires ; nous partons pour Paris à deux heures.

Norine ne put s'empêcher de rougir. Le coup était direct, et, bien qu'elle l'eût prévu, cela lui semblait dur d'être ainsi renvoyée sans précautions oratoires.

— Pour tout à fait ? demanda-t-elle d'un air dégagé.

Madame Breteuil perdit patience.

— Toi, pour tout à fait, assurément, répondit-elle. Moi, je rentrerai cette nuit ou demain matin au plus tard. Tâche de ne pas me faire manquer le train. Ce que tu n'auras pas pu ranger te sera envoyé après mon retour.

Elle sortit, et Norine resta pétrifiée de rage. Un mouvement de colère la secoua de la tête aux pieds, et elle tordit sa serviette à la faire craquer.

— Vous me payerez cela ! Oh ! oui, vous me le payerez ! se dit-elle en serrant les dents, pendant qu'elle jetait un regard noir de haine sur la chaise que venait de quitter sa protectrice.

Cependant elle alla faire ses malles. Ce qui l'ennuyait par-dessus tout, c'était la pensée qu'elle quittait Edmond Reyer sans pouvoir lui dire une parole. Qui sait ? Peut-être se laisserait-il toucher en la voyant si malheureuse.

Avec cette ténacité des femmes bornées, elle ne pouvait admettre la pensée que ce garçon fût insensible à ses charmes.

— C'est l'occasion qui lui a manqué, se disait-elle. Toujours tenu en laisse par ces deux femmes dont il dépend, je ne sais de quelle façon, il n'ose en leur présence me témoigner ses véritables sentiments. Ah ! si l'occasion avait permis que, comme Muriet…

Un léger frisson moitié volupté, moitié impatience, passait sur les épaules de l'ingénue lorsqu'elle songeait à ce qui fût arrivé si, comme Muriet, Reyer l'avait rencontrée dans des endroits obscurs et déserts, des corridors, par exemple.

Les corridors ont dû être inventés par un architecte amoureux, et s'ils n'eussent pas existé depuis longtemps, c'est Muriet qui, en leur donnant le jour, se fût conquis une gloire spéciale, couronnée de bien des reconnaissances.

Elle ne verrait pas Reyer : c'était extrêmement désagréable. Pour Muriet, elle ne s'en préoccupait pas ; elle était bien sûre de le retrouver partout. Au moment où, tous ses petits préparatifs terminés, elle parcourait le salon une dernière fois pour s'assurer

qu'elle n'avait rien oublié, soudain la porte s'ouvrit et laissa entrer madame Anglois.

Plus brillante de jais, les cheveux plus dentelés, la robe plus noire que jamais, madame Anglois s'avança vers l'ingénue, dont le visage angélique exprimait une terreur évidente.

S'il y avait au monde une personne que Norine eût voulu éviter, c'était la perspicace amie de Reyer, la protectrice de Rosette, l'être redoutable et malveillant qui veillait comme un cerbère sur les conversations des deux jeunes gens. Sans s'en rendre bien compte, Norine se sentait jugée et déshabillée moralement devant la terrible pince-sans-rire dont les yeux noirs lui avaient fait peur plus d'une fois. Norine ne savait pas ce que c'est que la jettatura ; ses connaissances scientifiques ne l'avaient pas menée jusque-là ; mais le sentiment d'effroi superstitieux que lui inspirait madame Anglois se fût volontiers traduit par une série de petites cornes conjuratrices.

— Je suis venue vous souhaiter un bon voyage, mon enfant ! dit la nouvelle venue, presque sans desserrer les coins de sa bouche.

On ne voyait pas de dents du tout, et cependant Norine, terrifiée, songea sur-le-champ au Loup du Petit Chaperon Rouge.

— Ça vous ennuie de vous en aller, dites ? continua le Loup en avançant à tout petits pas, comme pour savourer sa proie du regard avant de mordre à même.

Norine secoua sa terreur et répondit avec une grâce modeste :

— Cela ne peut pas m'ennuyer d'aller rejoindre ma mère et mon fiancé.

— Tiens, c'est vrai, votre fiancé ! Je n'y songeais plus. Ça lui fera bien plaisir, à ce pauvre garçon !

Cette fois, Norine vit les dents ; elle essaya de fuir, mais elle s'était laissé acculer dans un coin, et, bloquée par deux fauteuils très lourds, elle ne pouvait s'en aller qu'en sautant par-dessus l'un d'eux, ce qui n'eût pas été convenable. Les yeux et les dents étaient tout près de son visage, et le pauvre Petit Chaperon Rouge, qui n'était pas sans une vague impression d'avoir mangé la galette, et même le petit pot de beurre, ne sut que sourire avec douceur.

Ce sourire eût désarmé la Tarasque elle-même, mais madame Anglois, quand elle s'y mettait, était plus inflexible que tous les monstres de la légende.

— Vous allez rejoindre votre fiancé ! Quelle chance pour lui ! Il s'ennuyait tout seul ! Ça va lui donner de la tablature, à ce garçon ! Est-ce que Muriet s'en va aussi ?

— Je… je ne sais pas, balbutia l'innocence même en pâlissant.

— Oh ! il s'en ira ! Vous le retrouverez à Paris. Vous en serez bien aise tous les deux : vous l'aimez beaucoup, ça se voit d'ailleurs. À propos, Rosette ne peut pas vous dire adieu ; elle va faire une promenade à âne avec son fiancé…

Les myosotis, devenus bleu faïence dans l'excès de leur émotion, se fixèrent, ronds comme des soucoupes, sur les yeux noirs de madame Anglois.

— Il n'y a pas que vous qui ayez un fiancé… mon enfant ! fit la bouche du Loup en montrant ses dents très blanches ; Rosette aussi a un fiancé, depuis deux ans ; seulement, on n'en parlait

pas… Il n'y a rien de plus ridicule que de parler de ces choses-là avant que ce soit fait. Il l'aime bien tout de même, allez ! Il ne l'en aime peut-être que mieux ! Figurez-vous qu'une nigaude, une petite peste, – vous ne la connaissez pas, – s'était mis dans la tête de l'enlever à Rosette ; il n'était de mamours qu'elle ne lui fit ! Jugez un peu s'il en riait ! Et Rosette donc ! C'était tout à fait réjouissant. Nous avons passé de bien bons moments, je vous assure !

La terrible patte du Loup saisit la main glacée de l'ingénue et la conduisit devant la fenêtre.

— Tenez, les voilà qui montent à âne, dit-elle. Sont-ils gentils ! Rosette est tout à fait jolie aujourd'hui. Je sais bien que ça ne lui arrive pas tous les jours ; elle est très journalière ; mais ça vaut mieux que d'avoir une figure de poupée, toujours pareille. Si vous saviez comme les hommes s'en dégoûtent vite ! vous verrez quand vous serez mariée ! Adieu, bon voyage, mon enfant !

Le Loup disparut, en montrant plus de dents qu'on n'en pourrait compter en un jour. Norine ne voyait pas, suivant l'expression vulgaire, trente-six chandelles, mais un nombre incalculable de dents blanches et d'yeux noirs, qui dansaient la farandole dans son cerveau.

Rosette fiancée ! Edmond et Rosette s'étaient moqués d'elle ensemble ! Que de haines, mon Dieu ! que de haines à la fois dans un petit cerveau d'ingénue ! Et que de vengeances il faudrait ourdir ! Un sentiment d'élan vers Lignon, le premier, – et qui devait rester unique, – sortit violemment du cœur de Norine.

— Mon mari m'aidera à me venger ! se dit-elle avec une douce chaleur qui pénétra son âme.

Edmond passa sous la fenêtre avec Rosette, riant et jasant ; les deux âniers les suivaient au petit trop d'un air pédagogique.

Madame Anglois, restée sur le perron, s'abritait les yeux de la main pour les voir ; la mer bleue scintillait de paillettes ; le soleil, qui avait enfin percé les nuages, répandait sur la falaise et sur les jardins encore mouillés la splendeur qui suit les orages.

Les pavillons flottaient gaiement sur les hôtels, sur le Casino ; la vie élégante et luxueuse se traduisait par des apparitions de voitures somptueuses, de chevaux enrubannés, de toilettes claires, tout cela répandu sur les routes, sur la plage, dans les jardins environnants.

— Vivre pauvre ? se dit tout à coup Norine en mordant avec fureur son gant recousu au pouce. Changer ma misère contre une autre ? Oh ! non. Je serai riche, n'importe comment ! Belle comme je le suis !...

Ses yeux se reportèrent sur le miroir, et elle se sourit à elle-même, mais elle n'eut garde d'achever sa pensée.

L'omnibus du chemin de fer s'arrêtait à la porte, laid, sale et poussiéreux.

— Elle ne me paie pas même une voiture, pensa Norine, l'âme pleine de fiel.

C'est ainsi qu'elle quitta la maison qui lui avait offert son hospitalité, et les braves gens dont elle avait blessé le cœur.

q

Chapitre 14

Madame Guerbois écouta sans broncher les communications que madame Breteuil avait à lui faire. De temps en temps, pendant le récit qui fut long, car Mamie avait eu à cœur de prendre les choses du commencement, la maman de l'ingénue réprimait un mouvement rapide.

On aurait dit que cela ne la regardait point, et cependant elle témoignait une curiosité qui entrait dans les moindres détails à l'endroit des fautes de sa fille.

Quand madame Breteuil, très émue, très profondément affligée, eut cessé de parler, avec le soulagement d'une personne qui vient d'accomplir un pénible devoir, Eulalie lui adressa une phrase correcte et sagement pondérée, qui la remerciait de ses peines et l'assurait de sa reconnaissance.

Cette reconnaissance se manifestait sous une forme extrêmement sèche, – mais pouvait-on demander mieux d'une mère qui vient de découvrir dans l'éducation de son enfant le vice le plus rédhibitoire ? En outre, rien ne pouvait être plus désagréable que ce retour inopiné, qui n'avait pour Norine rien de triomphal.

Madame Breteuil se fit tous ces raisonnements avec la philosophie d'une âme candide, et, par conséquent, ne parut point offusquée de l'accueil d'Eulalie. Trop heureuse d'être enfin débarrassée de son fardeau de responsabilités, elle prit congé de son amie, posa un baiser encore affectueux sur le front de l'ingénue et retourna vers la gare Saint-Lazare, comme un damné gracié qui prendrait au galop la route du paradis.

Entre madame Guerbois et sa fille, l'explication fut orageuse ; au cours des éclaircissements, Norine reçut deux ou trois paires de gifles qui étaient assurément loin de régler son compte avec la vertu, mais qui permirent à sa mère d'établir entre elles une sorte de cote mal taillée, sans laquelle la vie en commun leur eût été difficile.

Il fut tacitement convenu que Norine avait été sotte et imprudente, comme une véritable enfant qu'elle était encore par les années, mais qu'en revanche sa mère ayant eu tort de s'emporter jusqu'à lui infliger le susdit outrage, on passerait l'éponge sur ces torts réciproques, afin de tirer le meilleur parti d'une situation qui ne laissait pas que d'être embarrassante.

Et d'abord, que dirait Justin Lignon ?

Un seul moyen s'offrait, si simple que point ne fut besoin d'en chercher d'autres : jeter tous les torts sur la méchanceté de madame Anglois, qui, par jalousie de son laideron de nièce, avait calomnié l'innocente Norine, et lui avait fait perdre l'amitié de sa protectrice.

Ce ne fut pas long ! Deux jours après, l'amoureux fiancé, se présentant pour obtenir des nouvelles de sa promise, se vit ouvrir la porte par les doigts rouges de son idole. Il faillit en tomber à la renverse, mais le sourire de Norine éclairait l'antichambre un peu sombre : il se rattacha aux doigts qui venaient de lâcher le pêne, et, profitant du trouble occasionné par sa présence, aussi bien que de ses droits de futur, il embrassa l'ingénue, ni plus ni moins que Muriet lui-même ! Seulement, n'étant point dans son tort, il recommença.

C'était une excellente entrée en matière. L'heureuse surprise l'avait mis en belle humeur, et, à condition de lui laisser garder entre les siennes la main de la douce enfant, on pouvait lui faire avaler à peu près tout ce qu'on voudrait.

Il en avala pas mal en effet. Madame Anglois fut mise en pièces, sans s'en porter d'ailleurs plus mal ; Rosette passa au laminoir d'une fine langue d'innocente, dont les inconséquences sont parfois de plus longue portée qu'une malice bien avérée ; Edmond Reyer ne fut qu'effleuré : c'était un ami de Lignon, et peut-être ne fallait-il pas trop s'avancer sur son chapitre ; mais Norine s'aperçut bientôt que Lignon ne tenait pas du tout à un ami, – celui-ci lui eût-il rendu les plus grands services, – qui n'était pas l'ami et le serviteur de sa fiancée : forte de cette découverte, elle eut cependant la sagesse de se dire qu'il ne fallait pas dévorer tout le monde à la fois, et elle le réserva pour de futures agapes.

Madame Breteuil, en apparence fort ménagée, n'en fut pas moins en réalité rudement traitée. On n'accusa point sa bonté, – peut-être le tendre cœur de Justin eût-il regimbé, – mais on mit en cause son intelligence. Quel malheur qu'une si bonne personne se laissât influencer ainsi par des personnes méchantes, à l'âme noire et sans scrupule !

Lignon fit chorus, mais d'un air de doute. Avec la profonde science du cœur humain qu'il s'attribuait ingénument, il s'était déclaré que madame Breteuil possédait une belle âme ornée d'une belle intelligence, et comme la voir déchoir à ses yeux eût été avouer qu'il avait pu se tromper, il n'éprouvait pas la moindre envie de changer d'avis sur son compte. Il écouta donc d'un air affligé, convint que les âmes les plus nobles, étant sans défiance,

sont parfois les plus accessibles aux influences pernicieuses, et maintint que madame Breteuil était pleine de sentiments généreux.

Ce fut une leçon de prudence pour Eulalie et sa fille. Aussi bien ne fallait-il pas tout dire en une fois. Au fond, tout cela ennuyait prodigieusement Justin.

Il avait rêvé une existence paisible, entre des rives émaillées de fleurs. La douceur et la bienveillance étaient son élément naturel, et tout ce qui pouvait troubler le cours somnolent de ses pensées lui inspirait une répugnance instinctive.

— Ce n'est qu'un petit malentendu, dit-il, et vous verrez qu'au retour de madame Breteuil j'arrangerai tout cela sans difficulté.

Dès lors, il ne pensa plus qu'au bonheur d'avoir retrouvé sa bien-aimée avant le terme fixé. Quand il avait entre les siennes la main de Norine, qui ne la lui refusait guère, il ne songeait plus qu'au jour de son mariage, et encore n'était-ce point la cérémonie qui lui trottait par la tête.

Pendant les quinze jours qui suivirent, Lignon ne laissa guère s'écouler de soirée sans sonner à la porte de madame Guerbois. Il entrait, disait quelques paroles aimables à la maisonnée, s'asseyait auprès de Norine et s'appliquait alors à se pénétrer d'elle le plus possible. Il n'écoutait pas ce qu'elle disait ; la musique de la voix suffisait à charmer ses oreilles. Eût-elle fait en chinois les comptes d'une servante jaune au lieu de régler le livre de la bonne ahurie, il fût resté persuadé qu'elle lui murmurait une chanson d'amour dans le français le plus élémentaire.

Eulalie ne fut pas longue à s'apercevoir de ce genre de passion, assez semblable à l'envoûtement du bon vieux temps, et discrètement, en matrone instruite, elle dirigea sa fille dans le chemin de la domination conjugale.

— Tu en obtiendras maintenant tout ce que tu voudras ! dit-elle à l'ingénue. Profite de ce temps pour l'habituer à t'obéir ; plus tard ce ne sera peut-être pas si facile ; le tout est de lui faire prendre un bon pli.

Norine le savait bien. Ne l'avait-elle pas dit à Rosette ? Aussi déploya-t-elle toutes ses grâces. Elle sut, au moyen de l'appoint inappréciable de sa pudeur virginale, lui faire désirer un baiser jusqu'à ce qu'il fût à moitié fou ; elle apprit à retirer ses mains quand il les avait tenues quelques instants, pour les lui rendre et les lui retirer de nouveau quand il en sentait la chaleur pénétrante. Elle devint aussi rouée qu'une vendeuse d'amour et employa les mêmes stratagèmes pour affoler le pauvre garçon totalement féru. N'était-ce pas dans un but louable, et que pouvait-on lui reprocher, puisqu'elle ne lui accordait rien au-delà de ce qui peut se passer sous les yeux d'une mère bienveillante, quoique peut-être trop confiante dans les forces humaines, eu égard à la situation ?

Lorsque madame Breteuil revint à Paris, Lignon, tourné et retourné sur le gril, convenablement assaisonné de jus de citron, était cuit à point et bon à servir tout comme un filet d'agneau dans les mains d'un cordon bleu.

Lorsqu'il eut appris le retour de Mamie, il courut chez elle, poussé par ce besoin instinctif et mystérieux qu'on éprouve parfois d'aller là où l'on sait qu'on aura beaucoup de désagrément ;

ce doit être d'ailleurs quelque chose d'analogue à l'instinct d'un chien excité à s'asseoir en face d'un orgue de Barbarie, qui lui déchire le tympan, et à pousser devant son ennemi des cris désespérés, alors qu'il lui serait si facile, en s'enfuyant bien loin, d'éviter son supplice.

Lignon se présenta donc chez madame Breteuil d'un air d'autant plus dégagé qu'en lui-même il se sentait embarrassé, et son premier mot ne fut pas heureux.

Dès qu'il eut fait les compliments d'usage :

— Il y a un petit malentendu, dit-il, entre vous et Norine…

Madame Breteuil bondit sur son fauteuil.

— Un malentendu ! s'écria-t-elle. Vous appelez cela un malentendu !

— Évidemment ! reprit Justin, qui rougit, moitié d'embarras, moitié de colère. Entre deux personnes que j'aime et j'estime à ce point, il ne peut y avoir qu'un malentendu ; aussi j'espère que, par amitié pour moi, vous voudrez bien témoigner de l'indulgence à une jeune fille dont le seul tort est d'être trop innocente et inexpérimentée…

Le sang de madame Breteuil bouillait à ces mots si connus, et qui avaient servi de manteau à tant de peccadilles dont l'innocence était le moindre défaut.

Cependant elle se contint, grâce surtout à M. Breteuil, qui fit son entrée, et qui comprit la situation dès le premier regard.

— Puisque vous êtes au courant, dit-elle d'une voix calme, dites-moi donc ce qui est arrivé, car je vous assure que je n'y

comprends plus rien.

— Eh ! mais, fit Justin passablement embrouillé, car il s'aperçut à ce moment qu'il n'avait connaissance d'aucun fait positif, et que tous les renseignements se bornaient à des appréciations très affirmatives sur des choses imparfaitement définies, – n'avez-vous pas reproché à Norine quelques paroles échappées à sa jeunesse ? Vous avez cru qu'elle vous avait manqué de respect ? Je vous affirme qu'il n'en est rien ! Si vous saviez le chagrin qu'elle éprouve d'avoir été calomniée auprès de vous !

— Personne n'a calomnié mademoiselle Guerbois, dit M. Breteuil de sa voix grave.

Justin, stupéfait, le regarda d'un air ahuri, comme si celui-là sortait d'une boîte à ressort.

— Enfin, reprit-il, décontenancé, vous lui avez fait un peu rudement des reproches, elle vous a fait une réponse un peu vive…

— Madame Breteuil n'a point fait rudement de reproches, reprit M. Breteuil toujours calme.

— Cependant, s'écria Justin très nerveux, il faut bien qu'il y ait eu quelque chose de dit, puisque Norine a répondu quelque chose, et que ce quelque chose a mécontenté madame Breteuil au point de lui faire bannir de sa présence une enfant qu'elle aimait et qui l'aimait…

— Mon pauvre Lignon, dit M. Breteuil après une courte pause, il faut que vous sachiez la vérité. Involontairement, mais d'une façon positive, madame Breteuil et moi nous sommes trouvés mêlés à ce projet de mariage, et le sentiment de notre responsabilité nous contraint à vous dévoiler la vérité. Vous ignorez abso-

lument les paroles de ma femme qui ont provoqué les réponses de mademoiselle Guerbois ?

Justin essaya de rappeler à sa mémoire un seul fait et n'y put parvenir. Il se contenta de regarder M. Breteuil d'un air moitié furibond, moitié piteux, qui eût fait les délices de madame Auglois.

— Dans ce cas, dit tranquillement l'orateur, nous allons reprendre les choses d'un peu loin. Vous avez été présenté dans la famille Guerbois par M. Muriet, votre ami ?

— Eh bien, il y avait déjà un certain temps que M. Muriet courtisait mademoiselle Guerbois, qui ne l'ignorait pas.

— Je sais qu'elle lui plaisait, interrompit Justin ; il m'a dit qu'il eût voulu l'épouser si sa situation de fortune le lui eût permis, mais…

— Nous connaissons ce langage, reprit M. Breteuil, toujours imperturbable ; c'est celui qu'il a tenu à ma femme, lorsque, trouvant qu'il était fort assidu près de cette jeune fille, elle lui a demandé s'il avait l'intention de l'épouser.

— Madame Breteuil a fait cela ? demanda Lignon en ouvrant de grands yeux.

— Parfaitement. M. Muriet s'empressa de répondre ce que vous disiez tout à l'heure. Nous pensions qu'il s'abstiendrait désormais de ces attentions trop évidentes ; loin de là, il n'en a été que plus galant. Là-dessus, votre demande en mariage semblait devoir changer les choses, et nous espérions que mademoiselle Guerbois elle-même aurait une tenue en rapport avec sa nouvelle situation vis-à-vis de vous…

— Eh bien ? fit Justin devenu tout pâle.

— Eh bien ! il paraît que ni M. Muriet ni mademoiselle Guerbois n'avaient une notion bien exacte de leurs devoirs envers vous, puisque ma femme a surpris celui-ci en train de planter des baisers sur les joues de celle-là ! conclut M. Breteuil impatienté.

Lignon se mordit les lèvres et resta muet ; madame Breteuil, plus morte que vive, maudissait intérieurement l'imprudence de son mari et prévoyait les plus dangereuses conséquences… Cependant, l'explosion de colère qu'elle redoutait se faisant attendre, elle osa lever les yeux et s'aperçut que le fusil de son mari avait fait long feu ; Justin ne paraissait pas touché.

— Pauvre enfant ! dit enfin celui-ci ; il serait bien cruel de la rendre responsable de la légèreté d'un autre. Je ne vois point là de quoi la blâmer.

— Mais enfin, que diable ! s'écria M. Breteuil en sursautant, ma femme l'avait avertie ; elle savait qu'elle ne devait pas se prêter aux familiarités de ce monsieur ! Ce n'était pas la première fois, et vous pouvez être tranquille, ajouta-t-il en se calmant soudain, ce ne sera pas la dernière !

Justin lui lança un regard si digne, que le brave homme eût dû rentrer sous terre, mais ce fut peine perdue. Madame Breteuil prit la parole à son tour :

— La première fois, dit-elle, j'avais averti Norine avec douceur. La seconde fois, lorsque, le jour même de votre demande, je l'ai trouvée en tête-à-tête avec Muriet sur le galet, malgré ma défense expresse, je lui ai parlé avec sévérité. Elle m'a suppliée de ne point prévenir sa mère, j'ai eu le tort de me laisser toucher, et

je ne saurais vous dire combien je le regrette aujourd'hui… Lorsqu'à une troisième reprise, malgré ma défense, je l'ai vue au bras de cet hypocrite garçon se laisser complaisamment embrasser par lui, – je n'ai pu y tenir, je l'avoue. Si ce n'est pas de l'impudence, alors je n'ai pas quarante ans sonnés, et je n'entends rien à la vie !

— Évidemment, elle aurait dû se montrer plus méfiante, répliqua Justin du ton dont on fait les dernières concessions, mais songez à sa jeunesse, à son ignorance de tout mal… En cela, je ne puis la blâmer aucunement. Si elle a eu un tort, c'était plutôt de ne pas accepter avec assez de douceur les observations que vous lui avez faites, mais mettez-vous à sa place, chère madame ; l'innocence accusée…

Les époux s'entre-regardèrent, et l'indignation de leur regard fit place à une commisération presque comique.

— Voyons, Lignon, dit M. Breteuil en posant affectueusement sa main sur le bras du jeune homme, on peut être amoureux sans être ridicule. Croyez-vous que dans le cœur de ma femme ou le mien il puisse germer spontanément de mauvais sentiments ?

— Non ! je ne le crois pas, répondit Justin réellement ému.

— Croyez-vous qu'on puisse arracher si facilement de son cœur une affection aussi vieille que l'enfant qui en était l'objet ? Pensez-vous que cela ne nous ait rien coûté ? que nous ayons remplacé sans effort la confiance par la mésestime, et l'amitié par une sorte de répulsion ? Eh bien ! si vous ne nous considérez pas absolument comme de vieilles bêtes, accusez-nous d'avoir été aveugles pendant très longtemps, mais ne vous figurez point qu'il

n'y ait pas un mot de vrai dans ce que nous nous faisons un douloureux devoir de vous apprendre !

— J'ai pour vous toute l'estime et toute l'amitié imaginables, répliqua chaleureusement Lignon en leur pressant les mains à tous les deux ; mais je crois fermement que vous vous êtes laissé influencer par des personnes prévenues, et que Norine a été calomniée. On ne se trompe pas à la pureté, voyez-vous ! C'est un charme divin, une enveloppe immatérielle, qui entoure la vierge ingénue : Norine possède ce charme au plus haut degré ! Si vous saviez combien avec moi-même elle est pudique et réservée !

— Parbleu ! fit M. Breteuil.

— Et vous pourriez croire qu'avec d'autres… Jamais !

— Mais je l'ai vu ! s'écria madame Breteuil, outrée de cet aveuglement qu'elle ne pouvait, tant il lui semblait absurde, se résoudre à croire sincère.

Justin secoua énergiquement la tête.

— Vous avez mal vu, chère madame ! dit-il avec emphase. Voulez-vous plus ? Je l'aurais vu moi-même que je ne le croirais pas. Je récuserais le témoignage de mes propres yeux, s'il était en contradiction avec l'auréole d'innocence qui couronne cette enfant adorable !

M. Breteuil fit quelques pas dans le salon, les mains derrière le dos, puis se tourna brusquement vers Lignon, qui, le front haut, semblait défier tous les éléments, et dévisagea cet homme confiant.

— Voulez-vous savoir ce que vous serez, et ce sera bien fait ? lui dit-il tout en colère ; vous serez…

— Monsieur, vous insultez ma fiancée ! s'écria Justin sans le laisser achever.

Pendant un instant, ils parlèrent tous trois à la fois, et s'apercevant enfin que c'était le meilleur moyen de ne pas s'entendre, ils se turent tous ensemble, ce qui ne les avança guère.

Alors Lignon, prenant son chapeau, s'inclina devant ses hôtes, qui regardaient, l'un la fenêtre, et l'autre la cheminée, avec une égale mauvaise humeur, et sortit comme un triomphateur.

— Et nous avons oublié de lui parler de l'autre ! s'écria madame Breteuil quand la porte se fut refermée.

— Oh ! cela ne fait rien ! répliqua philosophiquement son époux ; un de plus ou de moins, ce n'est pas cela qui fera grand-chose ! Ce malheureux est prédestiné ! Pour elle, elle ira loin, c'est sûr ! Vous rappelez-vous, ma chère, la légende de Circé ? Cette Circé moderne s'est contentée de changer son futur en un oison de la plus belle venue ; et ce n'est pas la dernière métamorphose qu'elle lui fera subir, si Dieu leur prête vie !

q

Chapitre 15

On se risquerait beaucoup en affirmant que Justin n'eut point d'explication orageuse avec sa future belle-mère. Autant chez madame Breteuil il avait été convaincu de l'innocence immaculée

de Norine, autant, à mesure qu'il s'éloignait de ses amis, le doute perçait dans son âme. Une chose était évidente, c'est qu'en lui parlant d'un différend survenu entre Mamie et sa protégée, on s'était bien gardé de lui en faire connaître la cause. Or ce silence n'était point favorable à madame Guerbois.

Le brave garçon avait affaire à forte partie : la vieille métaphore de la tigresse défendant ses petits serait à peine suffisante pour dépeindre l'état d'esprit de la matrone. Norine accusée d'avoir été coquette ! car Lignon ne fut pas deux minutes en discussion sans crier tout haut ce qu'il s'était juré de tenir à jamais enseveli dans les plus sombres profondeurs de sa mémoire.

Norine coquette avec Muriet ! Quelle langue venimeuse, quel monstre de noire méchanceté avait pu inventer une telle calomnie ? Mais on n'avait qu'à la regarder pour voir dans les myosotis la divine pureté de cette âme angélique !

L'assaut fut formidable, et Justin avait l'air si penaud, que sa belle-mère en espérance le menaça de tout rompre. Oui, tout ! Lignon n'était pas digne de prétendre à la main de l'ange qu'il avait outragé.

Il fut faible ! Il protesta qu'il n'avait rien outragé, qu'il ne croyait pas un mot de quoi que ce fût, qu'il mourrait si on ne lui donnait pas Norine et ses myosotis, que madame Guerbois aurait la mort d'un homme sur la conscience, et, au moment où apparaissait sur le seuil l'ingénue que les éclats de voix des interlocuteurs avaient dispensée d'écouter derrière la porte, il la prit dans ses bras en lui disant :

— N'est-ce pas, mon ange adoré, que rien ne nous séparera jamais ?

Norine se dégagea à demi avec un délicieux mouvement de pudeur, mais les bras de Lignon tenaient ferme, et il l'embrassa tant qu'il voulut, sous le regard maternel de madame Guerbois, qui, pour en finir, se donna le luxe d'une petite attaque de nerfs. Elle avait eu envie de cela toute son existence. Le moment n'était-il pas bien choisi pour se passer cette fantaisie ?

Justin fut bien forcé d'ouvrir les bras, Norine apporta du vinaigre et de l'eau de Cologne. On fit revenir Eulalie à des sentiments moins exagérés, et la paix fut signée par mille tendresses échangées entre ces trois êtres dont le bonheur n'avait jamais été compromis une seule minute en réalité.

Le résultat de cette petite échauffourée fut que Lignon sortit de là encore plus follement amoureux qu'il n'y était entré. Le soir, pendant qu'il essayait vainement de rassembler quelques idées pour son volume d'économie politique, et qu'au lieu de chiffres et d'événements sociaux il voyait danser devant ses yeux des tresses châtaines enguirlandées de myosotis autour de lèvres rouges et charnues dont de temps en temps il essayait vainement de happer le coin, il se déclara que tout cela devenait un cauchemar, et que la première chose à faire était de fixer la date du mariage au jour le plus rapproché possible.

Ce point arrêté, il se sentit plus à l'aise ; cependant un autre souci vint aussitôt se jeter à la traverse. Pour se marier, il faut de l'argent, et même beaucoup d'argent. Or Justin n'était pas plus riche que trois mois plus tôt, et même il l'était moins, ayant dépensé plus que son revenu en bouquets, en prévenances et en voyage à Dieppe.

Il prit une grande résolution, et se dit que le lendemain il demanderait une avance considérable à la maison Corroyeur.

Pas commode, la maison Corroyeur, quand il était question d'avances ! Aussi, le lendemain, quand il fallut mettre à exécution le projet élaboré dans l'ardeur de la veille, Justin se trouva beaucoup plus embarrassé qu'il ne l'eût cru possible. Il fit pourtant son petit discours, non sans l'émailler de quelques lapsus, car, dans son trouble, la langue lui fourchait.

La maison Corroyeur gardait un silence peu encourageant ; cependant à la fin, comme Lignon était un honnête homme et un bon employé, comme c'était pour se marier, et que les maisons sérieuses aiment assez les employés mariés, la maison ouvrit ses lèvres omnipotentes, et consentit à faire l'avance demandée, au moyen d'une retenue mensuelle destinée à l'amortir peu à peu.

Justin, plus léger que tous les gaz connus jusqu'à ce jour, avait envie d'implorer un jour de congé pour courir annoncer cette nouvelle à sa bien-aimée ; – il n'osa cependant, car la maison avait refermé ses lèvres solennelles, et ne paraissait point disposée à les rouvrir pour peu de chose.

Justin salua, sortit et alla à son bureau. Il y travailla tout le jour, mais ne put jamais se rappeler la besogne qu'il avait faite.

Le soir venu, sans prendre le temps de dîner, tant il se sentait l'âme en joie, il acheta un petit pain garni de jambon, monta pour le manger sur l'impériale de son cher tramway, et fila vers la demeure de Norine avec toute la rapidité de deux chevaux fraîchement relayés. En descendant, il entra dans un café et but un bock, car le jambon lui avait donné soif, et, lesté de ce repas suc-

cinct, il sonna à la porte devant laquelle il ne s'arrêtait jamais qu'avec un battement de cœur.

À travers le bois légèrement disjoint, il entendait des rires, et une voix qu'il croyait ne point reconnaître. Un des garçons vint lui ouvrir, la serviette au cou, et Justin vit qu'on dînait encore.

Cette dérogation aux habitudes de la maison ne lui déplut pas ; tout amoureux qu'il fût, le pauvre garçon avait faim, et la perspective d'un peu de dessert n'était pas de nature à l'effaroucher. Il entra dans la salle à manger, précédé par Raymond qui l'avait annoncé, et fut tout surpris de voir, assis auprès de madame Guerbois, un monsieur qu'il ne connaissait point.

Un petit remue-ménage de chaises se fit, et sans que Lignon sût comment, au lieu de se trouver, comme de coutume, assis auprès de Norine, dont il gardait ordinairement la main dans les siennes, il se trouva placé entre le plus jeune garçon et M. Guerbois, en face de sa future belle-mère et le plus loin possible de sa fiancée.

La conversation interrompue par son entrée reprit bientôt ; le convive était un homme de trente-cinq à trente-huit ans, grand, gros et fort, à la moustache épaisse, aux yeux brillants, aux dents blanches, et qui riait volontiers. Plein d'aplomb, content de lui-même, pas bête, mais se croyant plus fin qu'il ne l'était réellement, aimant à s'entendre parler, jovial et bon convive, il mangeait de grand appétit, buvait sec, et regardait Norine avec tous ses yeux et toutes ses dents, comme une pêche où il n'eût pas été fâché de mordre.

— Qu'est-ce que c'est que cet animal-là ? se demanda Lignon fort effarouché. Il essaya de s'en informer près de son petit voi-

sin. Mais celui-ci n'écoutait jamais les premiers mots qu'on lui disait, de sorte qu'il fallait répéter chaque phrase pour obtenir une réponse.

Justin n'osa tenter l'aventure, craignant d'être entendu dans un de ces silences qui se font parfois si mal à propos autour d'une table. Il voulut interroger les yeux de Norine ; mais jamais la pudeur de celle-ci ne l'avait si bien défendue ; elle ne regardait que son assiette.

Lignon s'aperçut alors qu'on dînait fort bien. Pour être improvisé, le festin n'en avait pas moins d'éclat, et la dinde apportée de chez le rôtisseur n'en faisait qu'un plus vif contraste avec l'ordinaire économique des autres jours.

— C'est pour lui qu'on fait tous ces frais-là ? se dit-il de plus en plus mécontent.

Un trouble étrange l'envahissait ; tout cela ressemblait si peu à l'intérieur paisible qu'il avait l'habitude de rencontrer, qu'il n'y comprenait plus rien et croyait faire un rêve.

Pour comble d'infortune, il avait eu en entrant l'imprudence de dire qu'il avait dîné, et son estomac mal satisfait, excité par la vue des victuailles, lui reprochait amèrement son mensonge. Enfin on apporta le dessert, orné d'un superbe gâteau qui fit pousser aux garçons des cris de joie, et la bonne mit devant le fiancé déçu une assiette avec un verre dans lequel il se vit verser du vin fin, acheté chez l'épicier du coin, et qui n'en était pas meilleur pour cela. Il y trempa ses lèvres, reçut un morceau de gâteau et écouta la conversation pour s'instruire.

Au bout d'un certain temps, il finit par obtenir quelques éclaircissements. L'intrus s'appelait Louis Duval : c'était le fils d'un maçon de la Creuse, dont la mère avait nourri une sœur de madame Guerbois, morte en bas âge.

Entre la mère et la nourrice avaient subsisté quelques rapports affectueux ; le petit garçon accompagnait jadis sa mère, quand elle venait à Paris chercher des nourrissons, car elle n'avait cessé, quoique âgée, d'élever des enfants au moyen de ses vaches et du célèbre petit pot. Le gars avait grandi, d'abord maçon, comme son père ; puis, malin et plein d'inventions, il s'était fait entrepreneur. Avec cinq cents francs, mis de côté à grand-peine, il en avait gagné en une seule fois cinq mille ; ceux-là, en moins de dix-huit mois, en avaient produit quarante mille. Dès lors, il s'était lancé dans les affaires, et maintenant se vantait d'avoir de côté trois cent mille francs qui, disait-il, ne devaient rien à personne.

Trois cent mille francs ! Les petits Guerbois, la bouche ouverte et ronde comme un O majuscule, regardaient le monsieur qui avait trois cent mille francs, et se promettaient bien d'en ébahir le lendemain ceux de l'école.

M. Guerbois souriait avec bonhomie ; les trois cent mille francs l'amusaient sans le toucher ; cela ne représentait pour lui aucune chose réelle et tangible. Quand l'argent arrive à ces hauteurs-là, pensait-il, ce n'est plus de l'argent ; l'argent, c'est la pièce de vingt francs, le billet de cent francs, la somme pour laquelle on émarge et le terme qu'on paye. Au-delà, c'est du chimérique et de la fantaisie.

Norine écoutait, très recueillie. Vainement Lignon avait essayé d'attirer son attention ; plus modeste et plus réservée que jamais, elle n'appartenait, ce soir-là, qu'à ses devoirs de fille de la maison ; elle s'occupait des assiettes, des verres et des couteaux, et n'avait d'yeux que pour sa mère, qui se plaisait à lui donner du geste et du regard des ordres auxquels elle obéissait avec une promptitude inaccoutumée.

Louis Duval continuait le récit de son épopée. À son récent voyage au pays, sa vieille mère, qu'il avait installée dans une maison à elle, lui avait demandé des nouvelles de ses amis Guerbois. Il ne les avait pas vus depuis qu'il était petit garçon. Comment ! on ne se rencontrait donc pas, dans ce grand nigaud de Paris ? Fallait les retrouver à la vieille mère, ses chers Guerbois ! L'homme était employé aux Eaux de la ville. Ça se retrouve, un employé, quand on sait où est le service !

Duval savait où était le service : il avait fait bâtir assez de maisons pour ça ! Il avait déniché son Guerbois, qui l'avait amené dîner, et voilà comment il se trouvait là ! C'est la vieille mère qui serait contente quand elle apprendrait que les Guerbois avaient trois enfants si beaux, dont une si jolie demoiselle !

Norine sourit, rougit et baissa la tête… Tout à coup Lignon éprouva une envie folle de prendre l'entrepreneur à bras-le-corps et de le jeter par la fenêtre ; mais en regardant la carrure de l'ancien maçon, il pensa mieux et jeta un coup d'œil à sa future belle-mère pour l'avertir de son mécontentement. Celle-ci n'y prit pas plus garde qu'à un duvet léger qui aurait voltigé dans la pièce voisine.

On causait, on causait, et l'on ne bougeait pas. Guerbois avait allumé sa pipe, le visiteur aussi. Norine et sa mère aidaient la bonne à desservir, mais sans se lever de table, simplement en lui passant les objets. Les heures s'écoulèrent ainsi ; les enfants étaient allés se coucher tout seuls, et l'on causait toujours dans la salle à manger. À dix heures, Duval secoua sa pipe et se leva.

— Faut aller se coucher, dit-il, quand on se lève à cinq heures du matin pour surveiller ses ouvriers ; mais nous nous reverrons, madame Guerbois. Dimanche, je viendrai vous chercher dans mon break, et nous irons déjeuner à Saint-Cloud, à la Tête-Noire.

Ce fut bientôt une affaire conclue ; Justin écoutait peu ; l'important, c'est que cet homme s'en allait et qu'on pourrait enfin parler de la grande affaire.

— Mon ami, dit madame Guerbois à son époux, va faire un bout de conduite à ces messieurs.

— Je voudrais vous dire un mot, fit Justin en s'approchant.

— Pas ce soir, mon cher monsieur, répondit-elle. Je suis sur les dents. Un autre jour.

Lignon eut envie de se fâcher, mais Norine le regarda si gentiment qu'il se senti tout ému.

— À demain alors, dit-il en tendant la main vers sa promise.

Celle-ci allongea le bout de ses doigts, qu'elle retira vivement pendant que Duval se retournait.

— Au revoir, mademoiselle, dit-il avec sa jovialité bruyante ; on peut bien vous embrasser ; n'est-ce pas, madame Guerbois ?

Sans attendre de réponse, il planta deux baisers sur les joues de l'ingénue, et, prenant congé de la bonne dame, il passa devant Guerbois, qui l'attendait dans l'antichambre.

— Eh bien, Lignon ? fit le père de Norine, on a éteint le gaz, profitez de la lampe pour descendre sans vous casser le cou…

Justin suivit, comme un chien qui sait qu'on l'emmène chercher le fouet qui va le punir.

— Ah çà ! se dit-il quand il se trouva seul sur le tramway, tout le monde l'embrasse, à ce qu'il paraît ; c'est ennuyeux, à la fin !

q

Chapitre 16

Lorsque Lignon revint le lendemain, sa mauvaise humeur de la veille s'était dissipée ; il ne lui restait plus qu'un petit fond de mélancolie, comme aux enfants qui ont beaucoup pleuré et qui, consolés, poussent néanmoins de temps en temps de gros soupirs. Il arriva, le cœur attendri par la pensée de l'ennui que la veille Norine avait dû éprouver à se voir ainsi séparée de lui, et prêt à rattraper le temps perdu.

La famille était rassemblée autour de la lampe, comme de coutume ; on ne festoyait point ce soir-là ; une sorte de maussaderie particulière, celle des lendemains de fête, semblait même régner dans la petite salle à manger.

À la vue de son fiancé, Norine fit un petit signe de tête, sans sourire ; quand il s'approcha d'elle, elle lui tendit la main tran-

quillement, d'un air qui le renvoyait non seulement au Panthéon, mais par delà le Val-de-Grâce, et lorsqu'il s'assit contre sa chaise, en essayant de garder la main prêtée, mais non donnée, elle la lui retira en lui faisant comprendre qu'on ne saurait à la fois coudre une robe très pressée et se laisser cajoler par un fiancé.

Ce début n'était pas des plus encourageants ; Lignon promena son regard déconfit autour de la table : tout le monde y semblait très affairé ; seul le père Guerbois lui envoya une bouffée tirée de sa pipe, comme pour lui remettre le cœur ; le brave garçon répondit par un sourire, et, se sentant réconforté, entama, avec des précautions oratoires, le récit de son entrevue avec la maison Corroyeur.

— Rien ne nous empêche donc plus de nous marier, dit-il en forme de conclusion : rien que votre consentement, mes chers amis, et vous ne voudrez pas nous faire languir, car nous languissons, n'est-ce pas, Norine ?

Norine ne répondit pas et tira l'aiguille plus vite.

— Vous n'êtes pas convenable, dit madame Guerbois ; on ne dit pas de ces choses-là à une jeune fille.

Lignon se sentit renvoyé, non plus derrière le Val-de-Grâce, mais derrière les coteaux qui enserrent Paris. Quoi ! on recevait ainsi la nouvelle qui l'avait rempli de joie ? C'est le cas qu'on faisait de ses efforts ? Cela lui avait coûté de demander cette avance, il avait dû faire une grosse violence à son amour-propre, il avait eu peur d'être repoussé, il pouvait l'être, et, en fin de compte, la terrible maison Corroyeur se trouvait avoir été plus miséricordieuse que ses futurs beaux-parents. Il n'y comprenait plus rien.

Après un silence qui lui parut avoir duré plusieurs mois, Lignon entendit sortir des lèvres de madame Guerbois cette énonciation qui le terrifia :

— Mon cher, vous n'avez pas le sens commun.

Il leva la tête, prêt à se défendre ; Eulalie continua :

— Est-ce que vous auriez dû faire une semblable demande sans nous en parler ? Ne vous avais-je pas dit que Norine était trop jeune, et que nous ne voulions pas la marier avant un an ? Vous avez pris sous votre bonnet d'agir sans nous consulter ; tant pis pour vous ! Vous attendrez !

— Voyons, chère madame, insista Lignon, dont le fond inflammable reparut sous la contradiction, que j'aie agi précipitamment, je le veux bien, mais ce n'est qu'une affaire de forme, et cela n'empêche pas…

La discussion s'engagea et dégénéra bientôt en querelle. Ce n'était pas la première, d'ailleurs.

Quand on eut bien crié de part et d'autre, on s'apaisa, et l'on se fit quelque sorte d'excuses réciproques ; mais madame Guerbois ne se compromit en rien, et Justin ne put lui arracher aucune promesse.

Norine n'avait pas bronché. Pendant que son avenir se discutait ainsi en sa présence, elle était restée muette, tirant son aiguille, – chose qu'elle n'aimait guère pourtant, – un peu plus rouge que de coutume, mais parfaitement tranquille en apparence.

Lorsque, la bagarre terminée, sa mère lui dit de faire des verres d'eau sucrée, car ceci avait donné soif à tout le monde, elle obéit en silence ; Lignon finit par attraper sa main de temps en temps, mais il ne put rencontrer son regard.

À dix heures, il s'en alla, très penaud, mécontent de lui-même et des autres, plein de ce sentiment d'isolement qui suit les querelles avec les gens qu'on aime, où l'on n'a pas eu tort, et où l'on a néanmoins demandé pardon. Il semble alors que le monde soit un vaste désert, avec votre adversaire à un bout et vous à l'autre, condamnés à ne jamais vous rapprocher et à vivre ainsi dans un éternel abandon.

Rentré chez lui, dans son appartement qui lui semblait grand et où il n'avait pas chaud, il se mit au lit et médita sur sa propre destinée. Tout lui semblait navrant, la démarche, désormais inutile, faite près de la maison Corroyeur, la cruauté de madame Guerbois, l'indifférence de Norine…

— C'est extraordinaire, se dit-il, et je ne peux me l'expliquer, car enfin elle m'aime !…

Il se répétait : Elle m'aime, avec un acharnement de mauvaise foi, et pendant ce temps, son cerveau surmené s'obstinait à lui représenter des scènes fâcheuses. Il ne pouvait s'empêcher de se souvenir des confidences de madame Breteuil, quoi qu'il fît pour en chasser la pensée déplaisante, et revoyait Muriet, les mains dans ses poches, nonchalant et égoïste, allant et venant à Bois-Colombes, dans un temps où lui, Lignon, ignorait l'existence même de l'innocente Norine… Que se passait-il alors ? L'embrassait-il déjà ? Car Lignon, qui avait commencé par nier avec fureur que Muriet l'eût jamais embrassée, se disait maintenant qu'après

tout ce n'était pas impossible… L'entrepreneur l'avait bien embrassée, la veille.

— Oui ! s'écria-t-il en donnant un grand coup de poing dans son traversin, ce maçon l'a embrassée, mais comme on embrasse une enfant ; cela n'a aucun rapport avec moi… Elle m'aime, moi ! seul je puis troubler cette âme innocente, car enfin je l'ai vue troublée…

Il médita profondément et finit par se demander :

— M'aime-t-elle ?

L'infortuné ! c'est par là qu'il eût dû commencer trois mois auparavant.

q

Chapitre 17

C'est qu'il s'était passé chez madame Guerbois de tout petits événements qui avaient une grande importance.
Eulalie n'eût pas été mère, et surtout n'eût pas été elle-même, si, dès l'entrée de Louis Duval dans leur humble intérieur, elle ne s'était pas aperçue que la beauté de Norine l'avait stupéfié.

Le brave homme se flattait d'avoir usé de la vie, – peut-être même un peu abusé, – depuis que la fortune lui avait ouvert une multitude de portes qui ne s'ouvrent qu'avec cette clef-là ; mais, tout familier qu'il fût d'une vie aussi indépendante de préjugés que possible, il n'avait point rencontré d'ingénues sur son chemin.

— Cette petite fille ! s'était-il dit en regardant Norine, tout étonné de ce qu'il éprouvait.

Eh ! oui, cette petite fille ! C'était là le fin mot de l'attrait pervers qu'elle exerçait sur les hommes.

Elle avait l'air d'une enfant ; sa taille grêle, ses cheveux en longues nattes, la rondeur enfantine de ses joues, la fraîcheur de ses tempes lui donnaient l'extérieur de la douzième année, tandis que les yeux bleus candides en apparence, si profondément vicieux en réalité, les lèvres rouges et sensuelles étaient d'une femme, et d'une femme qui n'ignorait rien de la vie.

Toute cette pudeur si bien jouée, cette modestie incomparable cachaient des roueries sans fin. Petite fille, elle avait passé des nuits entières à écouter les conversations de ses parents, qui la gardaient dans leur chambre. Elle avait entendu et retenu des jugements de toute espèce sur la moralité des hommes et des choses. Pendant qu'on la croyait endormie, elle tendait l'oreille, et, plus tard, quand elle eut sa chambre, elle avait plus d'une fois gagné la porte sur la pointe des pieds pour écouter ce qu'on disait d'elle.

C'est là qu'elle avait appris le charme de ses yeux bleus, le pouvoir de l'innocence, feinte ou réelle ; sa vocation d'ingénue s'était décidée le soir où elle avait entendu sa mère, aussi sotte qu'imprudente, dire à Guerbois sans baisser le ton :

— Veux-tu parier qu'elle épousera un vieux très riche ? Avec cette figure et cet air-là, c'est presque sûr ! Les vieux adorent les petites filles !

Et Norine s'était dit qu'elle resterait petite fille. Petite fille elle était restée. À l'âge où les autres rêvent de robes longues et de chignons relevés, elle avait gardé sans regret ses robes courtes et laissé pendre ses cheveux.

Au bout de peu de temps elle s'était aperçue que certains hommes, sans être vieux, aiment aussi les petites filles. C'est Muriet qui l'avait guidée dans cette nouvelle voie. Il l'avait traitée en enfant, profitant de la liberté qu'il feignait de croire naturelle à cet âge pour obtenir des privautés. Un jour que, saisie d'une velléité de jouer à la grande demoiselle, elle avait changé sa coiffure, l'architecte avait tiré le peigne sans cérémonie, et tout en passant ses mains dans la chevelure flottante il avait dit :

— Restez donc petite fille ; vous ne savez pas ce que vous perdriez à être une demoiselle de seize ans, comme les autres !

La leçon avait porté son fruit. De là étaient venus l'innocence, et les regards étonnés, et les sourires indécis, et les mains volontiers abandonnées à qui voulait les presser, car l'enfant ignore le danger, ne soupçonne pas la tentation, ne ressent pas l'émotion qu'elle inspire… Heureuse nature qui profitait si bien des leçons !

Louis Duval, qui avait trente-huit ans, et qui en portait au plus trente-deux, avait été frappé de la foudre en voyant les tendres myosotis levés sur lui à son entrée. Qu'était ce sentiment bizarre qu'il éprouvait pour la première fois ? Il ne s'en rendit pas compte, – il en était incapable, – mais il resta ému, ne pouvant s'empêcher de regarder sans cesse la cause d'une impression si forte.

Eulalie, plus fine qu'elle n'en faisait semblant, avait deviné cela au bout de dix minutes. D'ailleurs, elle avait acquis éton-

namment vite, au contact de son futur gendre, des notions mondaines et des perceptions affinées.

— Toi, Louis, – se dit-elle en regardant Duval avec le sourire banal de l'hôtesse qui offre à dîner, – pour manger de ce morceau-là, tu ferais n'importe quoi. On verra !

C'était tout vu. Dans l'esprit de madame Guerbois, à partir de cette minute, Justin fut sacrifié. Norine n'avait pas dit un mot, pas fait un geste, mais sa mère ne s'en inquiéta pas. Elle connaissait sa fille et la savait ce qu'on appelle raisonnable. Le dimanche ne se fit pas attendre trop longtemps. Dès dix heures du matin, le break de l'entrepreneur était devant la porte, à l'ineffable joie des gamins du quartier.

Ce n'était pas un équipage de grand luxe, et un valet de bonne maison eût trouvé à redire à la tenue des harnais ; mais le cheval un peu lourd était un fameux cheval de fatigue, capable de se tenir toute la journée et au besoin toute la nuit sur ses jambes. La famille s'entassa dans la caisse, M. Guerbois monta sur le siège à côté du propriétaire, et la bonne bête fila au grand trot vers Saint-Cloud, sans avoir l'air trop préoccupée du poids sérieux qu'elle traînait derrière elle.

Les garçons poussaient des cris de joie en voyant passer les arbres des avenues du bois de Boulogne ; aller si vite, et dans une voiture de maître ! La voiture de maître produisait un tout autre effet sur Norine et sa mère ; elles étaient toutes deux fort sérieuses et ne disaient rien.

De temps en temps, l'entrepreneur se retournait vers la jeune fille avec un sourire ; elle souriait en réponse avec la plus touchante modestie. Il avait déjà servi, ce sourire-là : tour à tour

Muriet, Lignon et Reyer en avaient éprouvé le charme ; mais les paysages des Alpes ne sont pas neufs non plus, ayant été déjà contemplés par des millions de paires d'yeux ; cependant, pour chaque nouveau venu, l'impression n'en est pas moins neuve, et voilà pourquoi Louis Duval se sentait tout aise chaque fois qu'il recevait au visage ce sourire furtif et ce regard timide.

On arriva à la Tête-Noire : l'entrepreneur s'occupa lui-même de son cheval, dont il connaissait la valeur ; puis il entra dans l'hôtel et commanda le déjeuner, après quoi il emmena toute la famille aux bords de l'eau voir les pêcheurs à la ligne, réservant le parc pour un moment plus favorable.

Norine semblait un peu étourdie par la promenade au grand air, et ses pas n'étaient plus tout à fait certains.

— Appuie-toi sur mon bras, lui dit sa mère assez haut pour être entendue.

— Je ne permettrai pas cela ! fit galamment Duval en s'emparant d'une main gantée qu'il passa sous son bras.

Le chapeau de l'ingénue cacha un instant son doux visage. Muriet, Lignon et Reyer connaissaient bien ce mouvement, mais c'était encore comme pour les Alpes, l'entrepreneur ne le connaissait pas et se sentit saisi d'admiration.

— Une enfant, pensa-t-il, et quelle délicieuse enfant ! On rentra, car l'air était vif, et l'on y sentait les approches de l'hiver. Bientôt la famille fut installée à une table dans une salle de l'entresol, car il ne restait plus de cabinets particuliers, et l'on commença à banqueter.

Les rires des petits garçons attirèrent d'abord l'attention des convives installés aux autres tables vers celle que présidait Duval, puis on remarqua Norine, et elle obtint un vrai succès de beauté, non qu'elle fût vraiment belle, mais par ce charme d'innocence qui, jusqu'ici, n'avait pas trouvé à se produire sur un théâtre aussi favorable. À Dieppe, dans le monde, on ne l'avait point remarquée, car elle n'était rien, ni personne ; mais ici, dans un restaurant à la mode, les hommes habitués à regarder curieusement des femmes qui n'y vont que pour cela se trouvaient déroutés et goûtaient l'attrait de ce visage candide, comme les estomacs blasés dégustent la crème, par amour de la nouveauté.

En se sentant admirée, Norine faillit perdre le ton ; ce n'était pas tout à fait sa faute, il faut en convenir ; dans son rôle de fiancée, elle avait pris un petit aplomb précurseur de la domination future, et ce n'était pas très aisé de revenir tout à coup, sans transition, aux anciens exercices de son adolescence. Elle émit un peu trop carrément deux ou trois opinions qui n'étaient pas d'accord avec sa modestie virginale, mais sa mère sut l'avertir en lui décochant un coup de pied sous la table, et d'ailleurs Louis Duval n'était pas assez coutumier des conversations mondaines pour remarquer cet accroc. Il disait bien tout ce qui lui passait par la tête : pourquoi chacun n'en eût-il pas fait autant ? Il n'y avait pas de mal à cela !

L'attention dont Norine était l'objet flattait sa vanité ; il était fier d'être l'amphitryon d'une personne aussi remarquée. Le restaurant lui était bien connu ; il y avait amené plus d'une jolie demoiselle ; mais c'était la première fois qu'il obtenait un semblable succès.

Aussi en fut-il un peu grisé ; sans compter le vin blanc, indispensable avec les huîtres, il avait vidé avec M. Guerbois une fine bouteille de clos-vougeot, qui lui avait échauffé les tempes. Les petits garçons titubaient légèrement, et la proposition d'une promenade dans le parc ne paraissait sourire à personne.

— Nous allons aller au Bois ! fit Duval triomphalement ; nous nous y promènerons toute l'après-midi, et je vous en montrerai tous les coins. Vous serez en voiture, cela ne vous fatiguera pas !

Aller au bois, en voiture de maître ! faire son petit persil autour du lac ! Jamais Lignon n'aurait eu une idée pareille !

On descendit. Duval s'occupa de sa bête, s'assura qu'elle était convenablement sanglée, et chercha des yeux ses hôtes pour les faire monter ; il ne trouva près de lui que Norine. Arrêtée devant le cheval, elle avançait timidement la main vers ses naseaux.

— Il ne mord pas, mademoiselle, vous pouvez le caresser, dit l'entrepreneur épanoui.

Norine effleura du bout du doigt le poil de l'alezan, puis approcha sa main un peu davantage. L'animal flatté témoigna sa satisfaction, et pendant un instant ils échangèrent des politesses.

— On dirait qu'il s'accoutume à moi, dit l'ingénue.

— Il ne serait pas longtemps à vous connaître ! répondit hardiment Duval. Vous allez monter à côté de moi sur le siège, et je vous apprendrai à conduire, voulez-vous ?

Norine rougit et ne répondit pas. La famille Guerbois arrivait en force.

— Je prends mademoiselle Norine auprès de moi, dit-il ; nous allons lui apprendre à tenir les rênes.

— Oh ! fit madame Guerbois avec un petit geste d'effroi.

— N'ayez pas peur, je serai là. Et puis le cheval est doux comme un agneau, quand on ne le brutalise pas.

— Ce n'est pas Norine qui pourrait brutaliser quoi que ce soit, fit la mère avec un sourire d'orgueilleuse tendresse.

Norine, soutenue par son galant cavalier, escalada le siège, non sans s'empêtrer un peu dans sa jupe, mais c'est nécessaire quand on ne veut pas passer pour une virago ; on partit, et, une fois le pont dépassé, Duval remit les rênes aux mains timides de sa jolie compagne.

C'était une ivresse que de rouler sur le gravier fin ; la route déserte, toute droite, prêtait à ces expériences sans danger ; de temps en temps l'ex-maçon arrangeait les guides dans les mains de la jeune fille, plus souvent qu'il n'était nécessaire peut-être, – et la famille épanouie jouissait de toutes les joies patriarcales.

La journée d'automne ensoleillée avait amené des milliers de Parisiens dans le bois, même ceux qui n'y viennent jamais le dimanche. Une seule chose troubla la satisfaction de Norine, et elle sut garder le silence sur ce chapitre : ce fut une rencontre dans une allée peu fréquentée.

Le cheval allait au pas, la tête basse, car il commençait à trouver la famille Guerbois passablement lourde ; un élégant tilbury, attelé d'un superbe cheval noir, vint en sens inverse, conduit d'une façon expérimentée par deux mains fines et fermes…

Norine avait regardé le cheval qu'elle trouvait magnifique ; elle aperçut les mains et remonta plus haut : une pâleur de cendre couvrit son visage, dont les traits s'altérèrent, soudain creusés et vieillis par une expression haineuse comme celle d'un animal vaincu.

C'était Edmond Reyer qui tenait les guides ; et c'était Rosette assise à son côté. Rosette, jolie à croquer, avec toutes les irrégularités de son visage, les yeux brillants, les lèvres roses.

Lui, plus beau que jamais, correctement boutonné dans son veston sombre, avec un rayonnement de plus qu'autrefois sur la figure ; elle, élégante et bien mise, l'air heureux et riche.

Ils étaient mariés, c'était évident ; mariés et heureux ! Norine voulut détourner son regard, mais elle ne s'y était pas prise à temps. Reyer leva son chapeau avec toute la froide politesse d'un homme bien élevé, Rosette s'inclina légèrement, et ils passèrent.

— Vous les connaissez ? demanda l'entrepreneur à sa voisine.

— Je les ai vus à Dieppe cet été, répondit l'ingénue, dont les joues venaient de se recolorer.

— Jolie bête ! fit Duval en se retournant pour regarder le cheval. Ça ne doit pas avoir beaucoup de fonds, ces bêtes de luxe, mais c'est agréable à voir. Vous ne savez pas combien ils l'ont payée ?

— Non, fit Norine en regardant la route devant elle.

Ils se promenèrent ainsi jusqu'à la tombée du jour ; vers six heures, tout le monde avait froid, et l'on devenait maussade, ainsi qu'il arrive inévitablement quand les parties de plaisir se pro-

longent trop. Le break déposa les promeneurs devant la porte de madame Guerbois, et l'on se sépara avec un renouveau d'amitié.

L'entrepreneur s'attendait peut-être à recevoir une invitation à dîner ; il resta un moment indécis, puis remonta dans sa voiture, pendant que Norine disparaissait sous la porte, guidant ses jeunes frères.

— À l'un de ces jours, dit-il avec un signe de tête, et il disparut.

Ce n'est point par prudence que madame Guerbois n'avait pas invité Duval à rester avec eux ; c'est parce que Lignon consacrait religieusement à ses amours cette soirée du dimanche, et qu'il devait être déjà là-haut, maugréant sans doute contre la prolongation de la promenade.

Il était là, en effet, plus amoureux, plus empressé que de coutume, le cœur gros de la récente négligence, prêt à rattraper tout ce qu'on lui avait volé de joie pendant cette triste semaine. La soirée ne lui apporta qu'un désappointement de plus : les enfants endormis et grognons, les parents fatigués et taciturnes, Norine sérieuse et extraordinairement sévère sur le chapitre des convenances ; tout cela formait un ensemble sans charme, et Justin fut presque content de se retrouver seul.

Il évoqua dans sa mémoire les souvenirs heureux de son amour, cherchant à se rappeler comment, tel et tel jour, il s'était senti aimé, comment il avait tenu dans la sienne la main tremblante de sa fiancée… Mais sa mémoire rebelle s'entêta à ne lui rappeler que des scènes confuses, troublées, où il ne pouvait retrouver aucune minute de véritable bonheur…

— C'est étonnant, se dit-il mélancoliquement, on se croit heureux, et puis on ne l'est pas… Le serai-je jamais ? J'ai peur d'avoir le caractère mal fait…

q

Chapitre 18

Le jeudi suivant, vers quatre heures du soir, l'entrepreneur, qui avait fait trois visites dans la famille depuis le dimanche, se rendit chez madame Guerbois, et lui adressa le discours suivant :

— Madame, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que j'avais trois cent mille francs de côté ; ce serait peu, assurément, si je n'avais que cela, car à l'heure présente on n'est pas riche avec douze mille francs de rente.

Madame Guerbois ouvrit des yeux énormes, mais ne dit rien.

— Cela, c'est la poire pour la soif, c'est l'assurance contre les accidents ou le chômage ; mais j'ai neuf cent mille francs dans les affaires, et d'ici six mois j'espère bien qu'ils m'en auront rapporté quinze cent mille. Comme vous le voyez, je ne joue pas gros jeu, et je me contente d'un bénéfice raisonnable. J'ai trente-huit ans, c'est vrai, mais j'ai bon pied, bon œil, de belles dents et une jolie santé ; je ne suis ni méchant ni vicieux, et je veux me marier pour faire souche d'honnêtes gens. Voulez-vous me donner votre fille en mariage ?

Madame Guerbois, qui avait trouvé le préambule un peu long, se contenta de répondre :

— Cher monsieur, votre demande nous honore, mais Norine est si jeune ! Pensez à la différence d'âge.

— J'y ai pensé, et j'en ai vu de plus vieux que moi qui ne croyaient pas faire une sottise en se mariant à des demoiselles toutes jeunes. Et puis, que voulez-vous ! je ne puis pas m'ôter les dix années que vous me trouvez en trop. Par conséquent, il faut me les laisser.

— Ma fille n'a pas un sou de dot, reprit Eulalie ; on dirait que nous l'avons sacrifiée…

— Sacrifiée ! s'écria l'ex-maçon en riant à gorge déployée. Donnez-la-moi seulement, et vous verrez au bout de quinze jours si vous l'avez sacrifiée. J'en tiens pour elle, voyez-vous, et je vous engage à y regarder à deux fois. Elle est trop jolie pour épouser un monsieur pauvre ; il lui faut la fortune, elle l'aura. Et enfin, regardez-moi ! il me semble qu'elle ne sera pas trop à plaindre !

— Je veux bien en parler à mon mari, dit la fine mouche en jouant l'hésitation, mais…

— Je lui en parlerai moi-même, interrompit le nouvel amoureux de Norine.

— Gardez-vous-en bien ! Vous ne sauriez pas comment le prendre, s'écria madame Guerbois avec vivacité. Nous ne sommes pas riches, monsieur, mais nous n'en sommes que plus fiers ; si mon mari pensait que votre fortune peut entrer pour quelque chose dans les considérations qui nous décideraient à vous donner notre fille, vous n'auriez aucune chance de réussir.

Louis Duval regarda en dessous celle qu'il avait l'intention de se donner pour belle-mère.

— Toi, pensa-t-il, tu as une raison cachée, – mais il se peut qu'elle soit bonne, et comme tu parais bien disposée, je te laisserai faire pour cette fois. – Ne perdez pas de temps, dit-il tout haut ; j'aime à mener les affaires rondement, et comme, depuis que je pense à Norine, j'ai l'esprit tout désorienté, il faut que cela finisse sans tarder. Quand me donnerez-vous réponse ?

— Dans huit jours.

— Ta, ta, ta ; après-demain. Vingt-quatre heures pour décider le mari et vingt-quatre heures pour préparer la demoiselle. Je me charge du reste.

— Je ne vous promets rien, fit la prudente matrone, mais revenez après-demain, et j'aurai probablement des nouvelles à vous donner. Surtout, ne parlez de rien à mon mari, je vous assure que vous ne le connaissez pas.

Sur cette assurance, Duval se retira fort tranquille. Il ne doutait pas du succès de sa démarche ; riche comme il l'était, il aurait pu prétendre à une alliance plus relevée, mais son bon sens de paysan lui disait que dans un milieu moins bourgeois il n'eût jamais été qu'un parvenu, tandis qu'en prenant sa femme dans une famille de médiocrité avérée, il apparaissait comme un être supérieur.

Très orgueilleux de s'être fait ce qu'il était, Duval n'eût jamais pu admettre qu'on lui reprochât son origine ; c'est pour cela qu'il en parlait à tout venant, afin de prévenir les surprises ; il plaisait à cet homme de régner sur son entourage… Hélas ! il n'est pas nécessaire d'avoir été maçon pour cela ! Duval se sentait de force à régner sur tous les Guerbois, qu'il avait l'intention, d'ailleurs, de combler de bienfaits, tant qu'ils le mériteraient.

Depuis trois jours, madame Guerbois avait eu le temps de méditer sur cette proposition attendue, et plus d'une fois elle avait maudit sa folle précipitation qui l'avait encombrée d'un futur gendre tel que Lignon. Comment se débarrasser de ce fâcheux, maintenant ? Elle connaissait le caractère têtu de cet aveugle fiancé ; jamais elle ne viendrait à bout de lui faire lâcher prise ! Il irait bêler publiquement sa douleur dans les endroits où cette expansion serait le moins nécessaire, et si quelque chose en venait aux oreilles de Duval, l'affaire pouvait fort mal tourner. Après avoir eu deux fiancés à la fois, si Norine n'allait plus en avoir un seul ? Elle aurait alors pas mal de peine à en rattraper un troisième.

Dans sa perplexité, madame Guerbois avait presque oublié les difficultés d'un autre genre que son mari lui susciterait sans aucun doute. C'était un honnête homme que M. Guerbois. Il n'avait pas des masses considérables d'idées, mais il en avait une qui en valait beaucoup : il était esclave de la parole donnée, et quoique ayant désiré toute sa vie une quantité de choses qu'il n'aurait jamais, il ne le savait que trop, il comptait l'argent pour rien quand il s'agissait d'honneur.

Tout en ruminant ces pensées incommodes, madame Guerbois mit son chapeau pour aller chercher son mari aux Eaux de la ville. Norine était sortie pour promener ses frères, et elle ignorerait la visite de Duval tant que sa mère ne lui en parlerait pas. Sur ce point, d'ailleurs, Eulalie n'avait point d'inquiétudes. Elle se dirigea vers le bureau de M. Guerbois, assez perplexe quant aux moyens, et parfaitement fixée quant au fond.

— Après tout, se dit-elle, s'il faut des scènes, nous aurons des scènes.

C'était désagréable évidemment, mais qui veut la fin veut les moyens.

En arrivant près de la maison des Eaux, madame Guerbois crut reconnaître une silhouette jadis en permanence sur leur horizon et qui depuis longtemps s'était éclipsée ; elle regarda de plus près… Cette allure nonchalante et pour ainsi dire démantibulée, ces mains dans les poches, – c'était bien Muriet, qui causait sur le seuil avec un employé ! Que venait-il faire là ?

Madame Guerbois se souvint que Muriet, comme architecte, devait avoir de temps en temps maille à partir avec la Compagnie des eaux ; elle se souvint aussi que ce garçon lui avait de tout temps paru pratique et de bon conseil ; une autre idée, celle-ci tout à fait lumineuse, lui traversa le cerveau. Toujours comme architecte, Muriet devait savoir un tas de choses sur les entrepreneurs… Elle n'oublia qu'un point, c'est qu'il avait embrassé sa fille. Mais l'avait-il seulement embrassée ? Toute cette histoire n'était-elle point une invention de ces méchants Breteuil ? Qu'ils étaient loin, les jours où Mamie donnait un collier de corail ! Il s'agissait bien de corail, maintenant ! Norine aurait des diamants.

— Bonsoir, monsieur Muriet ! dit Eulalie. Il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu !

Muriet n'avait jamais su au juste si M. Guerbois, influencé par de mauvais conseils, n'avait pas eu l'idée de lui administrer quelques coups de pied peu parlementaires. Très agréablement surpris par la douceur des accents qu'il entendait, il se retourna avec un sourire aimable, et retira ses mains de ses poches.

— Je suis resté longtemps à Dieppe, dit-il. Heureux de vous revoir, chère madame. Tout le monde va bien chez vous ?

— Mais oui, merci. Avez-vous vu mon mari ?

— Non, répliqua l'architecte. J'avais affaire dans un autre bureau.

Il n'ajouta pas qu'il ne passait jamais devant la porte de M. Guerbois sans une émotion vaguement désagréable.

— Il faut venir nous voir, reprit Eulalie. Vous nous avez tout à fait abandonnés.

— Depuis que vous avez une société constante dans la personne de mon ami Lignon…

— Pas si constante… Et puis…

Madame Guerbois poussa un profond soupir et détourna les yeux.

— Enfin, un fiancé, cela compte pourtant. À quand le mariage ?

— Oh ! ce n'est pas fait ! répliqua la mère de Norine. Il y a bien des mariages dont on a parlé qui ne se font pas ! M. Lignon nous a vivement froissés.

— Est-il possible ? fit Muriet en écartant les jambes, afin de remettre plus aisément les mains dans ses poches.

— Oui, madame Breteuil a été avec nous d'une indélicatesse révoltante. Vous savez ce qui s'est passé ?

— Non ! répondit l'architecte en toute sincérité.

— Elle avait mis ma pauvre enfant dans une situation tout à fait dépendante : elle en faisait une sorte de femme de chambre ; en un mot, Norine ne pouvait plus faire un geste ni dire un mot sans encourir des reproches cruels ; quand j'ai vu cela, vous comprenez bien que je l'ai reprise…

— Vous avez grandement bien fait, approuva Muriet.

Au fond, il ignorait ce qui s'était passé depuis le brusque départ de Norine.

Lorsque sur la plage il avait rencontré M. et madame Breteuil, et que ceux-ci s'étaient détournés de façon à s'abstenir de le saluer, il avait compris que sa personne n'était pas étrangère à l'événement. Mais, avec la prudence plus acquise qu'instinctive des gens qui sont souvent sous le coup d'un affront mérité, il s'était tenu à l'écart, en évitant soigneusement tout ce qui eût pu provoquer une explication.

— Comme on est trompé ! reprit-il en haussant les épaules ; ces Breteuil qui avaient l'air de braves gens !

— C'étaient de braves gens autrefois, mais il y a là une madame Anglois, avec sa nièce et un certain Reyer, qui ne valent pas la corde pour les pendre. Ce sont eux qui ont tout perdu par leurs calomnies.

Muriet secoua la tête et les épaules d'un air de commisération.

— Il faut venir nous voir, dit Eulalie d'un air engageant ; nous ne sommes pas fâchés, nous autres.

— Il n'y aurait pas de quoi ! fit galamment l'architecte.

— À propos, nous avons retrouvé un ancien ami de la famille, ou plutôt c'est lui qui nous a retrouvés… Louis Duval, l'entrepreneur de travaux. – Vous le connaissez ?

— Duval ? Certainement.

— Bonne maison ?

— Excellente ! Vous êtes très bien avec lui ?

— Très bien !

— Vous devriez nous mettre en relation ; j'ai à lui proposer quelque chose, et je cherchais un joint.

Madame Guerbois le regarda attentivement.

— Vous avez besoin de lui ? lui dit-elle lentement.

— Quand on est architecte, on a toujours besoin des entrepreneurs.

— Eh bien ! venez donc me reconduire. Mon mari rentrera bien tout seul.

Il offrit son bras, et tous deux regagnèrent sans se presser la demeure patriarcale des Guerbois. Avant qu'elle en franchît le seuil, Muriet avait donné de si bons conseils à son amie que l'affaire paraissait certaine. Ils se séparèrent le plus cordialement du monde.

— Mariée à un entrepreneur, se dit Muriet. Mais alors l'univers est à nous !

Il était si heureux qu'il en fit une série de gambades, au grand étonnement des passants ; après quoi il reprit son air d'homme

sérieux, sans que le fond de son caractère en fût autrement changé.

Quand Justin se présenta le soir même chez ses futurs beaux-parents, il trouva les deux dames seules ; M. Guerbois, après un dîner rapide, était allé au théâtre avec un billet de faveur remis à sa femme par la main tutélaire de Muriet. Celui-ci avait toujours quelque entrée mendiée auprès d'un ami, au service des petites demoiselles de sa connaissance ; le sacrifice lui avait peu coûté ce jour-là, l'essentiel étant de ne pas laisser le père de Norine mettre ses grands pieds dans les fines toiles d'araignée qu'il se proposait de tendre. Guerbois parti, les garçons furent promptement expédiés au lit, non sans réclamations de leur part, réclamations qui n'aboutirent qu'à leur faire tirer les oreilles.

C'est donc madame Guerbois seule qui devait assister aux entretiens confidentiels de Norine et de son fiancé. Justin s'en réjouit, car la bonne dame, occupée d'ordinaire aux soins de son ménage, allait et venait presque tout le temps, laissant à l'amoureux Lignon plus d'une occasion de baiser la main ou la joue, le cou ou le poignet, suivant l'occasion et aussi la longueur des manches.

Mais les espérances de Justin furent trompées. Sa future belle-mère avait pris un ouvrage d'aiguille fin et compliqué, un de ces travaux qu'on n'entreprend qu'avec la sécurité d'y pouvoir consacrer quelques heures d'affilée. Justin ne se connaissait pas en travaux d'aiguille, mais la physionomie placide de madame Guerbois le fit trembler : elle avait l'air beaucoup plus immuable que toutes les constitutions connues jusqu'à ce jour, et l'on n'a ces airs-là que lorsqu'on est décidé à quelque chose d'important.

Néanmoins il tira sa chaise auprès de celle de Norine, fit quelques questions, obtint des réponses mêlées de sourires et de réserve, et, s'étant suffisamment enhardi, finit par emprisonner dans la sienne une main, celle qui ne tenait pas d'aiguille.

— Monsieur Lignon ! fit la voix majestueuse d'Eulalie Guerbois.

— Madame ! répondit-il en sursautant, mais sans lâcher sa proie.

— Il y a longtemps que je voulais vous faire une petite observation, et j'hésitais à cause des circonstances délicates ; mais la nécessité commande…

Justin abasourdi regardait sa future belle-mère comme s'il la voyait pour la première fois. Elle continua avec la même dignité :

— Vous avez pris auprès de ma fille une attitude tout à fait impossible à tolérer. Je veux bien qu'elle vous soit engagée, mais ce n'est pas une raison pour être constamment à ses côtés et pour vous permettre des libertés que les usages n'autorisent pas entre gens qui ne doivent s'épouser qu'à une date très reculée.

— Je ne comprends pas, fit Lignon d'une voix altérée.

Il avait lâché la main qui retourna à l'ouvrage.

— Eh bien, mon cher monsieur, je vais m'expliquer : vous embrassez beaucoup trop ma fille, vous lui prenez beaucoup trop les mains, vous vous mettez beaucoup trop près d'elle. – Enfin, voyons, ne m'obligez pas à vous dire ces choses-là que vous savez aussi bien que moi !

C'était un coup droit. En effet, Lignon savait parfaitement que, dans le monde, ce n'est pas ainsi qu'on en agit avec sa future. Mais la surprise fut courte ; il n'était pas homme à se laisser retirer des droits acquis, surtout lorsqu'il était question pour lui de ce qu'il prisait le plus au monde.

— Si vous les savez si bien, ces choses, dit-il, je ne comprends pas pourquoi, chère madame, vous les avez tolérées jusqu'ici.

— J'ai eu tort, avoua franchement la matrone.

Pour le coup, ceci passait l'intelligence de Justin. Jamais on n'avait pu faire avouer à madame Guerbois même l'apparence du plus léger tort. Lignon sentit que l'affaire était sérieuse.

— Parlez franchement, dit-il. Vous avez un motif, dites-le-moi.

— Mon motif est celui-ci : vous ne vous marierez pas avant une année ; il est impossible que pendant une année ma fille soit exposée aux commentaires de personnes devant lesquelles vous affichez une passion aussi compromettante…

— Mais puisque nous sommes fiancés ! s'écria le malheureux.

— Alors, monsieur, respectez votre fiancée ! Ayez souci de sa réputation, que vous traitez avec une indifférence égoïste. Je regrette que cette conversation ait lieu devant ma fille, mais comme c'est elle qui a à souffrir de votre insouciance…

— Norine, fit Justin éperdu, est-ce que vraiment je vous ai causé quelque tort, quelque chagrin ? Vous savez que je vous aime plus que ma vie : ce n'est pas vous qui m'accuseriez injustement d'égoïsme et d'insouciance…

— Injustement ! s'écria madame Guerbois. Monsieur, vous n'allez pas, j'espère, exciter ma fille contre moi ? Tant qu'elle ne portera pas le nom de son mari, elle appartient à ses parents, qui seuls sont juges de ses actions. Je lui ai défendu d'encourager plus longtemps vos manières peu convenables, et je suis assez sûre de l'avoir bien élevée pour savoir qu'elle m'obéira.

Exaspéré, Justin attira violemment à lui Norine, qui ne résistait pas, et la tint embrassée en regardant madame Guerbois d'un air de défi.

— Norine, viens ici, commanda la mère.

La jeune fille essaya de se dégager, mais il la retint.

— Je ne sais ce que cela veut dire, reprit Lignon ; vous me cherchez une querelle pour des motifs que je ne puis comprendre, mais Norine m'aime trop pour ne pas sentir qu'elle me désespérerait en agissant d'après vos conseils…

— Eh bien ! fit madame Guerbois d'un ton plus calme, je ne suis pas fâché de vous connaître avant le mariage. Ordinairement, on ne sait ces choses-là que trop tard ; vous vous montrez sous votre jour véritable, cela vaut cent fois mieux. Je ne sais ce que dira mon mari quand il saura votre conduite, mais je doute qu'il veuille se donner un gendre tel que vous.

— Norine, cria l'amoureux désespéré, mais parlez donc, dites à votre mère que nous nous aimons, qu'elle me rend fou, que tout cela n'a pas le sens commun !…

— Des injures, à présent ? fit Eulalie d'un air de triomphe.

Norine s'était mise à pleurer, et pour tirer son mouchoir de sa poche elle se dégagea des bras de Lignon, où elle n'eut garde de rentrer. Elle s'écarta du côté de sa chambre.

— Ma fille, laisse-nous, dit madame Guerbois.

L'ingénue s'éclipsa subitement, et Lignon se trouva seul en face de sa redoutable adversaire.

— Je ne qualifierai pas votre conduite, monsieur, lui dit celle-ci. C'est au chef de la famille à agir dans une circonstance aussi grave. Comme mon mari ne rentrera que fort tard, je vous engage à vous retirer.

Justin prit son chapeau.

— Madame, dit-il, pour ne point mériter vos reproches, je suis contraint de vous obéir, mais je vous déclare ne rien comprendre à la querelle que vous avez suscitée, et, quelles qu'en puissent être les conséquences, je vous en rends responsable.

Il sortit fort dignement ; mais, à peine dans la rue, il sentit son cœur se gonfler comme pour éclater, et, s'appuyant contre le mur, il regarda le sol à ses pieds ; il lui sembla qu'un immense effondrement de tout l'univers engloutissait sa vie, ses espérances et Norine elle-même, qui tombait dans le gouffre en lui jetant un dernier regard de ses yeux si purs et si tendres.

— Ô Norine ! fit-il amèrement, que vous me coûtez de souffrances !

Et renfonçant les larmes qui, malgré lui, venaient à ses yeux, il retourna à grands pas vers sa demeure solitaire.

À quoi tiennent les choses ! S'il avait pris le parti héroïque d'attendre M. Guerbois devant sa porte, tout se fût peut-être arrangé le soir même.

L'employé des eaux ne plaisantait point avec la foi jurée. Une explication eût eu lieu. Eulalie n'eût guère su comment justifier son agression, et Norine, remise aux mains de son heureux fiancé, à condition qu'il l'embrasserait moins souvent, eût marché malgré elle dans l'étroit chemin des vertus pauvres, où restent plus d'empreintes de chaussures clouées que de souliers de satin.

Lorsque M. Guerbois parut devant la porte de sa maison, minuit sonnait partout depuis un quart d'heure. Il entra, dit son nom au concierge, et, arrivé tout en haut, il tira sa clef de sa poche pour ne réveiller personne. Sa surprise fut grande en voyant de la lumière dans la chambre de sa femme, qui n'avait pas l'habitude de l'attendre ; plus grande encore en trouvant celle-ci debout, habillée de pied en cap.

— Qu'y a-t-il ? ne put-il s'empêcher de demander.

— Il s'est passé quelque chose de très singulier ce soir, répondit-elle avec une animation qui n'était pas feinte, car elle jouait une grosse partie. Lignon est venu ; sur une légère observation que je lui faisais relativement à ses manières vis-à-vis de Norine, il a pris feu, m'a fait une scène, et sais-tu ce que j'ai cru comprendre ?

— Non ! fit Guerbois qui pensait entendre un sixième acte du drame qu'il venait de quitter.

— Eh bien ! – ne t'emporte pas, je t'en prie, mon ami, il m'a semblé que ce garçon au fond de lui-même était très amoureux

de Norine…

— Cela se voit assez, interrompit Guerbois ; il en est bête !

— Pas si bête… Enfin, je ne suis pas sûre qu'il veuille l'épouser.

— Par exemple ! s'écria le père avec un beau mouvement d'indignation.

— Calme-toi, je t'en prie ; je lui ai dit qu'il l'embrassait trop… Tu t'en étais bien aperçu toi-même, n'est-ce pas ?

— Peuh ! fit Guerbois, je n'y ai pas fait attention. Il l'embrassait certainement, je ne peux pas dire le contraire, mais je t'avouerai que je n'ai pas compté.

— Enfin il l'embrassait beaucoup trop ; il était toujours après elle, cousu à ses jupes ; je l'ai prié de se tenir un peu plus convenablement, – car cela pourrait être remarqué, n'est-ce pas ? à présent que nous voyons plus de monde…

— Du monde ? répéta Guerbois qui ne se croyait pas si lancé.

— Mais oui. M. Duval n'a pas l'intention de cesser ses visites, n'est-ce pas ? et il peut nous amener des amis… Eh bien ! qu'est-ce qu'il penserait, lui ou les autres, de voir ce monsieur se conduire avec Norine comme il le fait ?

— Tu crois qu'il le ferait devant le monde ?

— Pour cela, j'en suis bien sûre ! Mais ce ne serait encore rien ! Si tu savais comment Lignon a pris mes observations ! Il s'est emporté et m'a dit des choses, des choses…

La conversation fut longue ; Eulalie savait prendre son mari ; avant que trois heures eussent sonné à leur petite pendule, elle

lui avait donné des preuves si concluantes des intentions criminelles de Justin, que le brave homme était fort ébranlé.

Le lendemain, après deux ou trois heures données à un repos nécessaire, elle acheva son œuvre.

Norine comparut. Habilement interrogée, elle fit des réponses non moins habiles, et le père indécis finit par lui dire :

— Mais enfin, si ses expansions t'étaient si désagréables, pourquoi les souffrais-tu ?

— Papa, répondit l'ingénue, il m'avait assuré que c'était mon devoir de le laisser m'embrasser, et, et… j'obéissais. Mais je t'assure que cela ne me faisait pas plaisir.

Ô sincère Norine ! Voilà ce qui était vrai ! Quelle douce émotion ne ressent pas une âme virginale lorsqu'elle peut unir ainsi son avantage avec la vérité !

— Pourquoi l'as-tu accepté, alors, si tu ne l'aimes pas plus que ça ? continua le père d'un ton bourru.

Norine fut sublime.

— Papa, c'est parce que nous ne sommes pas riches ; je sais bien que je n'ai pas de dot, et je pensais qu'en me mariant je cesserais de vous être à charge ; je pensais aussi que cela me permettrait d'être utile à mes petits frères.

Guerbois ne savait que penser.

— Voyons, dit-il, tu sais bien que nous ne sommes pas des croquemitaines. Si tu n'avais aucun goût pour ce monsieur, ce n'est

pas par dévouement pour nous que tu devais l'accepter pour mari.

— Je n'avais pas de goût, papa, soupira l'ingénue, mais je pensais que ça viendrait, et… et ça n'est pas venu ! ajouta-t-elle en enterrant ses pleurs très réels dans son mouchoir de poche.

— Nous voilà bien ! dit Guerbois furieux. On ne peut pas te marier de force…

— Surtout si ce monsieur Lignon n'a pas l'intention de t'épouser, insinua Eulalie.

— Je ne vois qu'une chose, reprit l'employé après une longue et pénible méditation, pendant laquelle les deux femmes eurent la prudence de ne pas échanger même un regard. Il faut lui rendre sa parole, mais cela me fait de la peine. Il me plaisait, ce garçon ; je le crois très honnête.

— Honnête dans les affaires, c'est possible, glissa Eulalie ; mais auprès d'une jeune fille la vraie honnêteté eût été de se conduire avec elle d'une façon décente.

— Nous ne la marierons jamais après un éclat pareil ! s'écria Guerbois enragé.

— Ce n'est pas dit, fit Eulalie. Elle est si jeune ! Et puis, mon ami, dût-elle ne jamais se marier, cela vaut mieux que d'être mariée contre son gré.

— C'est donc bien sûr que tu ne l'aimes pas ? reprit le père en regardant sa fille en face.

— Je ne peux pas le souffrir ! répondit-elle avec une fermeté qui ne laissait aucun doute.

— Mais alors, que diable !... je ne comprendrai jamais pourquoi tu ne l'as pas remis à sa place.

— Il m'avait persuadé que c'était mon devoir, t'ai-je dit, papa, fit la sage Norine.

Elle se retira, et madame Guerbois exécuta un nombre considérable de variations sur ce thème ; à la fin, Guerbois déclara qu'il écrirait au jeune Lignon pour lui dire que, n'ayant jamais eu l'intention de sacrifier sa fille, il considérait comme un devoir de rompre un mariage projeté, au moment où il apprenait que son enfant ne l'avait accepté que par esprit de sacrifice.

Ce n'était pas ce qu'avait désiré madame Guerbois ; elle eût voulu une rupture basée sur les inconséquences du prétendu, mais Guerbois ne voulut entendre parler de cela à aucun prix.

— Il faut dire la vérité, fit-il d'un ton qui ne permettait pas de réplique. Si je rends sa parole à Lignon, c'est parce que Norine affirme qu'elle ne l'aime pas, et non pour un autre motif ; qu'il connaisse donc ce motif. Cela lui fera probablement du chagrin, mais il ne pourra pas dire qu'on a agi déloyalement avec lui.

La lettre fut écrite sur-le-champ, et, de peur de surprise, Eulalie courut la mettre elle-même à la poste. Après quoi Guerbois harassé partit pour son bureau, où il ne fit, ce jour-là, que de piètre besogne.

q

Chapitre 19

La première impression de Justin, en recevant la lettre qui anéantissait ses espérances, fut que tout le monde était devenu fou. Seul en possession de sa raison, il se trouvait au milieu d'un vaste Charenton où s'agitaient des êtres absurdes, aux actions illogiques, aux discours incohérents, qu'il était impuissant à diriger.

Il relut une seconde fois la terrible missive, où le style de l'employé n'avait orné la triste vérité d'aucune circonlocution, d'aucun adoucissement, et les mots : « Ma fille ne vous aime pas », lui entrèrent dans la tête comme un clou.

C'était donc vrai qu'elle ne l'aimait pas, cette perfide ingénue ?

Pourquoi alors l'avait-elle regardé de ces yeux divins, si doux, si pleins d'attrait ? Pourquoi ces sourires enchanteurs ? Pourquoi ces paroles discrètes qui permettaient de deviner tout ce qu'on voulait ? Pourquoi ces rougeurs subites et ce son de voix ému ?

Elle ne lui avait jamais dit un mot de tendresse.

Bien des fois il lui avait demandé :

— Vous m'aimez, n'est-ce pas ?

Et elle avait répondu par un regard, par un sourire, mais jamais par une parole.

Pourtant, quand ils avaient fait ensemble des projets d'avenir, elle avait discuté d'un ton ferme les détails matériels, les conditions de la vie.

N'avait-elle accepté que cela du mariage, et s'était-elle réservé pour elle seule, dans un impénétrable mutisme, les secrètes pensées de son âme ?

Après la violence du premier choc, pendant que, la tête dans ses mains, il essayait de remonter le cours de ses souvenirs pour se rendre compte des choses, il se rappela que bien des fois il s'était senti inquiet en comparant l'immensité de l'amour qu'il ressentait pour Norine avec le calme qu'elle déployait en sa présence.

— Innocence ! s'était-il dit d'abord.

Et il ne l'en avait aimée que davantage ; et puis, à mesure que les semaines succédaient aux semaines, il avait pensé parfois qu'elle eût dû se laisser gagner un peu par tant de passion ; que tout au moins elle eût pu s'en montrer troublée ; mais non. Le visage charmant se couvrait de rougeur, les yeux disaient cent choses fugitives, la bouche souriait avec une expression furtive et discrète qui pouvait permettre de tout supposer… Jamais l'âme n'avait laissé échapper son secret.

— Ça ne se passera pas tranquillement, comme ils le supposent ! s'écria Lignon en frappant un grand coup de poing sur son bureau.

Heureusement il était seul, et sa colère n'eut point d'écho.

Quelques instants après, son chef immédiat se présenta, et remarquant la physionomie bouleversée du pauvre garçon, il lui dit de ne pas attendre l'heure de la fermeture, et d'aller prendre au Luxembourg un peu d'air dont il paraissait avoir grand besoin.

Justin ne se le fit pas dire deux fois ; saisissant son chapeau, il s'enfuit comme un homme qui court après un voleur.

Où allait-il, de ce pas rapide, sur le boulevard du Palais ?

Chez Norine ! Il allait se faire expliquer l'inqualifiable conduite de ces gens qui l'avaient accueilli à bras ouverts et qui tout à coup lui fermaient la porte, non seulement de leur cœur, mais de la vie ! Il leur dirait ce qu'il pensait, il saurait si elle, l'ange de ses rêves, l'incarnation de son amour, était la victime ou l'instrument de cette odieuse machination.

Tout en allongeant le pas, il se parlait tout haut, et gesticulait comme un possédé. Quelqu'un l'appela par son nom, il n'y prit point garde ; une main se posa sur son épaule, il en secoua la pression importune.

— Voyons, Lignon, dit une voix d'homme, vous ne vous débarrasserez pas de moi comme cela. Ou bien vous êtes très malade, et il faut aviser, ou bien il vous est arrivé un grand malheur et, en ce cas, que puis-je faire pour vous ?

Justin regarda l'homme qui lui parlait avec cet accent d'autorité mêlé d'une profonde pitié, et il reconnut Edmond Reyer.

— Comment vous trouvez-vous ici ? demanda-t-il en chancelant comme un homme endormi qu'on réveille brusquement.

— Je sors du Palais. Ne saviez-vous pas que je suis avocat ?

— Je n'en savais rien. Je vous demande pardon, je suis très pressé.

Il voulut s'esquiver, Edmond le retint.

— Où allez-vous ?

— Chez elle ; je veux savoir ce que cela veut dire…

Avec l'intuition des âmes tendres et la pénétration des esprits fins, Reyer devina tout.

— Elle ne veut plus de vous ? fit-il très doucement, comme s'il eût parlé à un enfant malade.

— Elle ne m'a jamais aimé ! s'écria l'infortuné.

Il saisit les deux mains de Reyer, et les fit craquer sous l'effort des siennes.

— Mais vous, dit-il désespéré, elle vous aimait peut-être ? Qu'est-ce que cela vous fait ? vous pouvez bien me le dire à présent ! Est-ce qu'elle aime quelqu'un ?

— Elle n'aimera jamais qu'elle-même, répondit le jeune homme tristement.

Une voiture passait ; il la fit arrêter et y poussa Justin, qui se laissa faire.

— Allons chez moi, dit-il ; je suis marié, vous trouverez en ma femme un bon conseil à coup sûr, une consolation peut-être, et, par-dessus tout, beaucoup, beaucoup de pitié pour le malheur qui vous frappe et que nous avions prévu.

Justin ne semblait pas l'entendre.

Au bout d'un instant, il passa la main sur son front.

— Vous l'aviez prévu ? dit-il. Et madame Breteuil, elle l'avait prévu aussi ? Croyez-vous qu'ils me pardonneront ?

— Qui ?… M. et madame Breteuil ?… Ah ! certes !

Justin ne dit plus rien jusqu'au moment où, guidé par Reyer, il entra dans l'appartement tiède et charmant où Rosette attendait son mari.

Lorsqu'il la vit, toujours souriante et bonne, le visage éclairé par un rayonnement intérieur, il sentit fondre le bloc de glace que depuis trois heures il portait sur le cœur.

— Ah ! vous, dit-il, vous, vous avez une âme ; vous savez aimer, souffrir : aimer pour vous, souffrir pour les autres !… Mais elle ! elle ne vaut rien ; elle m'a trompé, trahi, elle m'a menti !… Non, elle n'a pas menti, pas même cela ! Fausse et hypocrite, sa bouche ne ment jamais ; ce sont ses yeux qui mentent !

Il se laissa tomber dans un fauteuil, et, cachant ses yeux sous la main compatissante de Rosette, il pleura enfin.

— Ce ne sera rien, dit doucement Reyer, qui se tenait derrière lui ; et puis, elle a eu raison de dire qu'elle ne vous aimait pas ; cela vaut mieux que si elle vous avait épousé…

— C'est vrai, fit Lignon, qui cherchait un brin de paille pour s'y raccrocher. C'est noble, au moins ! c'est de la franchise !

Pendant qu'il se calmait un peu, Rosette attira son mari hors de la portée de la voix.

— Ne lui donnez pas de joies inutiles, dit-elle ; le second choc n'en serait que plus dur.

— Que voulez-vous dire ? fit Edmond surpris.

— Si elle l'a refusé, c'est qu'elle a un autre mariage en vue.

— Vous croyez ? Ce serait trop fort !

— Vous rappelez-vous cet homme qui promenait toute la famille dimanche ? Ce doit être celui-là !

Reyer resta muet.

— Ce serait plus abominable que tout le reste ! dit-il.

— Vous le verrez. En attendant, tâchons de distraire ce malheureux, mais ne le rattachez pas à son idole.

— Vous ne m'en voulez pas de l'avoir amené ? fit Reyer en la regardant avec douceur.

— Vous avez bien fait ! Qui sait si, à l'heure présente, il ne serait pas au fond de l'eau ? répondit Rosette avec le sourire de tout son aimable visage et de son regard lumineux.

Ils le gardèrent toute la soirée, et lorsque Reyer reconduisit chez lui le malheureux qui venait de recevoir un si terrible choc, l'homme était brisé, mais la vie et la raison étaient sauves.

q

Chapitre 20

On ne se laisse pas égorger, néanmoins, sans quelque résistance ; aussi madame Guerbois reçut-elle vers cinq heures, le lendemain, une lettre où Lignon demandait des explications et une entrevue, ensemble ou séparément.

Le pauvre garçon avait mis là toute son âme ; sous de vaines formules de dignité, il cachait fort mal le cri désespéré d'un honnête homme qui se sent outrageusement traité.

Madame Guerbois lut cette lettre, la mit dans sa poche et fit faire du feu dans le salon, afin de mieux accueillir l'hôte attendu, celui qui devait combler ses vœux d'orgueil et de prospérité.

Louis Duval ne se fit pas attendre : c'était un homme ponctuel, dans ses plaisirs comme dans ses échéances. À cinq heures et demie, il apparut rasé de frais et très correct, autant du moins qu'il pouvait l'être, c'est-à-dire sans ombre de distinction.

— Eh bien, dit-il en entrant, est-ce arrangé ?

— Pas si vite ! fit en souriant madame Guerbois, qui lui indiqua un siège.

La cheminée fumait, et l'on fut obligé d'en baisser le rideau ; l'odeur de la fumée jointe au froid glacial de la petite pièce, rarement ouverte, n'avait rien qui portât précisément à l'éloquence. Madame Guerbois s'aperçut que si elle avait gagné sur les événements beaucoup de terrain depuis la veille, ses conquêtes n'étaient pas de nature à fournir un récit qui pût charmer l'entrepreneur. Aussi se trouva-t-elle un peu embarrassée.

— Vous avez parlé à votre mari ? demanda Duval, voyant qu'on ne lui disait rien.

— Non, répondit bravement Eulalie. J'ai parlé à ma fille.

— Ah ! fit le brave homme en s'épanouissant. Eh bien ?

— Je ne crois pas qu'elle soit mal disposée à votre égard, mais c'est à vous de chercher à plaire, dès que nous aurons obtenu le

consentement de mon mari.

— C'est donc bien difficile ? demanda Duval en ouvrant de grands yeux.

— Eh ! mais…

Une idée lumineuse traversa le cerveau de madame Guerbois.

— Voulez-vous lui faire votre demande vous-même ? dit-elle avec un accent aussi convaincant que si elle venait de découvrir le remède au phylloxéra.

— Je ne demande que cela ! répondit Duval.

— Eh bien, faites-le ! Mais à une seule condition, sans laquelle tout serait perdu. Vous ne lui laisserez pas même soupçonner que vous m'en aviez parlé avant de vous adresser à lui. M. Guerbois est très bon, mais, comme la plupart des hommes, il est un peu jaloux de son autorité. Je l'ai préparé sans avoir l'air d'y toucher ; il sera surpris, mais pas mécontent, je pense. Et vous avez quelque chance de réussir, si vous le prenez tout uniment, à la bonne franquette…

— Parbleu ! fit l'entrepreneur, je serais embarrassé de lui parler autrement ! Je ne suis pas avocat, moi ! Alors, tout de suite, quand il va rentrer ?

Madame Guerbois regarda la pendule.

— Tout de suite, dit-elle. Je ne crois pas qu'il vous donne une réponse définitive ce soir, mais vous ne serez pas longtemps dans l'incertitude.

Duval se sentit tout à coup moins gros personnage que la veille. Il ne s'était point figuré qu'on pût discuter l'alliance d'un homme si riche, et par un mouvement de bascule très naturel, il prit une considération plus sérieuse pour ceux qui hésitaient à l'accepter pour gendre.

— Et la petite ? dit-il, revenant au sujet de ses préoccupations.

— Ma fille ? Elle va bien, merci, répondit tranquillement Eulalie.

— Je pense bien qu'elle n'est point malade, fit l'entrepreneur avec impatience. Je vous demande si on peut la voir.

Madame Guerbois hésita. Non qu'elle eût le moindre doute sur les sentiments de sa fille ; elle lui avait fait part de la proposition nouvelle, et Norine n'avait point paru la trouver extravagante. Mais, avant que Guerbois fût prévenu, serait-il prudent de mettre en rapport ces deux êtres qui n'aspiraient qu'à s'unir ? Elle se décida à risquer le tout pour le tout.

— Vous allez la voir, dit-elle, mais ne lui parlez de rien, je vous en prie, avant d'avoir vu son père.

— Soyez tranquille ! fit Duval. On sait vivre.

Eulalie alla chercher sa fille, qui entra avec son maintien ordinaire et ses yeux modestes. Elle s'assit dans un fauteuil près du brave homme qui la dévorait des yeux, et qui de temps en temps rentrait ses mains, comme un chat rentre ses griffes, afin de ne point céder à son envie de la prendre par les épaules.

Le feu ne voulait point marcher. Norine prit le soufflet, s'agenouilla devant la cheminée et se mit à souffler.

Qu'elle soufflait bien ! que ses mouvements, toujours retenus, avaient de grâce légèrement anguleuse et de modestie avouée ! Rien qu'à la voir ainsi, on devinait qu'elle était une ingénue, – pas une ingénue de théâtre, de ces personnes qui disent en se retranchant derrière un fauteuil : Parlez à mon père ! – Mais une vraie ingénue, une jeune fille qui ne rougissait qu'aux compliments bien tournés, et qui, aux grosses galanteries, était capable de vous regarder dans le blanc des yeux en vous disant : Je ne comprends pas !

Duval l'aimait presque autant agenouillée devant le foyer que sur le fauteuil auprès de lui ; cette attitude avait quelque chose de plus intime qui encourageait les confidences.

Profitant d'un moment où la sage Eulalie était dans la pièce voisine, il se pencha vers Norine et lui dit à demi-voix :

— Vous rappelez-vous mon cheval, celui qui nous a promenés dimanche ?

Norine laissa tomber le soufflet, tourna vers l'entrepreneur ses beaux yeux étonnés, et répondit :

— Oui, monsieur.

— Aimeriez-vous à l'avoir, ce cheval-là ? Il est gentil, pas méchant ; son propriétaire non plus, pas méchant. Aimeriez-vous le cheval ?

— Oui, monsieur, répondit l'ingénue, plus ébahie que jamais.

— Et le propriétaire du cheval, dites ? Aimeriez-vous à avoir le propriétaire aussi ? Et une belle petite maison, avec une belle petite voiture ? Vous n'aimeriez pas cela ?

— Je ne sais pas, monsieur, répondit Norine toujours agenouillée devant le feu qui fumait abominablement.

Elle était devenue toute rose, et ses mains tremblantes cherchaient, sans le trouver, le soufflet caché sous un pli de sa robe.

— Pour avoir le cheval et la voiture, il faut prendre aussi leur propriétaire, continua Duval, qui lui parlait, sans s'en apercevoir, comme à une enfant. Mais ce n'est pas cela qui vous effraierait, dites ? Je vais vous demander tout à l'heure à votre papa…

— Me demander ? fit Norine devenant plus rouge encore.

— Adorable enfant ! s'écria l'entrepreneur, qui n'y put tenir et l'embrassa. Oui, en mariage. Vous voulez bien, n'est-ce pas ? Alors vous le direz à votre papa. On nous mariera dans trois semaines, parce que j'ai une fabrique à bâtir dans l'Indre le mois prochain, et je vous donnerai tout ce que vous voudrez.

— Monsieur ? fit Norine qui semblait éperdue…

Eulalie rentra très à propos, si à propos que madame Anglois l'eût accusée d'avoir entendu la conversation derrière la porte, – mais chacun sait que madame Anglois avait l'âme aussi noire que le jais dont elle faisait sa parure habituelle.

Dix minutes après, Guerbois fit son entrée. Il était soucieux ; la décision qu'il avait prise à l'égard de Lignon lui donnait des remords. Il avait beau se dire que, du moment où sa fille n'aimait pas ce jeune homme, le seul parti à prendre était de rompre sans retard, sa conscience lui faisait de cruels reproches, et, derrière les motifs excellents que lui avait donnés sa femme, derrière les affirmations catégoriques de sa fille, il sentait confusément quelque chose qu'on ne lui disait pas.

Il fut surpris plus que charmé de retrouver chez lui l'entrepreneur. Sans éprouver de mauvais sentiments à l'égard de cet homme, Guerbois établissait une sorte de rapprochement entre son arrivée et l'orage qui venait d'éclater dans son intérieur.

Après un bonjour assez bref, il se tourna vers sa fille et lui demanda si le dîner était prêt.

Norine s'éclipsa sur-le-champ.

Duval ne perdit pas une seconde et entama la lutte héroïquement.

— Monsieur Guerbois, je vous demande votre fille en mariage, dit ce vaillant qui n'y allait pas par quatre chemins.

Guerbois tressaillit, le regarda bien en face et répondit :

— Pardon, je n'ai pas compris.

— Vous avez tout de même bien entendu ! repartit l'entrepreneur. Je vous demande votre fille en mariage.

Le mari d'Eulalie regarda sa femme ; elle était impassible et semblait attendre sa réponse comme on attend son tour pour jeter de l'eau bénite sur un catafalque.

— Vous nous faites beaucoup d'honneur, dit lentement Guerbois, sentant qu'il était obligé de dire quelque chose ; il s'arrêta et dit tout à coup :

— Cela vous a pris subitement, aujourd'hui ?

— Ce matin à onze heures, mon cher ami, répondit Duval avec une grande présence d'esprit… Sitôt mes affaires terminées, je

suis venu ici, j'en ai dit un mot à madame Guerbois, et vous voyez que je n'ai pas perdu de temps…

— Vous n'y songiez pas hier, ni avant-hier ? fit Guerbois soupçonneux, en regardant alternativement sa femme et celui qui postulait à l'honneur de devenir son gendre.

— J'y songeais bien, répondit Duval, assez embarrassé de la tournure que prenait l'entretien ; j'y songe depuis que j'ai vu votre demoiselle, mais elle est plus jeune que moi, et, voyez-vous, cela donne à réfléchir ; c'est ce matin…

Il s'arrêta, sentant qu'il pataugeait, et que précisément il n'aurait pas dû parler de la différence d'âge, qui n'était pas en sa faveur.

— J'aime mieux que ce soit ce matin, fit Guerbois avec un regard sévère à l'adresse de sa femme. Mais, mon cher monsieur, que voulez-vous que je vous réponde ? Vous nous prenez de court !… Laissez-nous le temps de la réflexion.

Duval recommença le petit boniment qui lui avait si bien réussi près d'Eulalie. Il parla de sa fortune actuelle, de son avenir, des bénéfices qu'il ne pouvait manquer de réaliser, du petit hôtel, etc.

Guerbois, qui avait pris une chaise, l'écoutait en silence. Norine n'avait pas reparu, et Eulalie devenait nerveuse.

Enfin Duval se tut, n'ayant plus rien à dire.

— Mon cher monsieur, répondit enfin Guerbois, je comprends très bien tout ce que vous me dites, mais, voyez-vous, il y a pour moi une question qui passe toutes les autres : c'est de savoir si

ma fille sera heureuse avec vous et si elle ne se repentira pas de son choix.

Duval voulait protester, Guerbois l'en empêcha en reprenant :

— Vous avez une chose contre vous, c'est votre argent. Il se peut très bien que ma fille se trompe et croie aimer votre personne, tandis qu'elle aimerait les avantages que vous lui apportez. C'est pour cela qu'avant de vous répondre je veux avoir un entretien sérieux avec elle.

Le digne homme avait parlé d'un ton qui n'admettait pas de réplique : Duval sentit qu'il n'avait qu'une chose à faire, prendre son chapeau et s'en aller en demandant quand il pourrait revenir.

— Oh ! fit Guerbois, ce ne sera pas long. Demain, c'est dimanche, nous aurons le temps de causer ; vous aurez notre réponse lundi.

Ils se serrèrent la main et se séparèrent.

Le dîner fut silencieux et triste ; les garçons, tarabustés, ne levèrent pas le nez de dessus leurs assiettes, et bientôt expédiés, laissèrent le champ libre aux discussions de famille. Rien ne ressemblait moins à des préliminaires d'accordailles que ce repas morne et la soirée qui suivit.

Lorsque les époux furent seuls avec Norine, le père tira quelques bouffées de sa pipe, en regardant sa fille d'un air sévère.

Eulalie n'osait bouger, quoique de sa nature elle fût peu facile à effaroucher.

— Eh bien ! dit Guerbois à l'ingénue, tu t'es débarrassée d'un prétendu que tu n'aimais pas. En voici un autre qui se présente ;

tu as vraiment plus de chance que de mérite ! Il s'agit de savoir si celui-là te plaira pour tout de bon.

Norine restait la tête baissée, l'air boudeur, parfaitement convaincue, – il suffisait de la regarder pour s'en rendre compte, – de l'ennuyeuse pédanterie de son père, qu'intérieurement elle nommait M. Rabat-Joie.

— Cela ne te va pas, ce que je te dis ? continua celui-ci. En général, tu n'aimes pas les vérités désagréables. J'en ai à te dire pourtant, et tu vas les entendre. Je suis mécontent, parce que tu m'as fait jouer un vilain rôle auprès d'un honnête homme, et que, honnête homme moi-même, cela me répugne plus que tu n'es en état de le comprendre. Tu as accepté M. Lignon, parce que tu avais peur de rester fille ; lorsque tu as cru qu'un autre homme plus riche te faisait les yeux doux, tu t'es dépêchée d'annoncer que le premier prétendu te déplaisait. Je ne crois pas qu'il t'eût déplu autant, si tu n'en avais pas trouvé un autre.

— Mais, papa..., voulut dire la jeune fille rebelle.

Il lui imposa silence du geste.

— Je n'ai pas à discuter avec toi, fit-il rudement ; c'est toi qui as à m'entendre. Je ne t'empêche pas d'épouser Duval, si Duval te convient ; je crois qu'il te convient, parce qu'il est riche, tout bonnement...

— Oh ! Guerbois, comment peux-tu accuser cette enfant de calculs ?

— Je sais ce que je dis, fit le père avec la même autorité tranquille ; et puis, Eulalie, ce n'est pas à toi que j'ai affaire pour le moment, c'est à Norine.

Donc, ma fille, tu peux épouser Duval si tu veux, mais c'est à la condition que jamais, entends-tu ? jamais tu ne te plaindras de lui, ni peu ni beaucoup, ni sous un rapport, ni sous un autre. Ce gendre-là me convient beaucoup moins que le premier. L'autre était un brave garçon, pas riche, mais scrupuleux sur toutes choses ; or je t'apprendrai, ma fille, qu'on ne fait pas de si grosses fortunes en étant très scrupuleux. Si je pensais que Duval puisse avoir jamais fait tort d'un sou à qui que ce soit, tu ne l'épouserais pas, je t'en réponds ; mais, comme tous les entrepreneurs honnêtes, il aura fait payer cher du travail médiocre, ou bien très cher un travail excellent ; il aura pressuré les ouvriers, profité de la gêne des uns, de l'ignorance des autres, et c'est à ce prix qu'il a mis de côté la fortune que tu convoites. J'aimais mieux un gendre presque pauvre, qui ne devait rien qu'à son travail. Lignon t'apportait déjà mieux que ce que tu peux attendre chez nous, ma fille ; je trouvais cela suffisant. Je pensais qu'il te plairait ; tu lui as donné de grosses espérances, il ne faut pas nier cela, Norine…

La jeune fille fit un mouvement d'épaules qui signifiait :

— Qu'est-ce que ça me fait ?

— Oh ! je sais bien que cela t'est égal, reprit le père, mais à moi cela ne m'est pas égal. Voilà un homme qui a du chagrin, beaucoup de chagrin, assurément plus que tu ne mérites qu'on s'en fasse pour toi ; tu ne t'en occupes pas, tu n'y songes même pas ; tu ne penses qu'à épouser un homme riche, qui a une voiture…

— Je ne peux pourtant pas me marier par charité, fit Norine d'un ton revêche.

— Je ne crois pas, repartit le père, que tu fasses jamais rien par charité, ma pauvre enfant, et c'est très malheureux pour toi.

J'avais espéré autre chose, je l'avoue, mais je t'aurai probablement mal élevée à force de t'aimer.

Il se tut et resta immobile, oubliant même de tirer des bouffées de sa pipe. Il voyait sans doute des choses passées depuis bien longtemps. Norine, toute petite, appuyée contre son genou, volontaire et rétive, mais si séduisante dans sa grâce câline, avec ses jolis yeux qui ne faisaient alors tourner, en fait de têtes, que celles du père et de la mère. Oui, on l'avait gâtée ! Que de fois, lorsqu'il aurait fallu la punir, s'était-on laissé désarmer par son sourire ou par ses larmes !... Si le père avait su, le courage ne lui eût pas manqué ! Et, comme une obsession, Guerbois pensait toujours à Lignon, Lignon seul, désespéré, dans son appartement trop grand pour lui, loué et préparé pour la jeune femme qui devait venir l'illuminer de sa présence.

— Quand on pense, se dit Guerbois avec un irrésistible mouvement de colère, que ce garçon a fait pour elle des dépenses au-dessus de ses ressources, et qu'il n'y a pas moyen de lui rendre cet argent-là !

Cette pensée était, parmi toutes, celle qui devait le plus longtemps hanter la probité étroite de l'employé. Pour lui, qui toute sa vie avait été contraint de compter avec la mince dépense d'une impériale d'omnibus, le chiffre des gracieusetés de Lignon envers celle qui avait été sa fiancée s'élevait jusqu'à l'aberration. Que Justin eût été absurde, soit ; l'argent, le précieux argent, qui représentait des privations, n'en avait pas moins été jeté aux quatre vents du ciel.

Pour celui qui ne peut pas dépenser cinq francs sans toucher soit à l'argent sacré qui doit payer la dette, soit au bien-être d'un

être cher qui ne vit que de lui, la boîte de bonbons, le bouquet superflu, sont des sacrifices plus méritoires que le plus riche présent de diamants venant d'un des heureux de ce monde.

Les femmes, pour la plupart, ne songent pas à cela ; elles acceptent avec la même indifférence ou le même sourire le bouquet du travailleur pauvre et celui du riche oisif. Si elles étaient moins superficielles, si elles savaient se rendre compte de ce que représente pour chacun d'eux l'offrande en apparence semblable, elles sauraient aussi mesurer la profondeur de l'affection qu'elles inspirent.

Justin avait donné à Norine le nécessaire même ; il avait déjeuné avec des brioches, pendant un mois, pour lui offrir le bracelet d'argent niellé qu'elle avait accepté comme cadeau de fiançailles. Pour lui apporter des bonbons de chocolat qu'elle aimait, non seulement il avait fait un long détour à pied, mais il s'était privé chaque fois de dîner, trompant sa faim avec quelque pseudo-friandise qui lui irritait l'estomac sans le nourrir.

Guerbois connaissait cela ; n'avait-il pas agi de même lorsqu'il faisait sa cour à Eulalie ?

— Lui a-t-on renvoyé ses présents ? demanda-t-il tout à coup.

Les deux femmes comprirent à demi-mot.

— Pas encore, répondit madame Guerbois ; j'ai reçu une lettre tantôt.

Elle hésitait, car si cacher l'existence de la lettre était difficile, la montrer n'avait rien de bien tentant.

— Où est-elle ? fit Guerbois d'un ton impérieux.

La lettre fut produite, et Eulalie suivit sur le visage de son mari l'effet de cette lecture. Quand il eut terminé, il fronça les sourcils et attira à lui le buvard de famille, celui qui bien rarement servait à écrire des lettres importantes. Il prit une plume et élabora lentement, de sa belle écriture administrative, une douzaine de lignes, qu'il signa de son nom, avec un parafe.

— La bonne portera ceci demain avec les présents, dit-il, demain matin, toute affaire cessante.

— Mais, mon ami, fit observer madame Guerbois, demain c'est jour de marché…

— Au diable le marché ! dit Guerbois d'une voix tonnante. Il s'agit bien de vos billevesées ! jusqu'ici j'étais un homme qui n'avait qu'une parole ; à présent, grâce à vous, j'en ai deux, une pour chaque gendre. Allons, apportez les cadeaux et une boîte pour les mettre, et que ça ne traîne pas.

Norine apporta les cadeaux, le fameux bracelet, une petite bague, un porte-cartes en ivoire, acheté à Dieppe, avec le nom « Norine » gravé en travers, un petit coffret à bijoux, – quelques billets très courts, et sous la forme correcte desquels perçait une adoration profonde, irraisonnée.

Guerbois regardait tout cela avec une étrange sensation de pitié, de regret, de colère, qui lui serrait de plus en plus la gorge. Tout à coup ses yeux s'emplirent de larmes brûlantes, pendant qu'il rangeait les objets dans le petit coffre.

— Cela ne vous fait rien, à vous ? dit-il aux deux femmes étonnées, qui le regardaient avec plus de raillerie que de sympathie. Vous ne savez pas que c'est le cœur d'un homme et peut-être sa

vie que vous renvoyez là-dedans ? Tenez, ni l'une ni l'autre vous ne méritiez qu'un homme souffrît pour vous !

Il ferma le coffret, mit la clef dans la lettre qu'il plia à la hâte, et s'en alla dans sa chambre, où il marcha longtemps à pas mesurés.

— Papa est de mauvaise humeur ! dit Norine à voix basse. Voilà bien des histoires, en vérité !

— Il est comme cela de temps en temps, mais cela lui passe, répondit Eulalie sur le même ton. Demain il n'y paraîtra plus. Enfin, c'est une affaire conclue. Embrasse-moi, madame Duval. Vas-tu être riche et heureuse !

— Je l'espère bien ! fit Norine avec un sourire orgueilleux.

q

Chapitre 21

Rien ne s'opposait plus au bonheur de Louis Duval. Il reçut le lundi matin un petit mot de madame Guerbois, lui apprenant qu'il pourrait se présenter dans la soirée pour se voir agréer.
Il arriva pimpant et magnifique, avec un bouquet gros comme lui et un tout petit écrin, qui contenait les deux plus belles dormeuses qu'on pût voir ce jour-là à Paris. Il attacha lui-même les diamants aux oreilles un peu longues, un peu plates et très rouges de sa jeune fiancée, qui le remercia avec ses sourires les plus intimidés ; madame Guerbois reçut une broche de rubis, et

M. Guerbois eut toute une collection de poignées de main qui ne parvinrent pas à le dérider.

— Mon beau-père est un peu ours, pensa l'heureux futur, mais pour ce qu'il me gênera dans l'existence !…

Le jour de la cérémonie fut fixé ; Norine n'était plus si jeune, paraît-il, car il n'était plus nécessaire du tout d'attendre un an avant de la marier. Quatre semaines suffirent amplement aux fiancés pour faire connaissance et pour s'aimer. C'était même trop, mais la couturière refusait de rien promettre avant cette époque.

— C'est ennuyeux que nous soyons brouillés avec les Breteuil, dit madame Guerbois à sa fille, un jour qu'on essayait des robes.

L'expansion régnait entre elles désormais avec l'entente la plus parfaite. Elles eussent été bien étonnées si quelqu'un avait fait allusion aux fameux soufflets qui avaient suivi le retour de Dieppe. Cependant Norine, qui des deux avait la meilleure mémoire, sentit s'échauffer un peu sa joue au nom de madame Breteuil.

— Ennuyeux ? dit-elle. Pourquoi ? Il me semble, au contraire, que nous sommes très heureux d'en être débarrassés ! M. Lignon n'aurait pas manqué d'aller leur porter ses plaintes, et c'est nous qui aurions eu à supporter des scènes désagréables.

— Je ne te dis pas, fit madame Guerbois, mais madame Breteuil serait furieuse de te voir épouser un homme riche, bien plus riche qu'elle et que son mari… Elle qui cherchait à t'humilier, en deviendrait enragée !

— Elle enragera bien tout de même, répliqua vertement Norine ; elle le saura, n'est-ce pas ? Eh bien, le jour où elle le saura, elle sera punie.

Punie de quoi, douce Norine ? De vous avoir prise, sur votre propre parole, pour une enfant bonne, honnête, chaste, et d'avoir reculé d'horreur le jour où vous avez dévoilé votre véritable nature ?

Cette punition de madame Breteuil devait moins se faire attendre que Mamie elle-même ne l'eût cru et peut-être souhaité. Au moment d'envoyer les invitations pour la messe de mariage, Duval arriva avec une liste d'une aune de long.

Il n'entendait pas se marier en catimini, celui-là ! Il avait invité tout ce qu'il avait fréquenté de près ou de loin pendant un laps de dix années. Riches et pauvres, simples fournisseurs et gros bonnets, tout figurait sur cette interminable liste, plus longue deux fois que le calendrier.

Au milieu des invités inconnus, trois noms sautèrent aux yeux de Norine, qui ne perdait pas une miette de ce qui se passait : Breteuil, Anglois, Reyer.

On eût dit les fameux caractères jadis tracés sur les murailles de Balthazar, tant les yeux de l'ingénue s'emplirent d'horreur et de crainte.

— Vous connaissez ces gens-là ? demanda-t-elle d'une voix moins ferme qu'elle ne l'eût voulu.

— Breteuil ? Parfaitement ! J'ai ajouté une aile à un petit hôtel dont il est propriétaire avenue d'Iéna. Jolie propriété ; ce terrain lui a coûté cinquante francs le mètre autrefois ; maintenant, ça

lui rapporte tout bâti quatorze mille francs de loyer, et il n'y en a pas gros, allez ! Charmantes gens, ces Breteuil. J'ai déjeuné chez eux une fois dans le temps : – tout à fait aimables. Et vous, vous les connaissez ?

— Nous les avons vus autrefois, fit madame Guerbois, mais le caractère difficile de madame Breteuil nous a obligés à cesser les relations.

— Vous m'étonnez ! dit Duval ; cette femme-là m'avait semblé avoir le caractère le plus accommodant. Enfin, quand on ne voit les personnes qu'en passant, n'est-ce pas ?...

— Madame Anglois ! fit Norine en enfonçant ses ongles dans le papier, comme si c'eût été une figure humaine. Vous connaissez madame Anglois ?

— Ah parbleu oui ! s'écria l'entrepreneur. Drôle de femme, n'est-ce pas ? Grande amie des Breteuil, très originale ; le plus honnête homme du monde lui rendrait des points. Mais diablement carrée en affaires. Elle voulait me vendre un terrain, – nous n'avons jamais pu nous entendre, parce qu'elle en demandait trop cher – trop cher pour ce que je voulais le payer, bien entendu. Elle a eu le dernier mot ! Elle l'a vendu le prix qu'elle avait dit, et celui qui l'a acheté a fait une bonne affaire ; que voulez-vous ! j'étais entêté, elle aussi.

— Vous êtes entêté ? demanda Norine de sa douce voix, avec un sourire d'incrédulité.

— Comme une vieille mule ! Vous verrez cela ! Mais il ne faut pas vous tourmenter pour ça ; une fois qu'on le sait, n'est-ce pas ? on s'arrange pour céder, et cela va tout seul. Cette chère madame

Anglois ! Je la vois toujours avec plaisir, et je crois qu'elle aime à me rencontrer ; deux entêtés comme elle et moi, il n'y a que deux choses possibles : on se déteste ou l'on s'adore… et nous ne nous détestons pas ! Eh ! eh !

Il riait de son rire jovial, qui voulait être fin, avec une telle simplicité de cœur que Norine eut tout à coup envie de le gifler ferme. Elle contint cependant cette velléité prématurée, et continua de parcourir la liste pour arriver au troisième nom qu'elle avait vu et qui lui brûlait les yeux depuis un quart d'heure.

— M. et madame Reyer, qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-elle après deux autres questions insignifiantes.

— Reyer est un avocat très gentil. Il n'y a pas quinze jours que je le connais ; il va me plaider un procès… Il a compris tout de suite, c'est étonnant. Il a un cheval noir. Eh mais ! vous le connaissez, vous savez bien ! Nous l'avons rencontré au bois de Boulogne le jour de la Tête-Noire. Vous m'avez dit que vous l'aviez vu à Dieppe.

— Ah ! fit Norine en essayant de se reprendre comme un homme qui se noie et qui se figure qu'il va se mettre à nager. Très bien ; c'est ce Reyer-là ?… Et vous l'invitez ?

— Je crois bien ! S'il me gagne mon procès, il y aura bien des jolies petites choses à acheter pour madame Duval avec cet argent-là ! Et puis, un avocat, ce n'est pas à dédaigner, cela peut servir.

Le ciel de Norine s'était assombri. Elle eut beau faire inviter Muriet à la cérémonie, au lunch, au dîner et à la soirée, tout cela n'empêchait pas ses ennemis d'être convoqués, et elle se sentait

sûre, mais sûre ! de voir madame Anglois, le jour de son mariage, la dévisager de l'air narquois qu'elle seule au monde possédait à ce point-là. Et Reyer, viendrait-il ? Probablement ! Comme il allait la mépriser !

Jamais encore Norine n'avait admis l'idée qu'on pût la mépriser, c'est une idée que généralement on s'efforce d'envisager le moins possible ; cette fois le mépris de Reyer s'imposait à elle net et cinglant comme un coup de cravache.

Que penserait-il lorsqu'en lisant la lettre de faire part, au lieu du nom de Justin, il verrait celui de Duval ? Si elle avait su que depuis quinze jours il connaissait toute cette vilaine histoire ! Si elle avait pu apprendre que, grâce à Rosette et à son mari, Julien Lignon continuait à vivre avec une apparence de raison et de sang-froid qui au fond n'était que de l'habitude ! Mais elle ne devait savoir tout cela que plus tard. Et si elle l'avait appris dès lors, sa vexation eût peut-être été moins grande, tant il est vrai qu'un malheur redouté est souvent plus affreux qu'un malheur arrivé.

q

Chapitre 22

Le grand jour se leva dans un ciel pluvieux. La froide journée de novembre faisait grelotter sur le parvis de l'église Saint-Laurent les gamins qui attendaient le cortège, et les marchands de marrons des environs firent de bonnes affaires.

Enfin les voitures furent signalées ; les portes de l'église roulèrent bruyamment, envoyant un flot d'air glacial jusqu'au

maître-autel, les orgues tonnèrent pendant que les suisses, plus majestueux l'un que l'autre, précédaient d'un pas égal et mesuré les époux que M. le maire seul avait encore unis.

Norine marchait aussi mal qu'une figurante de province, et c'est facile à comprendre. On n'apprend pas en huit jours à se mouvoir dans les flots d'une traîne de satin ; on n'acquiert pas facilement l'art de porter pour six mille francs de dentelles sans y songer ; il faut à toute chose un apprentissage, et l'ingénue, si charmante dans son rôle de petite fille, devenait commune et empruntée sous ses vêtements de gala.

Elle vint à bout de s'asseoir cependant, sans déchirer son voile plus de deux ou trois fois, et la cérémonie commença.

Joie des bonnes âmes ! Triomphe du cancan ! Quel milieu favorable qu'une nef d'église à tous les propos cruels, drôles, inconvenants et envieux ! On prétend que le monde est méchant ; il y a peut-être du vrai dans cette appréciation, sévère mais juste. Convenons alors que le lieu où, sans contredit, il déploie le plus de méchanceté, c'est une nef d'église un jour de grand mariage. La seule chose qui puisse étonner encore ceux qui ont fait partie d'un de ces beaux défilés qui durent une heure, c'est que quiconque a des oreilles puisse se hasarder à faire dire un jour sur son compte l'équivalent de ce qu'il a entendu, – en admettant que par un prodige de charité, sans être muet de naissance, il n'ait point ouvert la bouche.

L'occasion était belle, ce jour-là. Mademoiselle Guerbois ? Qui ça ? Rien du tout. Une fille d'employé. Et lui, le marié ? Un entrepreneur.

Ici les quolibets et les railleries amères pleuvaient sur Duval, qui se carrait dans son beau fauteuil de velours rouge, en pensant que la messe lui coûtait cher, mais qu'elle était vraiment très bien.

Et il épousait une fille sans dot ? C'était donc une réparation ? À quel propos un homme engraissé de la sueur du peuple épouserait-il une fille sans fortune, à moins d'y être contraint ? Cette opinion avait cours principalement parmi les clients des marchands de marrons.

L'opinion de la classe moyenne était moins féroce. On trouvait Norine gauche et Duval stupide, simplement. Laide ? Non, pas absolument laide, rouge comme une langouste, et c'est si commun, surtout un jour de mariage ! Il n'y a d'intéressant que les mariées pâles. Et lui, ce gros garçon, il épousait cette mijaurée ! Eh bien, il devait bien savoir à quoi il s'exposait, celui-là !...

Non ! s'il y avait une justice à rendre à Duval, c'est qu'il n'avait pas le moindre soupçon des dangers qu'il courait. Il avait épousé Norine tout bêtement, par un sentiment au fond assez bon. Elle lui plaisait évidemment, mais il y avait loin de cette sorte d'attrait à la furieuse passion qui dévorait Lignon. On n'eût pas donné Norine à Duval, qu'il s'en fût très bien consolé, – surtout si Reyer lui avait gagné son procès.

Les motifs déterminants de sa résolution avaient été surtout le désir d'avoir chez lui un joli animal de luxe, qu'on pût faire voir à tout le monde, de s'en amuser comme d'un joujou curieux et cher, et la pensée qu'étant riche, il n'avait besoin de l'agrément de personne pour faire ce qui lui plaisait.

— Une famille huppée, disait-il, ça ne m'irait pas du tout ; faisons le bonheur de cette nichée de pauvres diables.

Et puis Norine avait l'air si jeune, si jeune ! et Duval, qui avait trente-huit ans, adorait cela.

Les époux bien et dûment bénis, le défilé commença.

C'est une tâche difficile pour les jeunes mariés, même habitués à la gymnastique mondaine ; pour une pataude comme Norine, c'était un véritable Waterloo. Roide comme un piquet, rouge comme une pivoine, maladroite et embarrassée de tout, de ses gants trop justes, de son voile, de son bouquet, elle ne savait rien répondre, et elle restait ennuyée, vexée, devant tous ces saluts qu'elle donnait au diable.

Soudain, dans l'interminable queue, elle distingua une poitrine étincelante de jais noir, et elle se sentit défaillir.

Madame Anglois n'avait pas voulu perdre cette dernière bouchée de l'ex-Petit Chaperon ; elle s'avançait les yeux et les dents au vent, triomphante et superbe.

Elle savourait délicieusement, cela se voyait, la gaucherie et l'insuccès de la jeune mariée.

— Comme elle est rouge, la malheureuse ! entendait-elle dire autour d'elle.

Et cette phrase, répétée dans tous les rangs, la remplissait de joie.

Elle avançait lentement, dans la foule railleuse, saluant à gauche et à droite ces figures de connaissance qu'on ne rencontre jamais qu'aux mariages et aux enterrements, mais qu'on ne

manque jamais d'y rencontrer. Arrivée devant Norine, elle la salua avec une politesse irréprochable, pendant que l'infortunée voyait revivre à ses yeux, avec une netteté désolante, la dernière scène du chalet : Rosette s'en allant gaiement en promenade avec Edmond sur leurs ânes, pendant que madame Anglois martyrisait si joyeusement sa rivale d'intention.

À cette pensée, la jeune mariée devint encore plus rouge et tourna au cramoisi.

— Mes compliments, mon cher monsieur Duval, disait le Loup au marié triomphant. Vous venez de faire là une jolie acquisition ; c'est plus flatteur que mon terrain, n'est-ce pas ? Tous mes souhaits, et sans rancune, cher monsieur. Mes compliments, madame.

Le Loup s'en alla de son pas tranquille, et Norine eût respiré si elle n'eût entendu la voix qu'elle connaissait bien répondre à une autre voix :

— C'est vrai ; c'est affreux d'être rouge comme cela ; ça ne lui passera pas, allez ! Sa mère est toute pareille, regardez-la !

Et Norine, qui ne sentait que trop brûler ses joues, vit augmenter encore le feu qui dévorait son visage. Aussi l'expression de sa physionomie n'en devint-elle pas meilleure.

Au moment où elle prenait son air le plus boudeur, Reyer parut devant elle, comme s'il sortait d'une boîte à surprise. Sans la regarder, il s'inclina devant elle et serra la main du marié.

Pour le coup, elle pâlit ; une vague lueur d'espoir jaillit des ténèbres où l'avait plongée la vue de madame Anglois. Il ne la regardait pas, il n'osait pas peut-être. Elle osa le regarder, elle, bien

en face, fixant sur les yeux du jeune homme des yeux dont l'innocence avait totalement disparu.

Il sentit probablement, ou vit malgré ses paupières baissées, ce regard provocant, qui offrait la femme, et, plein d'une indicible colère devant tant d'impudence, il fixa ses yeux calmes sur ce visage blêmi par on ne sait quelle émotion malsaine ; la rougeur remonta aux joues qu'elle venait de quitter plus ardente, plus sombre, presque violette, comme après un soufflet.

Madame Anglois, qui attendait près de la porte de la sacristie, avait tout vu ; elle prit le bras de son neveu, et l'entraîna dans l'église, et de là au dehors.

Quand ils sentirent l'air froid les frapper au visage, ils respirèrent tous deux librement ; l'instant d'après, le coupé de Reyer les emporta vers la maison.

Au son des orgues, scandé par les coups de hallebarde des suisses, Norine reparut au bras de son mari flambant neuf. Tout près du porche, dans l'obscurité, elle vit deux yeux brillants se fixer sur elle, et elle reconnut le visage pâli, allongé, de Justin Lignon.

C'était d'un mauvais goût absolu, il le savait, mais la sentimentalité romanesque dont il n'avait jamais cherché à se défaire l'avait amené là, malgré les conseils de ses amis. Il avait voulu se donner la joie cruelle de la contempler dans sa pompe nuptiale.

Quoiqu'elle ne fût plus celle qu'il avait aimée, quoiqu'en se vendant pour de l'argent à un honnête homme qu'elle trompait, comme elle l'avait trompé lui, quoique jouant ici la comédie de l'innocence comme elle l'avait jouée à Dieppe, il la voyait encore,

le matin même, avec des yeux prévenus. Il la croyait soumise à de détestables influences qu'il ne pouvait s'expliquer : il accusait la mère d'avoir perverti l'esprit de sa fille, et si celle-ci eût eu l'air triste ou seulement préoccupé, il eût versé sur elle encore bien des larmes stériles.

En l'apercevant, la jeune mariée ne put réprimer un mouvement de répulsion ; son regard cruel et dur se fixa sur l'ancien fiancé comme pour lui dire :

— Que venez-vous faire ici ? Pas me compromettre, j'espère ?

Il y avait presque de la menace dans les yeux jadis adorés.

À cette vue, Lignon sentit tout son amour, toute son adoration tomber comme d'un haut échafaudage et mourir en lui, après une courte agonie.

— Pas vous compromettre à coup sûr, répondit son regard, mais vous dire que vous n'êtes plus rien pour moi, rien ! Moins que la boue qui va tout à l'heure souiller l'ourlet de votre robe de noce !

Elle comprit ce langage et passa, de plus en plus rouge. Muriet se tenait, en garçon d'honneur, à la portière du landau ; elle ne sentit même pas la galante pression de la main qu'il lui offrait pour monter ; ne sachant pas monter en voiture, elle se prit les pieds dans son voile, dont un morceau resta accroché à la portière ; pendant que Duval montait, l'architecte s'empara du morceau de tulle et le fourra dextrement dans sa poche, côté du cœur, en adressant un sourire à la jeune femme. Le landau s'ébranla, et toute la noce s'en fut au Grand-Hôtel, où le personnel était en branle-bas de combat pour un festival qui coûtait si cher.

Chapitre 23

— Eh bien, vous voilà mariée ! fit Muriet, après un dîner plantureux que l'entrepreneur offrait quinze jours après, dans son hôtel, aux amis particuliers des deux familles.

— Il paraît ! répondit Norine.

On prenait le café, et les dîneurs, disséminés dans les deux salons, le fumoir et le cabinet de travail, laissaient entre leurs groupes de larges intervalles qui favorisaient les conversations particulières.

— Il paraît ? répéta l'architecte ; vous n'en n'êtes pas bien sûr ? Est-ce la richesse ou le mariage qui cause votre incertitude ?

Norine haussa les épaules. Elle avait attrapé ce geste à de Muriet, et, le trouvant joli probablement, elle l'avait gardé.

— La richesse, dit-elle, la belle affaire ! Si vous croyez qu'il n'y en a pas à Paris de plus riches que moi…

— Eh ! fit l'architecte, ce n'est déjà pas si mal ici ? Quoique ce ne soit pas moi qui aie bâti la maison, elle est d'un certain goût.

— Nous avons dîné hier chez une dame, la femme d'un brasseur d'affaires, un ami de mon mari… C'est celle-là qui est riche ! Si vous aviez vu cela ! Et des toilettes ! Elle n'a pas d'amies audessous de quatre cent mille francs de rente ! Cela vaut la peine, au moins !

— Vous les aurez, chère madame ! dit Muriet avec douceur. Vous êtes trop jolie pour ne pas avoir tout ce dont vous aurez envie.

Les myosotis se tournèrent vers lui avec leur ancienne douceur.

— Que voulez-vous dire ? fit Norine avec toute sa candeur d'ingénue, encore augmentée, s'il est possible.

— Vous me comprenez bien, répondit assez brutalement l'architecte, qui ne se piquait pas de délicatesse. Votre mari est amoureux de vous ; vous lui ferez faire tout ce que vous voudrez.

Norine soupira et tourna vers son ancien ami son regard mélancolique, mais elle resta muette.

— Quoi ? fit Muriet d'une voix émue, déjà malheureuse ?

Il avançait la main pour prendre la main chargée de bagues qui reposait sur le dos d'un canapé, mais celle-ci se retira tout doucement, et il n'obtint aucune réponse.

Norine emporta sa robe de velours noir montante au-devant de son mari qui s'approchait, et tous deux se dirigèrent vers un groupe d'invités.

Madame Guerbois trônait sur un fauteuil, une tasse de café à la main. Elle n'aimait pas le café, qui la rendait malade après le dîner, mais elle croyait indispensable d'en prendre, pour affirmer ses habitudes mondaines.

Au bout de quelques instants, sa fille vint s'asseoir près d'elle.

— Eh bien ! fit l'heureuse mère, tu es contente ! Voilà ce qu'on appelle pendre la crémaillère dans le grand !

Norine ne répondit pas sur-le-champ. Après un silence :

— Nous partons après-demain pour l'Indre, dit-elle. Si tu crois que cela m'amuse !...

— Un petit voyage n'est pas désagréable, fit madame Guerbois non sans hésiter, car la neige fondue n'avait cesser de tomber pendant toute la journée, ne promettant pas beaucoup d'agrément pour le petit voyage en question.

— C'est très ennuyeux, affirma Norine. On ne va pas en province en plein hiver, et pour bâtir une fabrique, encore ! Je te demande un peu ce que je vais faire là, pendant qu'il surveillera ses travaux...

— Tu auras bientôt fait de le ramener à Paris, fit en souriant madame Guerbois.

— Pas si facile ! Il est extrêmement entêté. Il l'avait bien dit, mais je n'avais pas pris la chose au sérieux. Je n'ai jamais vu un entêtement pareil.

— Est-ce qu'il te refuse quelque chose ?

— Il ne fait pas seulement attention à ce que je lui dis ! Si j'insiste, il rit ; si je boude, il m'embrasse. Il est toujours de bonne humeur : c'est exaspérant.

Madame Guerbois ne trouva rien à répondre. Sans avoir une grande expérience de la vie, elle savait que ces hommes, dont rien ne dément la bonne humeur feinte ou réelle, sont les plus redoutables jouteurs pour quiconque veut lutter avec eux.

— Enfin, dit-elle par manière de consolation, te voilà riche, mariée, libre d'aller et de venir…

— Pas libre, rétorqua Norine, puisqu'il m'emmène dans l'Indre !

Quelqu'un s'avançait, elle reprit son doux regard et son charmant visage étonné ; cependant les invités de M. Duval, en se retirant, ne manquèrent pas, entre autres réflexions, de remarquer combien la jeune madame Duval avait de temps en temps l'air grognon.

— Duval l'en corrigera, fit l'un d'eux ; c'est le plus joyeux compagnon que je connaisse.

— Et avec cela, ferme comme un roc, ajouta un autre ami.

— Il la mettra au pas ! conclurent les autres en chœur.

Madame Duval partit pour l'Indre avec son mari. Elle eut beau bouder, se dire malade, pleurnicher même, rien n'y fit.

— Je ne me suis pas marié, dit assez judicieusement l'entrepreneur, pour que ma femme vive à Paris lorsque je vis en province. On se marie pour vivre ensemble, ma chère ; tes parents ont dû t'apprendre cela avec ton catéchisme.

— C'est précisément parce que cela m'attriste de quitter mes parents, objecta la jeune femme.

— Le curé qui nous a mariés, répliqua Duval en riant, t'a dit que la femme quittera son père et sa mère pour suivre son mari. Il n'y a rien à dire ni à faire, ma petite chatte ; nous allons aller bâtir la plus belle fabrique du département, et je t'apprendrai à quoi l'on reconnaît la bonne pierre de la mauvaise. Tu verras

comme c'est amusant de pincer ces filous de carriers quand ils veulent vous faire passer de la mauvaise marchandise pour de la bonne.

Cette perspective n'avait rien d'attrayant pour Norine, mais il fallait partir, et elle partit.

Ce fut en coupé-lit, avec toutes les améliorations que peut procurer la richesse. Mais décembre n'en jetait pas moins son grésil sur les vitres, et lorsque le train les déposa tous deux, avant le lever du jour, dans une gare glacée, lorsque la voiture retenue pour leur voyage les eut transportés dans un village où le meilleur hôtel était une auberge, Norine ne cacha plus son déplaisir.

— C'est une tyrannie, dit-elle, avec un véritable élan de colère.

— Ma petite fille, répondit son mari avec fermeté, quand je t'ai épousée, tu n'étais pas mieux logée que tu ne l'es ici ; tu raccommodais tes hardes ou bien tu faisais du crochet ; tu mangeais une triste cuisine, car j'ai dîné chez tes parents, et je m'en souviens. Pour les plaisirs, nous n'en parlerons pas, car il me semble avoir entendu de ta bouche que tu n'allais pas au théâtre quatre fois l'an. Ici tu n'auras rien à raccommoder, car tout ce que tu as est neuf, la cuisine est excellente, et je m'y connais ! Tu auras tous les livres que tu voudras, nous nous promènerons en voiture partout, et dans six semaines nous retournerons au bercail.

— Six semaines ? Nous ne serons pas à Paris pour le jour de l'an ?

— Tu auras tes étrennes tout de même, sois tranquille !

Duval, imperturbable, reprit sur-le-champ son harnais d'entrepreneur, qu'il avait quitté pour faire sa cour et se marier. C'é-

tait son élément, et il y trouvait un plaisir extrême.

Pincer les filous, comme il l'avait dit, gourmander les chefs d'équipe, se faire bienvenir des ouvriers, il s'acquittait de tout cela avec une joie évidente. Sa bonne humeur était sa principale force, et il le savait bien. Aussi l'opposa-t-il avec une incroyable ténacité aux bouderies de sa femme comme aux roueries de ses subordonnés.

De temps en temps, il avait maille à partir avec son architecte ; dans les cas douteux, il l'amenait chez lui, où le visage candide de Norine l'aidait à trancher le litige. Il savait bien, d'ailleurs, que jamais cet homme bien élevé ne lui parlerait en présence de la jeune femme comme il l'eût fait autrement, et Norine se trouvait ainsi être son auxiliaire sans le savoir.

Elle essaya de se faire apprécier par l'architecte ; mais celui-ci était tout l'opposé de Muriet. Déjà grisonnant, d'aspect sévère, c'était un père de famille qui ne regardait pas les femmes.

Un instant l'extrême jeunesse de cette pauvre petite madame Duval lui inspira la pensée de lui dire quelques bonnes paroles, comme à un enfant ou à un chien familier ; puis, quand il s'aperçut du parti pratique que savait en tirer l'entrepreneur, il se garda de lui témoigner autre chose que l'indispensable politesse, afin de pouvoir dans une certaine mesure garder son franc parler.

C'est ainsi que Norine passa non six semaines, mais deux mois pleins.

Il serait absolument superflu d'expliquer qu'elle n'avait jamais eu pour son mari que la plus complète indifférence ; mais, au

bout de ces deux mois de tête-à-tête, ce n'était plus de l'indifférence, c'était de l'aversion.

Lorsqu'ils retournèrent à Paris, elle était munie de tant de griefs, qu'il lui fallut plusieurs jours pour les raconter à sa mère. À sa grande stupéfaction, elle ne trouva en celle-ci qu'une oreille distraite.

— Eh ! mais, ma chère enfant, c'est comme cela, le mariage ! Les hommes ne font jamais ce qu'on veut ! c'est à la longue, avec beaucoup de prudence et de dissimulation, qu'on arrive à les gouverner, – et encore pas tous, et cela ne réussit pas toujours !

— Justin Lignon faisait tout ce que je voulais ! rétorqua d'un ton querelleur la jeune madame Duval.

— Mais il n'avait pas le sou, et ton mari est riche ! fit observer la mère en personne pratique.

— Enfin, conclut Norine, nous voici à Paris, et c'est la saison des bals ; je vais pouvoir m'amuser.

Pendant trois semaines, elle s'amusa en effet.

Duval, qui était au fond le meilleur homme du monde, la promena le jour, et l'escorta le soir dans tous les théâtres qu'elle eut la fantaisie de connaître.

Ceux qu'elle préférait n'étaient pas les plus littéraires ; mais aux endroits les plus risqués de la pièce elle opposait son inénarrable candeur, si bien qu'un jour Duval entendit derrière lui une dame qui disait à son mari :

— Vraiment, je ne comprends pas ce père encore jeune, qui amène sa fille à de semblables spectacles ! C'est tout au plus bon

pour des vieux comme nous.

C'est l'entrepreneur qui ne fut pas content ! Aussi, depuis ce jour, se montra-t-il extrêmement sévère sur le choix des théâtres. Pendant deux mois, il eut la constance de lire le feuilleton de critique dramatique du Temps, qui, lui avait-on dit, était le mieux fait et le plus sagement pensé de tous.

Comme il n'y comprenait rien, il trouva plus pratique de supprimer en partie le théâtre, qui d'ailleurs ne l'amusait que de loin en loin, et de ne plus conduire sa femme qu'aux pièces qui avaient fait leurs preuves, et que tout le monde s'accordait pour proclamer honnêtes, ce qui assomma la jeune madame Duval.

Restait le monde. Cinq ou six dîners acceptés, puis rendus, épuisèrent la série des invitations.

On dansait partout, cependant ; Norine, qui lisait assidûment les journaux du high-life, apprenait qu'on avait cotillonné chez madame de P… et tiré une loterie chez la comtesse de C…, donné un bal blanc chez la marquise de D… et un bal rose chez la duchesse de K…

On dansait partout, tout le monde dansait, et Norine ne dansait pas ! Il convient de dire qu'elle ne savait pas danser, mais cela s'apprend si vite, elle le croyait du moins, – et elle avait tant de bonne volonté !

Elle en avait tellement envie, qu'elle proposa à son mari de donner un bal.

À cette proposition, il pouffa de rire.

— Un bal ? nous ? dit-il. Tu veux faire danser les femmes de mes commis aux écritures ? Eh ! mon enfant ! qui donc viendrait au bal chez nous ? Nous ne sommes pas du grand monde, nous ! Nous donnons des dîners, c'est très bien ; on y vient, on nous les rend ; mais sais-tu qu'il faut connaître joliment du monde pour organiser un vrai bal ? N'y songe pas, ma petite ; et puis, sans reproche, tu fais une assez drôle de maîtresse de maison. Sans moi, ta cuisinière nous mettrait sur la paille ! Heureusement, je débrouille ses comptes ! Mais elle y fait encore sa pelote. Va, laisse les bals aux gens qui connaissent cela. Tu as de quoi t'amuser ici, amuse-toi, et restons tranquilles.

S'amuser à quoi ? Norine avait la tête aussi vide qu'un piège à rats qui n'a encore rien attrapé, ce qui, comme chacun le sait, est une demeure aussi peu meublée que possible. L'ennui, l'ennui mortel et sans remède, s'empara de cette petite cervelle, et se livra dans cette solitude à des excès de désespoir sans bornes.

Norine commença par pleurer silencieusement, ce qui consiste, suivant la formule, à fondre en larmes trois minutes avant le retour du mari, de façon à avoir les yeux rouges à point quand il rentre, si bien qu'il ne puisse faire autrement que de s'informer.

C'eût été parfait si Duval avait été homme à s'informer, mais il ne s'informait pas ! Il rentrait, prenait sa femme par le cou, l'embrassait un peu partout, la lâchait en riant et se mettait à lui raconter les affaires de la journée.

Oh ! ces affaires de la journée !

Norine en vint bientôt à redouter ce moment, qui lui semblait résumer toutes les taquineries du destin à son égard. Elle prit le

parti de ne plus écouter.

Mais Duval était de ceux qui aiment qu'on les entende et qui vous ramènent au fait par des interpellations directes, lorsqu'ils voient fléchir votre attention.

Norine non seulement dut écouter, mais répondre ; et la vie lui devint odieuse à partir de sept heures du soir.

L'après-midi avait du bon ; lorsque, après le déjeuner, Duval s'en allait à des travaux peu éloignés, Norine s'attifait soigneusement, faisait atteler, et allait se promener dans sa victoria.

Sa voiture ! Quelle joie d'avoir une voiture à soi !

Elle promenait autour du lac ses toilettes trop voyantes et un certain air qu'elle croyait digne et qui était à la fois insolent et boudeur. Elle avait espéré dans les commencements attirer tous les regards et faire la conquête d'un beau jeune homme qui mourrait d'amour pour elle et le lui ferait savoir avant de rendre le dernier soupir.

À sa stupéfaction profonde, on ne la regarda presque pas, et jamais deux fois. Son genre de beauté, qui appelait le regard quand elle allait à pied, vêtue d'une robe modeste et d'un chapeau de dix francs, avec son air chaste et son maintien d'ingénue, n'avait plus aucun relief sous le velours et les fourrures ; dans ce cadre riche, elle paraissait commune. Son équipage n'avait ni élégance ni tenue ; elle persista cependant à se montrer au Bois à l'heure du lac, et fut bientôt désignée par les habitués sous le nom de « la jeune épicière ».

Si le ciel clément lui avait épargné la douleur de connaître ce surnom peu flatteur ! Mais non ! On eût dit qu'en tirant à la lote-

rie du mariage le gros lot d'un entrepreneur en train de faire fortune, elle avait amené en même temps une série de petits guignons.

Un jour qu'un de ces arrêts favorables aux belles retenait sa voiture près d'un groupe de jeunes gens, elle entendit distinctement ces paroles cruelles :

— Tiens, la petite épicière ! La vois-tu dans sa victoria marron, avec des roues bleues ?

— Victoria d'occasion, femme toute neuve, proféra l'interpellé. Les joues ont encore la fleur du pêcher, sans calembour, mais elle devrait se faire pâlir ; on n'est pas coquelicot comme cela ! Elle a l'air d'un flacon de sauce tomate échappé de chez madame sa maman !

Norine rougit encore plus. Sa victoria était marron avec des roues bleues, incontestablement, et incontestablement d'occasion. Elle était trop rouge aussi, elle le savait bien ! On n'avait pas besoin de tant le répéter. Faire quelque chose pour pâlir ? Ah ! certes, elle ne demandait pas mieux ! Mais quoi ?

Elle consulta sa femme de chambre, qui lui dit qu'on buvait du vinaigre.

Norine se mit à boire du vinaigre et, incontinent, eut des crampes d'estomac, au point qu'on fut obligé de faire venir le médecin.

Pour toute autre, le médecin et les médicaments eussent suffi ; la pâleur distinguée eût bientôt apparu sur les joues récalcitrantes au vinaigre.

Madame Duval n'eut pas cette chance. En huit jours, elle fut remise, plus fraîche que jamais, disait son mari, et elle ne le savait que trop.

Comme elle avait horriblement peur de mourir, elle n'osa pas recommencer, et reprit son teint incandescent.

L'été vint cependant, et il fallut aller quelque part. Duval ne s'y résigna qu'à la dernière extrémité, car il avait horreur de la villégiature. Norine avait choisi Dieppe, – il accepta Dieppe, comme on accepte un rhume de cerveau ; mais une fois résigné à cette inévitable corvée, sa bonne humeur reprit le dessus.

Lorsque Norine annonça à madame Guerbois ses projets pour l'été, celle-ci lui dit d'un ton sévère :

— J'espère bien que tu vas nous emmener, tes frères et moi ?

Jamais les intentions de madame Duval n'avaient été mieux arrêtées que sur ce point. Non, elle n'emmènerait pas à Dieppe cette famille encombrante et peu distinguée, dont la présence l'empêcherait certainement de prendre le sceptre de la mode, qu'elle espérait bien conquérir. Elle s'était commandé des toilettes tapageuses, qui certainement feraient sensation ; si sa mère venait l'empêcher de les mettre, tout son plaisir serait gâté.

— Je ne crois pas, répondit la jeune femme, que la maison louée par mon mari soit assez grande.

— Nous en reparlerons, fit madame Guerbois d'un air détaché.

Elle en reparla le jour même, non point avec sa fille, mais avec son gendre, qu'elle alla trouver au milieu de ses maçons. Elle lui représenta qu'il ne pourrait pas être toujours présent, que Norine

était beaucoup trop jeune pour être ainsi livrée à elle-même, etc. Si bien que Duval, après un instant de réflexion, se rendit à la justesse de ces considérations ; il fut convenu que madame Guerbois rejoindrait sa fille aussitôt après la fin des classes, éloignée de quelques jours seulement.

Duval annonça cette bonne nouvelle le soir même à sa femme, qui n'en fut point réjouie ; mais elle avait reconnu l'inutilité de contredire son époux.

La ruse ne valait guère mieux, car il la devinait toujours, et riait à gorge déployée d'avoir éventé les petites combinaisons de sa femme. Il n'avait pas l'éducation nécessaire pour dissimuler ces petites satisfactions sous un voile de politesse, et Norine s'en trouvait cruellement froissée.

Elle se résigna donc et attendit sa famille.

q

Chapitre 24

Dès le soir du premier jour, l'amour-propre de la jeune femme fut éprouvé d'une rude façon. En choisissant Dieppe, elle avait obéi à deux sentiments très différents qui se mêlaient étrangement dans son âme. Elle avait voulu d'abord battre sur leur propre terrain madame Breteuil, madame Anglois et Rosette, en les écrasant de son luxe et de son élégance. Puis elle avait au fond de l'âme un espoir impérissable : celui de gagner Reyer.

La pensée que cet homme lui échappait s'était avivée dans cette petite cervelle détraquée ; elle ne savait par quels moyens, mais il lui semblait qu'un jour elle finirait bien par entendre ce beau garçon rebelle lui dire : Je vous aime !

L'aimait-elle ? Probablement ; au fond de cet être mal équilibré, le désir de l'amour était presque aussi fort que celui de l'amour-propre. D'autre part, il est certain que si, par impossible, Reyer se fût laissé séduire, au bout de huit jours elle l'eût chassé, pour le plaisir de faire triompher le susdit amour-propre.

Tant qu'elle ne l'aurait pas tenu dans ses mains, qu'elle n'aurait pas plongé ses yeux dans les yeux de cet homme qui n'avait voulu d'elle à aucun prix, elle serait humiliée et vaincue.

À la façon des autruches qui se cachent la tête et croient échapper aux regards parce qu'elles ne voient pas, Norine n'avait pensé qu'à cela. Mais lorsqu'elle vit arriver à sa rencontre M. et madame Breteuil, Edmond et sa femme avec la redoutable madame Anglois, elle s'aperçut qu'elle avait beaucoup présumé de ses forces. Quelle figure allait-elle faire devant cette bande hostile qui s'avançait comme une armée rangée en bataille ?

— Tiens ! fit Duval, M. et madame Breteuil ! Voilà une bonne rencontre !

Avant que Norine eût pu dire un mot, il s'était jeté en avant, il avait serré les mains des deux époux.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venus à ma noce ? dit-il. Voilà qui n'était pas gentil ! Mais puisqu'on vous retrouve… Vous habitez Dieppe ? Vous connaissez ma femme ?

— Un peu, fit M. Breteuil froidement.

Duval, qui était à cent lieues de la vérité, se mit à patauger dans la situation comme un terre-neuve qui casserait des œufs dans un poulailler. Il finit par inviter tout le monde à dîner pour le dimanche suivant.

On lui opposa des refus polis ; il insista, et voyant qu'il ne pouvait gagner la partie :

— Ah ! je sais, dit-il ; c'est parce que l'invitation est faite trop en l'air. C'est bon, nous irons vous faire une visite, n'est-ce pas, Norine ? Et vous n'aurez plus rien à dire.

Après une quantité suffisante de dénégations, on se sépara.

Norine marchait au bras de son mari, roide comme un pieu, avec toute la mauvaise grâce qu'elle était capable de déployer, et il y en avait pas mal.

— Je vous avais dit, fit-elle après un très long silence, que M. et madame Breteuil s'étaient mal conduits avec moi ; je ne pensais pas que vous alliez vous jeter à leur tête…

Duval s'arrêta court, tellement stupéfait de ce qu'il venait d'entendre qu'il n'en croyait pas ses oreilles.

— Comment ! dit-il, tu me fais de la morale, à présent ? Cela te déplaît que je sois gentil avec mes vieux amis et des gens dont je puis avoir besoin un jour ou l'autre ? Car M. Breteuil a de l'argent, et madame Anglois n'a pas vendu tous ses terrains, sans compter l'avocat, dont les services me seront précieux, car il m'a déjà donné pour rien plus d'une consultation que j'aurais payée cher ailleurs et pas si bonne.

— Je vous dis qu'ils se sont mal conduits avec moi, répéta Norine, qui n'avait plus envie d'écraser personne, mais qui se sentait horriblement vexée.

— Je croirais plutôt que c'est toi… fit Duval, qui brûlait sans le savoir ; voyons, ne te fâche pas, Norine, mais tu sais bien, là, entre nous, que tu as un petit caractère qui n'est pas commode ! Cela m'est égal, parce que j'ai pris le parti de n'y point faire attention, et d'ailleurs, comme c'est pour la vie, n'est-ce pas ? c'est ce que j'ai de mieux à faire ! Et puis, je t'aime bien. Mais jamais, vois-tu, tu ne me feras croire que ces Breteuil du bon Dieu aient pu se mal conduire avec une morveuse comme toi ! Regarde donc ce qu'ils sont, et vois un peu ce que tu es, à part ton nouveau grade de madame Duval qui fait de toi la moitié du bon garçon que je suis !

— Rentrons ! dit Norine qui suffoquait.

— Je ne demande pas mieux ! répondit Duval. J'en ai assez de me coucher quand le soleil se lève ! Si tu m'en crois, nous allons profiler de ce que nous sommes au bord de la mer pour nous coucher à neuf heures. Il n'y a rien de meilleur pour la santé, et demain nous irons faire une visite à cette bonne madame Breteuil.

Le lendemain, Norine eut la migraine. Le mari, qui s'y attendait, ne s'en émut point, et vers deux heures il arriva au chalet Breteuil, sans avoir rien dit à sa femme.

Que faire contre la figure réjouie d'un homme auquel on ne veut point de mal, et qui s'apporte pieds et poings liés, lui et son butin, dans vos mains généreuses ?

Duval raconta son mariage à sa façon et ne cacha point les défauts de Norine, qu'il traitait d'ailleurs d'une manière qui tenait le milieu entre l'affection que l'on porte à un joli animal de luxe et celle qu'on ressent pour un enfant gâté dont les caprices amusent sans inquiéter. Il dit ensuite que sa jeune femme avait fait mine de résister dans les commencements, mais qu'il l'avait matée en un rien de temps.

Madame Breteuil le regardait avec incrédulité, et M. Breteuil le contemplait avec compassion. Duval, qui n'était point bête, s'aperçut de leurs sentiments.

— Gageons, dit-il, que vous me prenez pour un imbécile ?

— Oh ! firent les deux époux avec un geste identique, qui exprimait combien ils étaient loin d'une idée aussi impolie.

— Si fait ; cela se voit sur vos figures. Eh bien, non ! je ne suis pas un imbécile. Je connais les défauts de Norine ; elle est gourmande, volontaire, boudeuse, orgueilleuse ; elle n'a pas très bon cœur, et au fond elle est très égoïste. Mais ce qu'elle a pour elle, voyez-vous, c'est son honnêteté ! pas coquette pour un sou, ma petite Norine ; au temps présent, on n'en trouve plus guère, de ces femmes-là ! Vous me direz qu'elle aime la toilette ? Eh, mon Dieu ! c'est de son âge. Mais, voyez-vous, les hommes n'existent pas pour elle ! Moi-même, je suis son mari : eh bien, elle est aussi modeste, aussi naïve que dans les premiers temps de notre mariage… Et il n'y a rien au-dessus de cela !

Certaines convictions commandent le respect. Ce serait une mauvaise action que de les ébranler, car que pourrait-on mettre à leur place ? Et de quel droit briser le cœur d'une créature humaine ? D'ailleurs, la vie se chargerait probablement de désillu-

sionner l'entrepreneur, et s'il ne devait jamais être désillusionné, eh bien ! il n'en serait que plus heureux ! C'est ce que pensèrent les époux Breteuil, et ils gardèrent le silence.

— Norine a dû vous faire quelque sottise, reprit-il. J'ai vu cela à la façon dont vous vous êtes rencontrés. C'est une enfant sans éducation, car, il faut tout dire, ses parents l'ont horriblement mal élevée. Je vais lui faire la leçon, et je vous l'amènerai souple comme un gant.

Là-dessus, il prit congé, sans laisser aux époux le temps de lui répondre.

— Que faut-il faire ? dit madame Breteuil, dès que la porte fut fermée. C'est bien dur de subir la présence de cette petite pécore ; et, d'autre part, comment désabuser ce pauvre homme ? Cela aurait l'air d'une mauvaise action, et n'en serait-ce pas une en effet ?

M. Breteuil réfléchit profondément pendant une minute.

— La situation est plus grave qu'elle n'en a l'air, dit-il enfin ; il est certain qu'avec l'opinion qu'il a de sa femme, Duval ne peut manquer de voir un jour lui arriver des choses fort désagréables. Mais nous ne sommes pas ses amis, tout au plus est-il pour nous une relation : le métier de don Quichotte ne nous a pas beaucoup réussi avec Lignon, et celui-là, cependant, c'était notre devoir de l'éclairer… Si vous m'en croyez, nous laisserons le couple Duval se débrouiller, et, pour éviter des explications déplaisantes, s'il nous amène sa femme, nous l'accueillerons froidement, comme si nous l'avions à peine connue. Croyez-moi, si cette sorte de comédie répugne à nos instincts de droiture, elle ennuiera encore bien davantage celle que vous nommez si bien la petite pécore !

Lorsque Norine apprit qu'elle accompagnerait irrévocablement son mari dans sa prochaine visite à madame Breteuil, elle éprouva un joli petit accès de rage : pour la première fois depuis qu'elle était mariée, elle commit une imprudence et se découvrit.

— Je n'irai pas, dit-elle. Non, je n'irai pas ! Après tout, nous ne sommes pas en Turquie, nous sommes en France, et l'on ne peut me forcer à faire ce qui ne me convient pas. Je n'irai pas, je ne veux pas !

Duval la regarda attentivement, et son visage jovial prit une expression que ses maîtres maçons connaissaient bien ; sa femme ne l'avait jamais vue.

— Dis-le donc encore une fois, que tu ne veux pas ? fit-il sans élever la voix, mais en serrant un peu les dents.

Elle le regarda et prit peur.

— Dis-moi donc que tu ne veux pas quelque chose quand je t'ai dit que je le veux ? Hein, tu ne réponds pas ? Ça t'ennuie, dis, que je ne me laisse pas mener par le bout du nez ? Tu t'étais figuré que tu ferais de ton mari tout ce qui te passerait par la tête, et que s'il résistait, tu lui ferais des scènes ! Des scènes ! en voilà une idée !

Il haussa les épaules, mais ce geste-là ne ressemblait pas du tout à celui de Muriet.

Norine, effrayée, mais invaincue, les yeux méchants, le regardait avec stupeur. Il reporta sur elle son clair regard devenu soudain aigu.

— Tu ne veux pas ! Et tu n'iras pas ! Voilà qui est net, au moins ! Tu leur as donc fait bien des sottises, à ces braves gens, que tu n'oses pas retourner chez eux ?

Elle réprima un mouvement de colère qu'il saisit au passage.

— Voyez un peu ce que c'est ! reprit-il avec une certaine amertume. On est riche, on a sa position faite, on pourrait faire un beau mariage dont on retirerait honneur et profit ; au lieu de ça, on épouse pour ses beaux yeux une petite fille mal élevée, qui n'a rien pour elle que sa figure ; on la comble de prévenances, de cadeaux, on lui donne une maison, des domestiques, une voiture, et puis, moins d'un an après le mariage, cette mijaurée, pour une chose toute simple, vous fait des scènes, sans rime ni raison. Et n'approchez pas, encore, car elle mordrait !

Norine était blême de fureur. Sans dire un mot, du revers de sa main, elle envoya à terre tout ce qui se trouvait sur la table du salon, et regarda avec une sorte de contentement méchant les objets brisés s'éparpiller à terre.

— Ah ! c'est comme cela ? fit l'entrepreneur.

Le sang lui monta au visage, et il devint pourpre.

— Tiens, petite malheureuse, je te broierais comme du verre, si je voulais…

Il lui saisit le poignet et le serra entre deux doigts.

Elle poussa un cri aigu.

— Bête ! dit-il en riant, c'est seulement pour te faire voir ; ne recommence pas, entends-tu ? Je suis le fils d'un maçon, moi, et dans notre pays, quand les femmes sont trop méchantes, les

hommes tapent dessus. On n'a encore trouvé que ce moyen-là de les faire taire. Je sais bien que dans la haute société, ce n'est pas comme cela que ça se passe, mais je ne suis pas un homme du monde, moi. Je suis Louis Duval, entrepreneur ! Et ma femme marchera droit. As-tu compris ?

Elle s'enfuit dans sa chambre, s'enferma et refusa de paraître pour le dîner.

Duval ne s'en émut point ; mais en voyant la femme de chambre passer avec un bol de bouillon, il l'arrêta.

— Madame ne doit rien prendre, dit-il. Le docteur a dit que lorsqu'elle se sentirait malade, elle devrait faire diète, une diète absolue. Dites-lui que c'est moi qui le lui rappelle.

Pour entrer chez madame, il fallait traverser la salle à manger. Duval s'installa avec sa pipe dans l'embrasure d'une fenêtre, et monta la garde tranquillement toute la soirée. Vers dix heures, il entra. Norine, couchée, faisait semblant de dormir. Il se conduisit absolument comme si elle n'eût pas été là, et s'endormit lui-même dès que la maison fut silencieuse.

Le lendemain, madame Duval se leva comme à l'ordinaire, et son mari ne fit point d'allusion à ce qui s'était passé la veille.

— Es-tu prête ? lui demanda-t-il vers deux heures. Nous allons chez les Breteuil.

Elle se fit apporter son ombrelle et son chapeau ; l'entrepreneur lui offrit le bras, et ils entrèrent chez madame Breteuil.

En voyant son ancienne petite amie, la bonne âme ne put s'empêcher de se sentir émue, mais elle s'était juré d'être impas-

sible, elle sut se tenir parole.

L'entrevue fut cérémonieuse et courte : Duval, avec toute sa jovialité, ne put amener d'abandon. On se promit néanmoins, de part et d'autre, de se revoir, et l'on se sépara avec un indicible soulagement.

Cependant les frottements inévitables de l'existence adoucirent peu à peu les rudesses de cette première rencontre.

Madame Breteuil, ignorant la scène qui avait eu lieu entre Duval et Norine, prit une sorte de compassion pour l'orgueil vaincu de cette jeune femme punie.

— Elle se repent peut-être, pensait l'excellente femme, et elle n'osera jamais me le dire.

— Elle ne se repent pas, reprit un jour M. Breteuil, devant lequel elle exprimait cette idée tout haut. Elle est humiliée, mais non corrigée. On ne la corrigera pas, ni à présent, ni jamais. J'ai observé ses yeux quand elle vous regarde ; elle vous hait, ma pauvre amie.

Madame Breteuil poussa un soupir et s'efforça de ne plus y penser.

q

Chapitre 25

Autant Norine avait eu peu d'envie de voir arriver sa mère, autant il lui tardait maintenant d'avoir près d'elle cette confidente

naturelle de ses chagrins domestiques. Aussi madame Guerbois et même les petits frères furent-ils accueillis avec une expansion de joie qui ne laissa pas de les surprendre.

Dès que les deux femmes se trouvèrent seules, Norine s'empressa de défiler le chapelet de ses misères ; d'après le souvenir de certaines scènes entre son père et sa mère, elle espérait trouver toute la commisération imaginable dans une femme qui avait de tout temps résisté à son mari.

Mais madame Guerbois sut prouver à sa fille que chacun a sa petite mesure pour lui et sa grande mesure pour les autres. Qu'elle eût eu cent fois raison en faisant un ilote du pauvre Guerbois, c'était cent fois prouvé ! Que Norine dût agir de même avec Louis Duval, entrepreneur, c'était tout différent, et elle le lui démontra par des arguments indiscutables.

— Dans un ménage pauvre, dit-elle, où chacun des époux n'a rien apporté, la femme doit organiser l'existence de telle sorte que le mari fasse le plus de besogne et gagne le plus d'argent possible ; s'il regimbe, on s'arrange pour le faire obéir, moitié par la persuasion, moitié par les scènes, que les hommes détestent, et dont ils finissent par avoir peur. Mais, avec toi, le cas est tout autre. Tu n'as rien apporté du tout, c'est ton mari qui possède tout. Il a fait un contrat de mariage par lequel il t'a reconnu cent mille francs de dot. Ça a l'air très gentil, et en réalité, le jour où tu l'ennuierais, il pourrait très bien te mettre à la porte avec tes cent mille francs ; cela te ferait quatre mille francs de rente. Tu en dépenses cinquante mille environ. Vois un peu si la différence mérite que tu fasses quelques concessions.

C'était parler d'or. Mais Norine avait le caractère fait de façon à vouloir tous les avantages sans faire aucune concession, ce qui était plus difficile à arranger qu'elle ne l'aurait cru. Elle se contenta de bouder sa mère, de bouder ses frères, de bouder M. et madame Breteuil, qui avaient la politesse de n'y point prendre garde dans leurs rares entrevues, si bien que le séjour de Dieppe, tant souhaité, finit par devenir une pénitence, même pour la jeune femme, qui ne trouvait plus personne à qui parler.

Après l'arrivée de madame Guerbois, Duval était retourné à Paris, d'où il revenait le samedi par le train des maris ; Norine commençait par l'accueillir assez mal ; puis, la bonne humeur de l'entrepreneur gagnant toute la maison, elle se laissait dérider et devenait d'ordinaire assez aimable pour l'heure de son départ.

Ce n'était pas de très bonne politique, mais quelqu'un survint qui changea tout cela.

Ce deus ex machina ne fut autre que Muriet. Il vint pour cultiver ses chalets, et resta pour faire la cour à Norine. Il s'était toujours dit qu'il mangerait de ce morceau-là, et le moment lui paraissait assez favorable pour se mettre à table. L'année qui venait de s'écouler n'avait pas été perdue pour lui : il avait trouvé moyen de se faire adjuger, par l'entremise de l'entrepreneur, la construction d'un hôtel particulier et d'une maison de rapport. Les bénéfices seraient considérables, car ils s'entendaient à merveille, et personne autre que les héritiers des propriétaires n'aurait à en souffrir. Ceux-ci seraient peut-être étonnés, dans vingt-cinq ou trente ans, d'être obligés de faire des réparations énormes, – mais en vingt-cinq ans il passe tant d'eau sous les ponts !

Donc, les deux hommes s'étaient liés intimement ; on les voyait sans cesse ensemble, pour leurs affaires d'abord, et parfois pour leurs plaisirs.

Muriet avait fait recevoir Duval à son cercle. Quoi de plus naturel pendant l'absence de Norine ? Ne fallait-il pas bien passer ses soirées quelque part ?

Duval allait donc au cercle ; et Muriet, à Dieppe, après avoir pourvu à l'occupation des soirées du mari, s'ingéniait à employer celles de la jeune femme.

Il avait tenté de la conduire au Casino ; mais ceci ne put se faire qu'avec la participation de madame Guerbois, ce qui enlevait à ces petites parties de plaisir la moitié de leur attrait. Cependant cela valait mieux encore que rien, évidemment.

Et puis, au Casino, il présentait, présentait, présentait… Tout le monde y passait ! Pas un monde très relevé, mais à coup sûr un monde qui paraissait élégant.

Madame Breteuil avait, par moments, envie de s'apitoyer sur le sort du mari ; M. Breteuil, lui, qui avait la philosophie tant soit peu rancunière, la relevait vertement dans ces occasions, soutenu par madame Anglois, qui donnait alors avec une énergie toute particulière.

Les jours où celle-ci se livrait à des aperçus sur l'avenir du ménage Duval étaient des jours de fête pour ses voisins. Elle composait savamment ses horoscopes, comme le plan d'un livre, et les déroulait le soir aux oreilles charmées de ses auditeurs. Rosette se pâmait de rire ; madame Breteuil, hésitante d'abord, finissait

par sourire, et Reyer lui-même ne pouvait conserver sa gravité devant l'irrésistible comique des situations inventées par la tante.

— C'est heureux que nous n'ayons pas ici de demoiselles, dit-il un soir, au moment où madame Anglois faisait retomber le rideau sur un cinquième acte où l'entrepreneur glorieux, arrivé à la cinquantaine, touchait aux plus hautes destinées, guidé par la main sûre et expérimentée de sa femme, qui avait juré de le faire décorer par tous les souverains étrangers.

— Oui, c'est heureux ! répliqua promptement M. Breteuil ; c'est trop d'en avoir eu une. Mais, chère madame, croyez-vous vraiment que cette péronnelle soit si habile ?

— Eh ! mon voisin, il n'est pas nécessaire qu'elle soit habile, pourvu qu'elle s'adresse à des hommes qui le seront, répondit judicieusement madame Anglois. C'est une affaire d'aplomb.

— Je ne sais pas, ma tante, fit Rosette, si elle aurait l'aplomb de l'initiative ; elle m'a paru très passive…

— Tu crois ça ? Attends que l'ambition lui vienne ! Et puis, passive… Pour exécuter sur ton mari l'attaque que tu sais, il me semble qu'un peu d'initiative était nécessaire, car à moins que l'initiative ne soit venue de lui…

Le petit cercle éclata de rire en regardant Edmond.

— Enfin, dit celui-ci, nous en voilà débarrassés.

— Pas sûr ! fit madame Anglois avec le geste monitoire de son index.

— Comment ! pas sûr ?

— Pas sûr du tout. Je connais cette espèce de femmes. Elles n'ont aucune fidélité, mais un entêtement qui, pour les gens superficiels, en tient parfois lieu. Si, par un concours de circonstances invraisemblable, c'est vous, mon neveu, qui aviez eu le bonheur d'être son époux, je ne crois pas qu'elle vous eût gardé la foi conjugale de préférence à tout autre ; mais je sais bien que, ne l'étant point, vous êtes exposé à des attaques nouvelles…

Il y eut un haro général.

— Oh ! ma tante ! s'écria Rosette, vous voyez les choses trop en noir ; ce n'est pas possible ! Après ce qui s'est passé…

— Tu ne veux pas me croire ? reprit madame Anglois en fronçant son nez d'une façon particulière, ce qui décelait une grande hilarité intérieure ; veux-tu parier ?

— Je tiens le pari ! fit Edmond avec vivacité. Aussi bien, ma tante, vous me donnez là un rôle d'homme persécuté contre lequel je proteste…

— Vous y passerez, mon neveu ! répliqua madame Anglois sans cesser de s'amuser en dedans. Que parions-nous ?

— Un voyage en Italie ! dit Rosette.

— Convenu ! Si je perds, je vous emmène tous deux. Si vous perdez, c'est vous qui m'emmènerez. De la sorte, nous sommes sûrs d'y aller, quoi qu'il arrive.

— Mais il faut fixer une limite, fit observer M. Breteuil.

— Cinq ans, dit Reyer.

— Deux ans ! répliqua madame Anglois, et encore, deux ans, c'est long.

— Ma tante ! Elle n'aurait pas vingt ans, et vous supposez qu'à cet âge…

— Nous irons en Italie, interrompit joyeusement la bonne âme. Tu comprends que je n'ai pas envie d'attendre l'impotence finale pour faire ce voyage-là. Quel plaisir je me fais de cette petite fête ! Et à vos frais, mon neveu, cela en doublera le charme.

On ne put l'en faire démordre, et pendant plus d'une soirée ce pari servit de thème aux variations les plus imprévues.

Muriet avançait son siège, cependant ; Norine ne pouvait plus se passer de lui ; elle l'appelait Muriet tout court et lui prenait le bras d'elle-même ; elle ne s'appuyait pas sur ce bras, c'eût été manquer à tous ses principes d'ingénue, mais elle le laissait presser fort tendrement sur un cœur qui avait maintes fois battu pour d'autres que pour elle.

C'étaient des espérances ; sans la présence de madame Guerbois, l'architecte était convaincu qu'elles fussent devenues des réalités ; mais le moyen de réaliser, avec ces deux grands garçons dégingandés qui, tout le jour, sortaient de partout, comme des diables d'une tabatière ! Quand ce n'était pas eux, c'était leur mère qui se montrait aux moments et aux endroits les plus imprévus. Muriet commença à la donner au diable, mais le diable n'en voulait pas, – probablement par suite d'encombrement, la marchandise de ce genre étant abondante sur la place.

— Je ne pourrai donc jamais la trouver seule un moment ? se demandait l'architecte, qui à ce jeu-là s'était enflammé plus que

de raison. En un quart d'heure de conversation, je la déciderais à n'importe quoi !

Muriet croyait connaître les femmes et celle-ci spécialement : c'était une grave erreur ; d'ailleurs, un axiome dit que quiconque croit connaître les femmes donne par là la preuve qu'il n'y entend rien.

Un jour cependant il se crut arrivé à l'entretien si longtemps désiré : il y arriva même.

Duval venait de prendre le train du matin ; Muriet, qui devait d'abord partir avec lui, vint lui annoncer, à huit heures, qu'il prendrait le train du soir, et l'entrepreneur, toujours jovial et sans méfiance, s'en alla seul.

Son ami et obligé resta dans la salle à manger avec Norine, qui prenait son chocolat, revêtue du plus galant négligé. Batiste écrue, broderies, dentelles, toutes les herbes de la Saint-Jean y étaient au complet, ce qui la rendait jaune, son teint s'accommodant mal des nuances effacées.

La salle à manger, tranquille, était propre à l'entretien souhaité. Madame Guerbois n'avait point paru, les garçons prenaient sur la plage leur bain matinal…

— Norine, dit Muriet qui n'aimait pas le chocolat, voilà bientôt un an que nous n'avons pu causer librement ensemble…

La jeune femme, qui buvait à même sa tasse, leva sur lui ses yeux myosotis sans cesser de boire.

— Un an, et depuis ce temps il est arrivé des événements bien cruels pour moi.

Les myosotis se baissèrent jusqu'au fond de la tasse, et Norine happa lestement la dernière goutte du breuvage.

— Vous ne pouvez ignorer ce qui se passe dans mon âme, reprit l'architecte.

Non, elle ne l'ignorait pas, car les yeux candides se voilèrent d'une pudique confusion.

— N'aurai-je jamais un moment de causerie avec vous ? Nous avons tant de choses à nous dire !

— Nous pourrons causer à Paris, dit madame Duval de son air ingénu. Cette maison est comme un moulin, c'est vrai ; mais chez moi je serai plus tranquille cet hiver. Et puis j'aurai un jour, et l'on sera sûr de me trouver.

Un jour ! avec du madère et des petits gâteaux ! C'est cela qui avancerait les entretiens confidentiels de Muriet !

Mais il ne se laissa point déconcerter. Entre ces bons compères, les paroles explicites étaient superflues, chacun comprenant à demi-mot.

— Ah ! reprit l'architecte, j'avais oublié de vous dire : J'ai déménagé le 15 juillet.

— Vraiment ? fit Norine ; où demeuriez-vous ?

Ici Muriet admira ! Il n'aurait jamais trouvé cet imparfait-là !

— Aux Ternes, répondit-il négligemment. Je viens de me meubler un très joli petit entresol, rue du Rocher, 166…

— Ce n'est pas loin de chez nous, dit la jeune femme.

— Pas très loin, et puis on dit que tout chemin mène à Rome. J'ai déjà calculé que je pourrais aller vous voir tous les jours sans passer une seule fois par les mêmes rues pendant toute une semaine.

— Tiens ! c'est drôle ! fit l'ingénue.

Madame Guerbois entra avec les sentiments d'une mère qui a dormi une heure de trop. Cependant l'air placide de sa fille eût dû la rassurer ; ce qui l'inquiéta fut la mine renfrognée que Muriet ne put s'empêcher de lui faire. Aussi, pourquoi venait-elle lui couper la parole au beau moment ?

Madame Guerbois prit du chocolat, mais sans appétit ; quelque chose lui disait, qu'il y avait anguille sous roche ; et elle se sentait inquiète. Ses garçons affamés rentrèrent presque au même instant, et Muriet s'en alla, ce qui était une faute.

Dans l'après-midi du même jour, pendant que Norine, assise sur la plage dans une guérite d'osier, faisait semblant d'exécuter des variations compliquées sur une petite dentelle au crochet, madame Guerbois monta soigneusement la garde autour de la guérite.

— Maman, lui dit une fois sa fille, tu ne pourrais pas te tenir tranquille ?

— Je marche pour dissiper mon mal de tête, répondit cette mère prudente ; cela va déjà mieux.

Elle ne mentait pas, car l'objet de sa vigilance apparaissait sur les marches du Casino, où Norine ne pouvait l'apercevoir.

Madame Guerbois fondit sur l'architecte et l'entraîna vers les parages ultra-mondains où jadis il avait remis les souliers de son idole.

— J'ai à vous parler, monsieur Muriet, dit cette mère pleine de dignité.

— À vos ordres, madame ! fit l'architecte avec la galanterie qui chez lui était le dernier mot de la politesse.

— J'irai droit au but, monsieur ! Vous faites la cour à madame Duval.

— Oh ! madame ! protesta l'inculpé en levant les mains au ciel avec surprise.

— Vous comprenez bien que si je n'en étais pas sûre, je ne m'amuserais pas à vous le dire, reprit madame Guerbois. Eh bien, voyez-vous, il faut y renoncer. Je ne permettrai pas qu'on détourne mon enfant de ses devoirs.

— Chère madame, interrompit gravement Muriet, je dois être sous le coup de quelque dénonciation calomnieuse. Madame Breteuil, qui ne peut me souffrir, vous aura dit…

— Je ne vois pas madame Breteuil, répliqua la mère de Norine. Ma fille, pour faire plaisir à son mari, a cru devoir renouer des relations avec cette famille ; mais pour ma part, j'ai été trop sérieusement blessée… La question n'est pas là. Vous faites ostensiblement la cour à madame Duval, et je ne dois pas le supporter. Cette enfant est trop inexpérimentée pour que vos attentions ne soient pas un danger pour elle, moins à cause de ses sentiments, dont je suis sûre, que pour l'opinion qu'en pourraient concevoir les autres… Vous me comprenez ?

— Je vous comprends, répondit Muriet. Si j'ai eu le tort d'exprimer mon admiration d'une façon trop évidente, je saurai m'en abstenir désormais. Duval est mon ami, et à ce titre je dois le ménager.

— S'il est votre ami, tant mieux ! fit madame Guerbois impatientée ; je vous dis court et clair que vous regardez ma fille d'une façon qui ne me convient pas, et que, si cela continue, j'avertirai mon gendre.

— Vous ne ferez pas cela, chère madame, répliqua Muriet, qui la regarda en dessous ; vous causeriez à votre fille un irréparable dommage, sans me nuire d'une façon sérieuse. Duval et moi, nous avons des intérêts communs ; or on ne se brouille pas ainsi avec un ami dont on peut avoir besoin ; madame Duval serait surveillée de plus près, peut-être d'une façon blessante ; mais j'ai ma conscience pour moi, et ce qui blesserait les justes susceptibilités d'une épouse serait facilement pardonné, par l'ami, au mari troublé par d'injustes soupçons.

— Très bien ! fit madame Guerbois irritée, vexée surtout d'avoir si mal emmanché son affaire ; il en sera ce que vous voudrez. Je ne prêterai pas les mains à des sentiments de nature à compromettre ma fille, vous ai-je dit. Au moindre soupçon, j'avertirai mon gendre, et vous vous débrouillerez tous deux comme vous l'entendrez.

Elle tourna le dos à l'architecte, qui resta nez à nez avec la falaise. Il connaissait les pierres, et celles-ci n'avaient rien à lui apprendre ; il les toisa avec dédain et retourna vers le monde civilisé.

Ceci lui donnait à réfléchir, car madame Guerbois était évidemment aussi honnête que convaincue, et, en admettant qu'elle ne mit pas ses menaces à exécution, elle serait néanmoins un véritable trouble-fête. Mieux valait attendre le retour à Paris, ce charmant Paris, si commode, qui contenait jusqu'à sept chemins différents, tous conduisant de son entresol à l'hôtel de l'entrepreneur.

Il prit le train de nuit, retrouva Duval, lui rendit deux autres petits services dans la journée, ce qui le fit inviter à dîner dans un endroit où l'on mange très bien, et profita de cette circonstance pour resserrer les liens de cette amitié nouvelle, mais déjà robuste. De plus, il ne retourna pas à Dieppe.

Norine, au bout de peu de temps, s'ennuya tellement qu'elle préféra revenir à Paris. La présence de sa mère lui était devenue insupportable, depuis que celle-ci ne manquait pas une occasion de dire du mal de Muriet.

Plus innocente que sa fille, la digne mère s'était imaginé qu'on détourne l'attention d'une femme en noircissant celui qui la recherche. Ceci ferait croire que madame Guerbois n'avait pas étudié ses auteurs très à fond. Le refrain qui déchirait Muriet quinze fois par jour n'avait fait qu'avertir Norine des sentiments de sa mère, et par conséquent lui inculquer plus fortement le principe de garder pour elle tout ce qu'elle pensait.

Madame Guerbois, qui se trouvait bien à Dieppe, fut laissée en villégiature avec ses garçons. Mais Norine emmena ses domestiques. Au bout de quarante-huit heures de table d'hôte, la mère de famille revint, tout effarée de ce que cela coûte quand on ne vit pas chez soi. Sa fille ne fit qu'en rire sous cape ; elle s'était promis

d'avance ce plaisir simple et innocent, et à partir de ce moment elle recommença la vie qu'elle avait ébauchée l'hiver précédent.

q

Chapitre 26

Un soir de décembre, madame Duval songeait seule au coin de son feu. Quelques jours auparavant, elle avait fêté l'anniversaire de son mariage, et, récapitulant sa vie, elle se disait que cette année ne lui avait, après tout, pas apporté de grands agréments.

Son mari dînait en ville, – dîner d'hommes chez un architecte. – Elle aimait autant cela que de l'avoir en face d'elle, dans leur grande salle à manger qui paraissait trop grande pour eux deux ; cependant elle ne pouvait s'empêcher de songer qu'être seule est fort ennuyeux. Sa pensée se porta naturellement sur Muriet, – mais Muriet dînait aussi quelque part ; la jeune femme se dit que les hommes sont bien tous les mêmes : quand il s'agit de leurs intérêts ou de leurs plaisirs, ils ne pensent plus qu'à cela, et leurs amies ne comptent plus.

Vagabondant alors, sa pensée alla chercher le ménage Breteuil. Ils étaient heureux, ceux-là !

Madame Breteuil n'était jamais seule que lorsqu'elle le voulait bien ; elle avait autour d'elle des amis et des amies, jeunes et vieux, qui ne demandaient qu'à lui être agréables et qui auraient fait bien des choses pour lui épargner un ennui. Les vilaines gens qui, n'étant pas les amis de Norine, se permettaient d'être heureux ! Elle détourna sa pensée de ce monde-là avec un dédain

très mal joué, même vis-à-vis d'elle-même, qui n'était pourtant pas difficile.

Des Breteuil, sa pensée, suivant sa pente naturelle, s'en alla aux Reyer.

Encore un sot petit ménage, celui-là ! Des gens qui s'amusaient chez eux, qui allaient avoir un enfant ! Est-ce assez bête, d'avoir un enfant ! Le premier surtout ! Il n'est pas de ridicule que les parents ne se donnent à propos de ce vilain petit être rouge et désagréable… Norine n'avait pas d'enfant, Dieu merci ! Et elle espérait bien ne jamais en avoir, ou alors c'est que la Providence y mettrait de la malice.

On ne sait pourquoi, tout à coup, l'image de Justin Lignon vint se mêler à ces rêveries fort mal à propos d'ailleurs, car elle fut repoussée avec colère, comme elle pouvait s'y attendre ; mais c'était une image têtue, plus têtue que l'original, – et elle revint jusqu'à ce que Norine ne pût plus la chasser.

Ce n'est pas Justin qui eût laissé Norine toute seule pendant une longue soirée d'hiver ! Il l'aimait, lui ! Elle eût fait de lui tout ce qu'elle eût voulu, rien qu'en lui souriant d'une certaine façon qu'elle connaissait bien ; et elle sourit ainsi, se regardant dans la glace.

Son sourire était irrésistible, elle s'en assura une fois de plus ; ses yeux aussi bleus qu'autrefois avaient une expression plus concentrée, mais elle pouvait à volonté leur rendre le regard innocent qui avait fait tant de dupes… Cependant, elle ne pouvait se le dissimuler, avec tout cela elle n'avait pas d'amis, personne dans le monde qu'elle voyait maintenant ne s'intéressait à elle, et bien peu de dames l'invitaient.

Elle pouvait aller à autant de « jours » qu'elle voulait ; pénétrer dans le monde des soirées était plus difficile. Il faut avoir pour cela, ou des amis qui vous présentent, ou bien un certain genre de mérite qui vous rende précieuse pour ceux qui vous reçoivent. Norine n'avait point d'amis, et son joli visage, un peu commun, n'était pas de ceux qui font sensation dans un bal. Trop jolie pour plaire aux jolies femmes, elle n'était pas assez remarquable pour être recherchée en raison de sa beauté ou de son éclat.

Elle se voyait donc sur les confins du monde sans pouvoir y pénétrer ; sa gaucherie, son manque de conversation l'empêcheraient toujours d'y faire figure, et la fortune qu'elle avait payée de sa personne n'était rien parmi les fortunes qui la coudoyaient sans la voir.

Tout cela n'était pas gai, et Norine poussa un profond soupir ; puis sa mélancolie s'augmenta d'un peu de rage à l'adresse de son mari.

Le mari, c'était l'ennemi, désormais. C'étaient les liens du mariage qui retenaient comme une chrysalide épaisse les ailes de papillon que madame Duval se sentait pousser.

C'est le mari qui ne voulait pas aller aux petits théâtres, qui avait refusé de donner des bals, qui ne voulait pas recevoir un soir par semaine, qui avait éclaté de rire lorsque Norine lui avait parlé d'aller passer l'hiver à Nice, qui s'était pâmé à l'idée de la voir apprendre à monter à cheval, qui la tournait en ridicule lorsqu'elle portait des robes trop voyantes, et qui récemment, en recevant une note de couturière, avait déclaré que c'en était assez

pour cet hiver, et qu'il ne paierait pas un sou de toilette jusqu'au printemps.

C'est Duval encore qui avait imaginé de ne plus remplir la bourse de sa femme, après avoir constaté qu'elle se vidait trop vite, et qui lui avait dit tranquillement :

— Tu auras cent francs par mois pour t'amuser, et si tu veux des robes neuves, achète-t'en avec tes économies.

Quelles économies peut-on faire sur vingt-cinq francs par semaine ?

Norine, en deux mois de mariage, était devenue horriblement dépensière. Les premiers cinquante louis qu'elle avait trouvés dans son bureau le lendemain de son mariage étaient restés intacts six semaines, car elle ne savait ni ce qu'il fallait acheter, ni comment on achète, n'ayant jamais acheté que de la salade ou des radis, et par-ci par-là une paire de gants de fil d'Écosse ou de laine.

Mais dès qu'elle avait mis seule le pied dans un grand magasin de nouveautés, elle avait empli ses tiroirs et sa chambre de fanfreluches inutiles et de mauvais goût.

Alors la bourse avait toujours été vide… Quoi d'étonnant à ce que Duval eût refusé de la remplir ?

En attendant, elle était à la portion congrue, et elle enrageait de toutes ses forces, sans rien pouvoir y faire, et à force d'enrager elle se mit à pleurer.

Tout à coup, on sonna.

Elle avait dîné de bonne heure, car sa cuisinière, dont elle avait un peu peur, la dépêchait au plus vite lorsque « monsieur ne dînait pas à la maison ».

La pendule marquait à peine neuf heures.

Quel était l'ami, le sauveur, qui venait passer la soirée avec la malheureuse abandonnée ?

La porte du salon s'ouvrit, et la femme de chambre annonça :

— M. Guerbois !

Norine, qui s'était soulevée sur son fauteuil, dans son attente joyeuse, se laissa retomber.

Son père ! Était-ce cela qui pouvait la distraire ?

M. Guerbois entra, baisa sa fille au front, et s'assit sur un fauteuil de satin vieil or, en face d'elle.

Il avait plu, les vêtements du brave homme étaient mouillés ; Norine pensa que son joli meuble en pâtirait ; mais, au fond, qu'est-ce que cela pouvait lui faire ? Que Duval fit remplacer ses fauteuils quand il ne les trouverait plus assez beaux !

Le père n'eut pas besoin de regarder sa fille à deux fois pour s'apercevoir de l'emploi qu'elle venait de faire de ses yeux.

— Tu n'es pas malade ? lui dit-il avec le ton de brusquerie qu'il avait adopté envers elle depuis la rupture du mariage Lignon, et dont il ne s'était plus départi.

— Non ! merci, papa, répondit la jeune personne d'un ton rechigné.

— Tu as du chagrin, alors. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Norine eût dû penser qu'elle ne pouvait pas imaginer de plus mauvais confident que son père pour le genre de chagrins qu'elle éprouvait. Mais, outre qu'elle n'était ni très intelligente ni très perspicace, elle se trouvait dans un de ces moments de détresse où les gens faibles se jettent tête baissée sur la première paire d'oreilles venue, cette paire d'oreilles fût-elle la moins propre à entendre le récit de leurs peines.

Elle se lança donc dans ses griefs contre Duval et barbota dedans à la façon d'un caniche qui se baigne.

Elle les prit par la queue, par la tête, par le milieu, enchevêtrant le tout comme un chat qui s'est engagé les quatre pattes dans un peloton de fil, donnant des explications superflues et ne donnant pas les nécessaires, pleurant et se mouchant sur le tout, jusqu'à ce que son petit mouchoir eût l'air d'avoir bu une carafe d'eau, tant qu'à la fin elle s'arrêta, étourdie elle-même d'avoir tant pleuré, tant parlé et tant récriminé, avec la vague impression qu'elle aurait mieux fait de se taire et d'économiser son mouchoir.

M. Guerbois l'avait écoutée sans l'interrompre, les sourcils froncés et les yeux fixés à terre. Quand elle eut fini, il garda le silence encore un instant, puis il releva la tête.

— Ma fille, dit-il, lorsque tu as fait la mauvaise action de rejeter ce pauvre Lignon pour épouser M. Duval, je t'ai prévenu de n'avoir jamais à te plaindre de celui que tu avais choisi. Il était aisé de prévoir qu'un homme beaucoup plus âgé que toi, d'habitudes différentes, ne se soumettrait pas à tes volontés, mais t'obligerait à te plier aux siennes. Tu ne pouvais ignorer cela,

mais tu ne voulais pas t'en préoccuper, affolée que tu étais par l'idée d'être riche. Tu vois aujourd'hui que la richesse n'empêche pas d'avoir des chagrins. Dans tout ce que tu m'as dit, d'ailleurs, sur le compte de ton mari, je ne vois pas de quoi fouetter un chat. Il tient les cordons de la bourse, – il a raison : tu n'as pas été élevée à savoir dépenser, et tu ne ferais que des bêtises. La richesse demande un apprentissage tout comme le reste. Cet apprentissage, tu le feras avec le temps. Pour ce qui est du caractère, quel que soit celui de mon gendre, le tien est difficile, et, par-dessus le marché, tu n'as pas grand cœur. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que M. Duval ne soit pas toujours satisfait de toi. Je m'en tiens à ce que je t'ai dit il y a un an. « Ne te plains jamais de ton mari, parce que tu t'exposerais à entendre de dures vérités. »

Norine se demanda si elle allait se mettre en colère, ou bien si elle retournerait à son mouchoir ; celui-ci était trop mouillé pour fournir une seconde carrière ; quant à la colère avec son père, elle sentait que cela ne pourrait donner que de mauvais résultats.

Elle se contenta donc de prendre son air le plus boudeur, et baissa la tête en silence.

— J'étais venu t'annoncer une nouvelle, reprit M. Guerbois tranquillement. Nous avons appris tantôt que Justin Lignon se marie…

Norine tressaillit ; ceci était bien dur pour elle en vérité ! N'avait-elle pas secrètement espéré que son pauvre ex-fiancé serait malheureux par elle jusqu'au tombeau ?

— Il se marie, reprit M. Guerbois avec une satisfaction bourrue. Il épouse une honnête jeune fille, une institutrice de la Ville, qui lui apporte une petite dot en sus de sa position ; ils ne seront

pas riches comme toi, mais elle est plus riche que tu n'étais, et il fait à tous les points de vue une meilleure affaire qu'avec nous. Elle a vingt-cinq ans.

Norine fit une moue dédaigneuse. Une vieille fille !...

— Tu les auras, sois tranquille, dit son père qui savait lire sur son visage ; et je souhaite qu'alors tu aies la sagesse, la douceur, la prudence et l'économie de cette excellente personne.

— Comment avez-vous appris cela ? fit Norine de son air détaché.

— C'est madame Breteuil qui me l'a dit tantôt ; je l'ai rencontrée en sortant du bureau. Elle pensait non sans raison, et je la remercie d'y avoir songé, que je serais heureux d'apprendre que ce pauvre garçon avait trouvé un intérieur et un avenir. En effet, depuis que je sais cela, je me sens plus léger. J'avais un gros poids sur le cœur, et je me reprochais le malheur d'un honnête homme. Maintenant, je n'ai plus rien sur la conscience. Je pense que tu dois être contente de savoir réparé le mal que tu avais causé ! Il me semble, à ta place, que je n'aurais pas pu dormir tranquille. Et à présent, ma fille, bonsoir !

Il mit un baiser sur le front de Norine et s'en alla de son pas bonhomme et tranquille, satisfait d'avoir rempli son devoir.

La jeune femme resta atterrée. C'était trop fort ? Comment ! Justin se mariait ! Il se permettait d'être heureux, d'avoir une famille, de vivre dans une honnête aisance ! Mais tout le monde conspirait donc contre elle ?

Elle alla dans sa chambre, prit un autre mouchoir, se mit au lit et pleura pendant un petit quart d'heure. Après quoi, elle

s'endormit.

Mais tout ne fut pas perdu pour elle de cette soirée, car le lendemain matin elle se réveilla avec un bon mal de tête, ce qui prouve qu'il ne faut jamais désespérer de la Providence.

Ce jour devait être fatal à Norine ; au dîner d'hommes qui l'avait privée de la société de son mari, celui-ci avait fait la connaissance d'un ancien ami de Muriet, celui qui deux ans auparavant avait déjà peu d'illusions sur son compte, et qui depuis avait perdu ce maigre trésor.

Rouffier n'était pas précisément ce qu'on appelle un homme du monde ; il disait ce qu'il pensait sans trop se préoccuper des conséquences. Sûr de ne jamais dire que la vérité, il n'avait pas à craindre de démentis ; aussi abusait-il parfois de sa franchise un peu cruelle. En entendant prononcer par Duval le nom de son ami Muriet, il avait regardé l'entrepreneur avec une certaine attention. Celui-ci, qui était fin, s'en était aperçu.

— Tu sais quelque chose que j'aimerais bien à savoir, s'était-il dit, et tu me l'apprendras un jour ou l'autre.

Ce n'était pas très difficile avec un homme tel que Rouffier. Cependant Duval ne s'avançait qu'avec prudence, ce qui donna à Muriet le bénéfice de quelques jours de trompeuse sécurité. Puis, un beau matin, ils se trouvèrent déjeuner ensemble dans un restaurant confortable… Le hasard et Duval l'avaient voulu. Muriet n'avait qu'à bien se tenir.

Bizarre fantaisie de la destinée ! c'est Muriet qui devait pâtir, c'est Norine qui fut atteinte. Dès la première attaque de Duval,

Rouffier, de mauvaise humeur, déclara qu'un trait seul ferait juger le personnage.

— Il a présenté, dit-il, dans une honorable famille de ses amis un jeune homme, un certain Lignon, un agneau du bon Dieu, une bête à laine s'il en fut jamais. Nous l'aimions tous ; il était un peu trop ambitieux, mais il n'y a pas de mal à cela. Le malheureux garçon s'est amouraché de la fille de la maison, – on dit d'ailleurs qu'elle est très jolie. – Ces gens-là n'avaient pas le sou. Lignon a demandé la main de la demoiselle, l'a obtenue ; tout allait pour le mieux, et il allait se marier, lorsqu'est tombé de je ne sais où un monsieur dont je n'ai jamais su le nom, – riche et, de plus, à ce qu'il paraît, lancé dans les affaires ; enfin un homme dont Muriet pouvait avoir besoin. Eh bien ! c'est Muriet, qui avait présenté son ami dans la maison, qui a appris à la demoiselle et à sa mère comment il fallait s'y prendre pour rompre avec Lignon, afin de pouvoir arranger un mariage avec l'autre, le monsieur riche.

— Qu'est-ce qui vous a raconté cette histoire ? demanda l'entrepreneur, qui aimait à se renseigner ?

— C'est Muriet lui-même, parbleu ! Il en pouffait de rire. Il nous a raconté cela un soir au café. Moi, j'en ai été dégoûté. Je ne connaissais pas du tout les Guerbois, mais je sais que Lignon était bien pris…

— Guerbois, avez-vous dit ? interrompit Duval.

— Guerbois, oui. Vous les connaissez ?

— Je crois que oui, répondit froidement l'ancien maçon, qui se sentit tout à coup redevenir étrangement l'homme d'il y avait

vingt ans. Est-ce qu'ils avaient une maison de campagne à Bois-Colombes ?

— Justement ! C'est là que ce pauvre Lignon est tombé amoureux à première vue.

— Ce ne doit pas être ceux que je connais, dit Duval devenu blême, mais encore assez en possession de son sang-froid pour mentir avec aplomb. Et vous êtes bien sûr de ce que vous me dites là ?

— Si j'en suis sûr ! Est-ce que j'en parlerais sans cela ? fit Rouffier un peu froissé. D'ailleurs, il y a trente personnes à Paris qui vous parleront de cela, sans compter M. et madame Breteuil, qui pour cela ou pour autre chose, je ne sais, ont cessé de recevoir Muriet. Vous connaissez les Breteuil ? Demandez-leur des nouvelles, ils doivent en savoir plus long que moi.

Duval en savait, lui, plus long qu'il n'aurait voulu, mais ce n'était pas un homme à se laisser démonter si facilement. Il continua de déjeuner, et après avoir allumé un cigare se rendit à ses travaux. Il n'y rencontra point Muriet, auquel il eût peut-être adressé des questions gênantes, et tout s'étant passé pour le mieux dans ses diverses entreprises, il rentra chez lui sans fracas.

Depuis le matin, il avait combiné un petit plan d'attaque dont il se sentait assez content. Le dîner s'acheva sans encombre, et lorsque les domestiques furent rentrés à l'office pour y banqueter en disant du mal des maîtres, comme d'usage, il demanda à sa femme, sans élever la voix :

— Qu'est-ce que c'était donc que ce garçon que j'ai vu chez tes parents la première fois que j'y ai dîné ?

— Quel garçon ? fit Norine, qui sentit brûler ses oreilles.

— Pendant que nous dînions, reprit posément l'entrepreneur, qui avait une mémoire excellente, il est venu un monsieur qui a dit qu'il avait déjà dîné, qui a pris un verre de vin et un morceau de gâteau ; tes petits frères avaient l'air d'être très bien avec lui, et il les tutoyait. Qu'est-ce que c'était que ce garçon-là ?

— Ah ! celui-là ? C'était M. Lignon, répondit Norine avec une affectation de négligence trop marquée.

— Pourquoi n'est-il pas venu à notre noce ? Il avait l'air d'être très bien avec la famille ! reprit le cauteleux Duval.

— Je ne sais pas. Il était peut-être absent de Paris.

— Mais il n'était pas sur la liste des invitations ?

— C'est qu'on l'aura oublié ! fit piteusement Norine, qui n'était pas faite à ce jeu-là.

— Ah ! répondit Duval.

Après un court silence, il reprit :

— Comment avais-tu fait sa connaissance ?

Norine avait toujours entendu dire que la franchise était la meilleure habileté ; elle ne voulut donc pas mentir.

— C'est M. Muriet, répondit-elle en fixant ses myosotis sur son seigneur et maître.

— Ah ! fit encore Duval. Et vous le connaissiez beaucoup ?

— Assez.

— Mais pas intimement ?

— Pas précisément…

Ici la meilleure habileté ne sauva pas Norine, mais elle eut dans l'avenir la consolation de se dire que nulle habileté ne l'aurait sauvée, étant donnée la situation.

— Menteuse ! dit l'entrepreneur en frappant sur la table un coup de son poing fermé. Menteuse ! comment donc faut-il connaître les gens pour se marier avec eux, alors ?

La douce brebis était prise dans le plus solide piège à renards ; elle resta interdite, ne voyant pas de quel côté se tourner.

— Tu étais promise à ce godelureau quand je suis venu chez toi pour la première fois, reprit Duval en regardant sa femme avec des yeux qui n'avaient rien de tendre. Vous filiez le parfait amour ; mais rien que de l'amour, ça ne fait pas de bonne cuisine ! Alors tu t'es dit : Voilà un monsieur riche qui me conviendrait bien mieux, – et tu as lâché l'autre, carrément, dis ? Pauvre ange, chère innocente ! Et tu oses encore me regarder avec tes yeux de petite fille !

Il fit un geste si menaçant que Norine rentra sa tête dans ses épaules, comme si elle eût senti le vent d'un soufflet.

Il se croisa les bras et la regarda avec un inexprimable dédain.

— Faut-il avoir l'âme intéressée ! Faut-il avoir de l'aplomb pour renvoyer un monsieur à qui l'on a donné sa parole, uniquement parce qu'il s'en présente un plus riche ! Mais, dis-le donc, petite malheureuse, tu ne l'as renvoyé qu'après que j'avais fait

une demande ? Tu n'aurais pas été assez bête pour t'en débarrasser avant d'être sûre de me tenir, eh ?

Madame Duval n'entendait pas un mot de ce que lui disait son époux : la tête basse, les oreilles volontairement et fermement bouchées à toutes les paroles, elle pensait en elle-même que tout le monde, Duval, Lignon, sa mère, et le maladroit qui avait tout répété, auraient bien dû s'en aller au diable ensemble.

— M'entends-tu ? fit l'entrepreneur en la secouant par le bras.

Elle se dégagea, ensevelit sa tête dans ses mains, et, fondant en larmes, sanglota.

— Ce n'est pas ma faute ! Je n'ai fait qu'obéir à ma mère.

— Ta mère ! Elle va bien, ta mère ! Je lui dirai ma façon de penser demain. Mais ce n'est pas ta mère qui t'a dit de faire des petits yeux de sucre candi pour m'attraper, – et, si elle te l'a dit, tu lui as diablement bien obéi ! Tu avais des dispositions, à ce qu'il faut croire ! Et lui, ce nigaud, qui s'est laissé faire !... Si tu m'avais joué un pareil tour, à moi, je t'aurais coupé la figure en deux avec mon fouet !

Il fendit l'air d'un geste qui fit trembler Norine.

— Il ne t'a pas fait de scène, ce pauvre imbécile, hein ? Il a accepté ça de ta main ?

— Il va se marier ! dit Norine avec une présence d'esprit surprenante.

Cette conclusion parut si drôle à Duval, qu'après être resté un instant bouche bée, il partit d'un énorme éclat de rire.

— Ah ! fit-il en se tenant les côtes, il se marie ? Qui est-ce qui t'a dit ça ?

— Mon père, répondit la jeune femme d'un ton bourru.

— Ton père ! C'est un homme d'esprit, ton père. Ah ! ton amoureux se marie ? Eh bien, j'en suis joliment aise, car ça doit capitalement t'ennuyer !

Norine, voyant qu'elle n'était plus menacée, reprit toute son outrecuidance.

— Je ne sais pas, dit-elle, pourquoi vous me faites une scène aussi désagréable et pourquoi vous êtes si impoli. Vous m'avez fait des questions, je vous ai répondu avec franchise ; vous me reprochez d'avoir été fiancée à quelqu'un avant vous, ce n'est pas juste. J'étais très jeune, mes parents avaient disposé de moi sans me consulter ; vous vous êtes présenté, ils ont trouvé votre alliance plus avantageuse ; ils ont rompu le premier engagement et vous ont accepté : je n'ai rien à voir là-dedans. J'ai obéi, et il faut avoir vraiment l'esprit bien mal tourné pour me faire des reproches de mon obéissance.

— Ouais ! fit Duval, tu parles longtemps, quand tu t'y mets, et sans t'arrêter, encore ! C'est très gentil, ce que tu viens de me dire, ma petite chatte, mais tu oublies que je connais ton caractère ; que si je suis têtu comme une mule, tu l'es comme deux jeunes ânons ; que ta douceur est toute en dessus, comme le poil d'un tapis ; que je ne suis pas une bête, quoique de la province, et que ton obéissance consiste à obéir quand ça te plaît.

Norine cessa de pleurer. À quoi bon, maintenant ?

— Eh bien, ma mignonne, voici la conclusion de mon discours. J'avais en toi une grande confiance. Je connaissais tous tes défauts, mais je te croyais honnête ; je dirai même que c'est ton honnêteté qui me faisait te pardonner tout le reste. Du moment où tu as pu vivre avec ton mari pendant une année entière sans lui parler d'une chose qui devait pourtant te tenir au cœur, sans que jamais rien trahît cette vieille histoire, qui n'avait pas été sans te révolutionner un peu, c'est que tu es d'une jolie force sur la dissimulation, et tu mérites d'être tenue de près. On te tiendra de près, ma belle enfant. Je ne permettrai pas à madame Duval de me jouer des tours, tu l'entends ? C'est dit une fois pour toutes. Regardes-y à deux fois avant de me faire un mensonge, parce que je te jure que tu ne l'emporterais pas en paradis.

Il s'en alla là-dessus en tirant la porte avec fureur. Norine avait si peur de lui qu'elle fut deux heures sans oser bouger. Lorsqu'elle eut repris un peu d'assurance, elle alla se coucher sans bruit et ne revit son mari que le lendemain aux lueurs du jour.

Il était sombre et mystérieux, lui adressa à peine la parole, non sans la regarder de travers, et ne prit aucun repas à la maison pendant deux jours. Il sortait avec la voiture dès le matin et la renvoyait à l'heure du dîner.

Bien plus, la bourse de Norine était vide ; elle eut beau la laisser sur la cheminée, il ne fit pas mine de la voir. Elle la fit tomber par terre, où elle rendit le son le plus creux qui se puisse imaginer.

Duval n'entendit pas ; de désespoir, Norine sortit pour emprunter vingt francs à sa mère.

Madame Guerbois reçut sa fille de telle sorte que, dès le premier coup d'œil, celle-ci comprit l'inutilité de demander vingt francs ou même vingt sous à une personne si en colère.

— C'est toi qui as dit à ton mari que nous t'avions obligée à l'épouser ? dit la matronne ; il est venu me faire une scène épouvantable, jusqu'à nous reprocher les quelques services qu'il nous a rendus et les cadeaux qu'il nous a faits ! Un joli monsieur, ton mari ! Heureusement, ton père n'était pas là, car je ne sais pas ce qui serait arrivé ! Et toi qui rejettes la faute sur nous…

— Mais, maman, qu'est-ce que je pouvais dire ? objecta Norine d'un ton rogue.

— Est-ce que cela me regarde ? C'est ton affaire. Tu n'avais pas besoin d'aller me mêler à tes affaires. Le premier talent d'une femme mariée, ma fille, c'est de vivre bien avec son mari, et, si elle a des désagréments avec lui, de le cacher à tout le monde, afin que personne ne pense et ne dise que, si elle est malheureuse, c'est sa faute.

La leçon continua pendant quelque temps ; mais Norine, qui n'aimait pas les axiomes de philosophie, la coupa au plus bel endroit par une sortie si inconvenante, que sa mère la pria de retourner chez elle et de ne plus se déranger pour venir la voir. La jeune femme rentra en effet à son hôtel, mais à pied, car elle n'avait pas même de quoi prendre l'omnibus, et comme la course était longue et le temps désastreux, elle eut à plus d'une reprise l'occasion de se rappeler l'époque où elle faisait de longs trajets à pied, sous la pluie, avec un parapluie usé, dans le bon vieux temps où elle n'était encore que « la petite Guerbois ».

Ce temps paraissait déjà bien éloigné, et Norine le regrettait presque.

Ce n'était rien de rentrer mouillée, crottée, alors qu'elle n'avait pas de femme de chambre pour la déshabiller ; elle seule était dans le secret de ses courses pénibles. Mais tout à l'heure il faudrait supporter l'étonnement de sa suivante, qui pousserait des exclamations d'effroi.

Norine avait peur de ses domestiques. Elle avait commencé par être impertinente avec eux ; mais sans avoir l'air de rien, ils l'avaient si bien remise à sa place au moyen de leur soumission insolente, presque impeccable, que la trop jeune maîtresse de maison s'était sentie inhabile à lutter avec eux.

Aussi fut-ce avec une sorte de rage qu'elle sonna à la porte de sa maison.

Le valet de chambre qui vint lui ouvrir la toisa d'abord comme une pauvresse ; puis, la reconnaissant, il s'effaça obséquieusement.

Elle monta, sonna sa femme de chambre, se fit déshabiller, revêtit le plus joli de ses peignoirs, pour se consoler, et s'assit devant le feu pour se réchauffer. Pendant ce temps, on glosait à l'office sur son aventure.

— Je crois bien ! dit la femme de chambre, elle a été obligée de faire ses courses à pied. Il y a huit jours qu'elle est sans le sou.

— Le patron l'a mise en pénitence ! s'écria la cuisinière, qui en voulait à son maître de lui rogner tout ce qui dépassait certaines limites, d'ailleurs fort larges, sans quoi elle ne fût point restée à son service.

Norine n'entendait pas ces propos, et d'ailleurs elle était trop pleine d'elle-même pour s'inquiéter de quoi que ce soit dont elle ne recevait pas l'atteinte directe ; mais elle musait tristement en attendant le retour du maître.

C'était le maître en effet. Il tenait tout dans ses mains omnipotentes. À moins de se mettre en révolte directe avec lui, ce qui certainement ne réussirait pas, il faudrait donc s'humilier.

Norine n'aimait guère à s'humilier. Certaines natures droites ignorent l'humiliation, et c'est la récompense légitime de leur supériorité. Comment être humilié, en effet, quand on sait qu'on agit toujours avec sincérité, et pour le mieux ? On est au-dessus des injures imméritées, et l'on ne saurait trouver humiliant d'avouer une faute, puisqu'on l'a commise, pas plus que de rechercher le pardon de celui qu'on a offensé, puisqu'on l'aime !

Mais ceux qui ne vivent que de vanité, qui font d'eux-mêmes le pivot de leur monde, se sentent humiliés à tout moment et le sont en effet. Norine était faite par la nature, et perfectionnée de ses propres mains, pour subir toutes les humiliations et s'en rendre compte d'une façon cruellement aiguë.

Chercher une réconciliation avec le maître ? Il le faudrait bien ! Elle l'attendit avec un grand battement de cœur qui la secouait de temps en temps. Elle le détestait : plus elle sentait qu'il lui faudrait être aimable et câline, plus elle le haïssait.

Il rentra enfin, un peu avant le dîner, et Norine entendit la voiture rouler sous la voûte. Il rentrait en voiture, lui, et elle s'était trempée de la tête aux pieds.

Il se montra, sévère et bourru, comme il l'était depuis trois jours, et elle se leva pour aller au-devant de lui.

Quand elle fut tout près, elle leva les bras et les passa autour du cou de son mari.

— Tu es toujours fâché ? lui dit-elle avec toute sa grâce hypocrite.

Duval l'écarta sans brutalité et la tint à une petite distance pour la regarder.

Un peu pâlie par son expédition aquatique et aussi par la crainte, elle était aussi jolie que jamais ; sa bouche souriait, ses yeux caressaient, ses bras se resserraient autour du cou du maître…

— Oui, dit Duval avec amertume, tu me fais des amitiés parce que je t'ai prise comme on prend les bêtes, par la faim. Tu n'as plus de voiture, tu n'as plus d'argent, tu t'ennuies, et tu voudrais bien ravoir tout ce que tu avais. Tu n'as pas eu un bon mouvement pendant ces trois jours, Norine, pas un ! Tu ne t'es pas dit une fois que j'avais peut-être eu du chagrin, en m'apercevant que j'avais été berné !… Tu es bien jolie, mon enfant, mais tu n'as que cela, – et je méritais mieux que ça !

Norine cacha sa tête dans le veston de son mari, et tout en accomplissant ce geste de repentir elle pensait :

— Si tu pouvais attraper la fièvre chaude ou le choléra, je serais libre et j'aurais ton argent !

— Mon ami, murmura-t-elle de sa voix angélique, soudain retrouvée, il faut me pardonner, j'ai été mal élevée…

Duval ne sembla pas l'entendre. Il revoyait en ce moment l'intérieur pauvre où il avait trouvé celle qui maintenant portait son nom et partageait sa somptueuse existence. Comme un homme qui se noie, il embrassa rapidement tout ce qui s'était passé depuis ce jour ; les scènes pénibles de sa vie conjugale lui apparurent comme autant d'éclairs illuminant son esprit d'une clarté lugubre.

L'entrepreneur n'avait ni un cœur tendre ni une âme délicate ; mais c'était un brave homme, quoique assez peu scrupuleux en affaires. Il aimait à faire plaisir aux autres, sans arrière-pensée ; il adorait sa vieille mère, et soudain, en pensant à la bonne femme, toute seule dans sa petite maison là-bas, dans la Creuse, il eut un moment d'attendrissement. Ce n'est pas ainsi qu'elle avait vécu avec le vieux maçon son mari… Ils se querellaient parfois, mais au fond ils s'aimaient bien et s'estimaient fort.

— Écoute, dit Duval à sa femme avec une voix mouillée, nous sommes mariés, c'est pour la vie ; aussi nous n'allons pas nous chamailler éternellement. Mais il faut que je te dise quelque chose. Quand je t'ai prise, tu aurais pu faire de moi ce que tu aurais voulu. Je t'aimais comme une enfant et comme un mari à la fois ; si j'avais vu chez toi un peu d'amitié, un peu de reconnaissance, ça m'aurait encore chauffé le cœur pour toi. Il me semblait que tu pouvais bien m'aimer un peu pour tout ce que je te donnais. Tu as fait la grande dame qui ne s'étonne de rien. C'était bête de ta part, mais je me suis dit qu'être bête n'est pas un crime, et je m'en suis consolé. Quand j'ai vu défiler tous tes autres défauts, et tu en as une jolie collection, je pensais qu'il te restait une chose : ton honnêteté ; je l'ai même dit à M. et madame Breteuil… Mon Dieu ! qu'ils ont dû me trouver ridicule ! Ils

te connaissaient bien, ceux-là ! Depuis que j'ai appris ce que tu sais, je ne crois plus à rien, je ne vois plus rien en toi ! Tu es toujours une jolie femme, c'est vrai, mais tu n'as plus que cela ; ce serait beaucoup, si nous n'étions pas mariés, mais nous sommes mariés, et ça ne compte plus pour grand-chose…

Il s'arrêta pensif, puis reprit au bout d'un moment, parlant toujours au-dessus des cheveux de sa femme qui ne l'avait pas quitté :

— Tu me dis que tu as des regrets, – et je ne sais pas si je te crois ou si je ne te crois pas ! C'est triste, cela, et je voudrais bien qu'il en fût autrement. Je donnerais gros, va ! pour avoir encore confiance en toi. Enfin, ça reviendra peut-être !

Il poussa un soupir et raffermit sa voix.

— Voici comment nous vivrons, et tu sais que je suis têtu, je t'en ai prévenue. Tu feras ce que je voudrai, sans montrer de caprices ni de mauvaise humeur. Si tu me désobéis ou si tu me boudes, je te coupe les vivres. Plus d'argent, plus de voiture, plus de dîners, plus rien ! jusqu'à ce que tu sois rentrée dans le devoir. Je veux une vie tranquille, et je l'aurai. Pour le reste, je t'engage à ne faire que ce que tu dois, parce que je ne m'amuserai pas à te surveiller ; mais si jamais je t'attrape à quelque chose de mal, je n'hésiterai pas une minute à te casser la tête ou à te tordre le cou. Il y a quelque chose que tu ne feras pas de moi, Norine, ma parole d'honneur. Tiens-toi-le pour dit ! Et maintenant, allons dîner.

Il se dégagea des bras de sa femme sans brusquerie, mais sans faiblesse, et se dirigea vers la salle à manger.

Le lendemain, Norine trouva de l'argent dans sa bourse, et la voiture fut à ses ordres. Elle reprit à peu près son existence ordinaire, à cette différence près que toutes les attentions de son mari, toutes ses paroles affectueuses avaient disparu. Elle avait la prose de la vie, elle n'en avait plus aucune des douceurs.

Ceci lui importait peu, pourvu qu'elle pût jouir des avantages de sa fortune. Mais si elle avait sa voiture de temps en temps, son mari ne la lui laissait que lorsqu'il n'avait pas de courses à faire ; le tour du lac quotidien avait disparu de son horizon.

Plusieurs dîners furent refusés par Duval, qui se disait fatigué, simplement parce que cela l'ennuyait de mettre un habit noir pour aller dîner en ville, et qu'il préférait manger de meilleure cuisine chez lui, les pieds dans ses pantoufles.

Il avait retranché de sa vie tous les petits sacrifices à sa femme, et un jour qu'elle s'en étonnait :

— Que veux-tu ? dit-il, les sacrifices étaient toujours de mon côté ; cela a fini par m'ennuyer.

Madame Duval n'avait point endossé ce nouveau harnais sans regimber. Ses révoltes avaient été nombreuses et fréquentes ; mais comme à chaque fois elle se voyait couper les vivres, elle rentrait régulièrement dans le devoir. Cependant cette existence lui devint intolérable.

Muriet se montrait assez souvent, il est vrai, mais sa tenue était toujours la même ; il était impossible de dire plus clairement à une femme :

— Chère madame, je suis à vos ordres, et nous ferons quand vous le voudrez un petit voyage au pays du Tendre ; mais pour ce

qui est de vous entraîner, je ne vous y entraînerai pas, ne voulant encourir aucune espèce de responsabilité.

Norine ne demandait pas mieux que d'être entraînée, mais toute démarche décisive répugnait à sa nature ; pas plus que l'architecte, elle ne se sentait de goût pour les responsabilités, de sorte qu'ils restaient vis-à-vis l'un de l'autre en coquetterie réglée, jouant à celui qui ne ferait point de démarche décisive.

Cela suffit à les amuser dix-huit mois encore.

Malheureux, affolés par un amour indomptable, infortunés que le premier regard échangé avec l'être aimé a jetés hors de vous et mis en péril de faute, vous qui songez à mourir, qui avez envie de tuer l'objet de votre passion, afin que, n'étant pas à vous, il ne soit du moins à personne ! Vous qui ne voudriez pas effleurer la main de votre idole, estimant que si vous ne devez pas l'avoir tout entière, vous ne profanerez point l'amour dans les satisfactions inférieures du plaisir, vous que le spectre du devoir et de l'honneur maintient seul au bord de l'abîme et qui sortez vainqueurs de cette lutte suprême, vous qui vous prenez la tête à deux mains, vous arrachant les cheveux, dans votre désespoir d'avoir résisté à la tentation qui vous faisait la chute si facile et si douce, contemplez et prenez une leçon !

Que ne devenez-vous semblables à cette femme restée ingénue dans le mariage, à cet architecte plein de vertus tranquilles ?

Ils n'ont pas envie de mourir, ceux-là ! Ils ne s'arrachent point de cheveux ! Contents des « menus suffrages » sans danger, qu'ils peuvent attraper par-ci par-là, ils s'inquiètent peu de vos grands sentiments, et s'ils pouvaient en avoir la notion, ils les trouveraient étrangement ridicules. Pas de passion pour ces gens

sages ; rien de ce qui sort du sentier ordinaire ; pas d'envies de mourir, surtout : quand on est mort, c'est pour longtemps, dit un proverbe ; – moins encore d'envies de tuer – cela mène en cour d'assises. Mais de temps en temps un peu de libertinage, venant à point pour entretenir un sentiment, – est-ce bien un sentiment ? – un appétit plutôt, qui peut trouver un jour l'occasion de se satisfaire.

Pas de scandale, surtout ; on se prend parce qu'on s'est plu, on se quitte parce qu'on ne se plaît plus…

L'amour, dans tout cela ? Eh ! grands dieux ! que viendrait-il y faire ? Personne n'a besoin de lui. On le laisse à ces gens absurdes, qui souffrent, pleurent et meurent parfois, les imbéciles ! Preuve surabondante qu'ils n'entendent rien à l'art de bien vivre !

C'est ainsi que le temps s'écoula pour ces amoureux qui ne brûlaient point d'être amants.

Et qu'on n'aille pas se figurer qu'ils y avaient quelque mérite. Point ! Ils aimaient mieux cette situation, qui ne leur coûtait ni un désir ni un regret.

q

Chapitre 27

Mais une existence si bien équilibrée ne pouvait manquer d'attirer la colère des dieux ; ceux-ci n'aiment guère à voir les humains jouir d'une félicité paisible ; elle semble narguer les querelles intestines que le bon Homère a racontées en témoin véridique.

La félicité de Norine, cependant, n'était que très relative.

Duval n'était pas plus commode que par le passé, au contraire ; le vol des années, suspendu jusqu'à son mariage, semblait s'être appesanti lourdement sur lui. Il engraissait, devenait somnolent après ses repas, et s'était définitivement fixé dans la peau d'un gros homme bon vivant et vulgaire, qui ne détestait pas « une pointe », attendu qu'il s'en trouvait en plus belle humeur. Ses goûts d'ancien maçon reprenaient le dessus, et il amenait à dîner des hommes habillés à la Belle Jardinière, dont les mains, quoique très propres, révélaient une fréquentation assidue de la truelle et du niveau.

Il aimait la société de ces braves gens, des inférieurs près desquels il se sentait à l'aise. Nul homme n'est à l'abri des chatouillements de l'amour-propre. Duval, comme tout le monde, aimait les compliments ; s'il les aimait un peu grossiers, ce n'était pas sa faute ; comme il le disait lui-même, il n'était pas sorti de la cuisse de Jupiter.

De plus, il avait insensiblement roulé sur la pente où l'ont précédé et où le suivront tant de gens devenus riches sur le tard : il aimait à être entouré de ses inférieurs.

Cela, c'est l'écueil de presque toutes les fortunes et des hautes situations. Vos égaux ne vous font pas grand accueil, soit qu'ils éprouvent un brin de jalousie, soit qu'ils soient peu communicatifs, soit enfin qu'ils ne vous trouvent pas intéressant ; l'homme et la femme aussi, êtres sociables par excellence, cherchent autour d'eux des compagnons disposés à admirer leurs faits et gestes, le moelleux de leurs tapis, la beauté de leur argenterie, l'intelligence qui préside à leurs productions, la grâce de leur per-

sonne ; en un mot, tout ce qui peut être l'objet de commentaires flatteurs.

Parfois, on prend ses domestiques pour ce rôle subalterne, – mais les domestiques sont si ingrats ! Dès qu'ils vous ont suffisamment volé ou quand ils ont trouvé une meilleure place, ils s'en vont, et c'est à recommencer. Les amis pauvres ou inférieurs sont cent fois préférables : aussi sont-ils fort recherchés, et n'en trouve-t-on pas très facilement une quantité suffisante.

Norine n'avait pas su se procurer cet entourage semblable, sous certains rapports, au public qui fait masse devant les animaux rares, au Jardin d'acclimatation, à cette différence près qu'il ne vous nourrit pas, mais que c'est vous qui le nourrissez.

Elle était trop sèche, trop ouvertement vaniteuse, et elle manquait totalement du côté bon enfant, qui était le charme principal de son époux.

Bien plus, elle méprisait profondément les hommes dont celui-ci faisait ses compagnons, et elle les écrasait de son dédain d'une manière tellement évidente, qu'ils ne pouvaient faire autrement que de le voir.

À plusieurs reprises, Duval lui en avait parlé. Avec l'insolence qui lui était propre, la jeune femme n'en avait tenu aucun compte, se bornant à rester dans sa chambre quand il invitait ses amis. Au bout d'un certain nombre de fois, l'entrepreneur sentit la colère lui monter au cerveau. Peut-être quelques railleries l'avaient-elles piqué au vif, car les hommes dont il s'entourait n'étaient pas de ceux qui ont la main légère dans la plaisanterie.

Un soir, après minuit, ses hôtes étant partis, il entra dans la chambre où Norine achevait de lire un roman. Elle se contenta de lever les yeux de son livre et se replongea dans sa lecture. Duval prit ces façons en mauvaise part. Il avait bu quelques petits verres de liqueur, et si sa femme l'avait regardé, elle aurait eu peur de l'expression mauvaise de son regard.

— C'est convenu, alors ? lui dit-il en s'asseyant en face d'elle.

— Qu'est-ce qui est convenu ? fit-elle sans le regarder en tournant une page.

Il lui arracha violemment le livre des mains et le jeta à l'autre bout de la chambre.

— Tu veux faire ta princesse ? dit-il en serrant les dents ; mes amis ne sont pas assez bons pour toi ?

— Ils me déplaisent, répondit-elle d'un ton de colère, les mains tremblantes de rage à l'affront qu'elle venait de subir.

— Tu ne les trouves pas assez bien élevés, peut-être ?

— Précisément.

Duval entra alors dans une colère dont les échos de la chambre gardèrent longtemps le souvenir. Ouvrant au hasard les tiroirs, il jeta pêle-mêle dans la cheminée les dentelles, les bijoux, le linge de batiste, et tisonna avec fureur, en accablant Norine des reproches les plus durs et les moins mesurés.

Pâle de terreur, elle le regardait tisonner, pendant que le feu refusait de dévorer des matériaux dont il n'avait pas l'habitude.

Lassé de ses efforts infructueux, il se tourna vers sa femme.

— Tu m'obéiras, dit-il d'une voix rauque ; tu m'obéiras, ou bien je te fendrai la tête avec ceci ; – il brandissait les pincettes d'une façon tragique. – Je n'ai pas épousé une petite malheureuse sans le sou pour qu'elle fasse ménage à part. Tu es ma femme, et tu seras ma femme, pas pour rire, je te le jure !

Norine comprit qu'elle courait un véritable danger, et se décida à se soumettre. Au prix de quelles humiliations elle calma son irascible époux, c'est ce qu'elle seule aurait pu dire.

Aux premières lueurs du jour, elle se leva et fit une toilette rapide, pendant que Duval dormait.

Quand il s'éveilla à son tour, il la trouva tranquille et même souriante. Un peu honteux de ses violences de la veille, il retira de la cheminée tout ce que le feu n'avait pas atteint : les dégâts se bornaient à fort peu de chose en réalité, et il en fut bien aise.

— Ne me mets plus en colère, dit-il cependant à la jeune femme qui l'avait aidé avec beaucoup d'empressement. Ma patience est usée, tu l'as vu, et je pourrais faire un mauvais coup. Sois pour moi une bonne femme, et je serai un bon mari, mais n'attends rien de plus. Ce que tu seras, je le serai ; mais si tu me nargues encore une fois, cela te coûtera plus cher que ni toi ni moi peut-être ne l'aurions voulu.

Norine trouva des paroles très convenables, Duval, attendri, l'embrassa avec émotion, et, après le déjeuner, il s'en alla à ses affaires, un peu plus content.

Quand il fut bien parti, et que madame Duval l'eut vu disparaître au premier coin, elle s'habilla avec beaucoup de soin, prit une voiture et se fit conduire chez Reyer.

Pendant la nuit, elle avait médité ce plan : consulter un avocat, pour savoir quels étaient ses droits, – et puis revoir Reyer à tout prix. Par quel mécanisme de sa petite cervelle était-elle arrivée à se dire qu'aucun autre avocat ne pouvait lui venir en aide ? par quels sophismes s'était-elle persuadé que Reyer aurait pitié d'elle, et que ce cœur, toujours fermé, s'attendrirait pour elle à la vue de ses malheurs ? C'est encore un de ces contre-sens qui font dire que les femmes ne savent ni ce qu'elles veulent ni ce qu'elles font.

Son instinct avait véritablement servi Norine dans le choix de sa toilette. Entièrement vêtue de noir, enveloppée dans un manteau riche et sévère, pâle pour la première fois de sa vie peut-être, elle était d'une beauté correcte que ses traits contractés rendaient plus saisissante. Elle ne fut jamais aussi belle que ce jour-là, et ne devait jamais retrouver ce moment unique dans son existence.

Elle se fit annoncer chez le jeune avocat sous le nom de madame Duval, et celui-ci, qui était à cent lieues de penser que ce nom banal pût appartenir à Norine, la reçut aussitôt.

Quand elle entra dans son cabinet de travail en levant son voile, Reyer resta pétrifié, autant de la voir si changée que de la voir là.

— Qu'est-ce qui me procure l'honneur… ? dit-il.

— Je suis la plus malheureuse des femmes, monsieur, répondit-elle ; vous m'avez connue à une époque où j'étais libre de ma personne. J'ai besoin d'une consultation ; je viens la demander à votre ancienne… amitié.

La voix de la jeune femme trembla un peu à ce dernier mot.

— Après tout, se dit Reyer, elle a peut-être tout oublié, et puis, une consultation, cela ne se refuse guère.

Un scrupule l'arrêta toutefois, pendant qu'il lui offrait un siège.

— Je ne puis vous cacher, madame, reprit-il tout haut, qu'ayant été l'avocat de votre mari pour diverses affaires, je ne saurais ici prendre parti contre lui…

— Je ne vous demande pas de prendre parti, monsieur, dit-elle ; je viens m'informer de ce que la loi peut faire pour moi dans des circonstances extrêmement douloureuses.

Il s'inclina et s'assit devant son bureau.

Elle commença son récit, préparé durant la nuit précédente. Norine n'était ni instruite ni intelligente, mais la colère qui l'animait lui donnait une sorte d'éloquence que le feu sombre de ses yeux bleus soulignait d'une façon extraordinaire. Elle fit de la conduite de son mari le tableau le plus chargé, atténua ses propres torts au point de n'en pas laisser trace, et termina par le récit de la scène de la veille, amplifié, bien entendu, et grossi hors de toute proportion.

— La vérité, dit-elle comme conclusion, c'est que je suis très malheureuse, et que je le suis depuis mon mariage : je n'ai pas vingt ans, et je n'envisage plus la vie que comme une calamité. Dites-moi, monsieur, s'il faut que je subisse un pareil sort sans que rien se présente pour l'adoucir.

Elle avait parlé posément, sans verser une larme ; ses yeux secs brillaient dans sa figure pâle, un léger tremblement agitait de temps en temps le bout de ses doigts, mais elle savait se conte-

nir, et le jeune avocat, en l'écoutant, se dit qu'assurément elle ne se soumettrait pas facilement au sort dont elle parlait avec tant d'amertume.

— Vous êtes fort à plaindre en effet, madame, lui dit-il ; mais les griefs que vous venez de m'exposer ne sont pas suffisants, aux yeux de la loi, pour vous constituer des droits.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument sûr. Légalement, je ne puis vous donner qu'un conseil : celui de vous plier aux circonstances, et de tâcher d'en tirer le meilleur parti possible. M. Duval ne paraît pas un méchant homme.

— Je le déteste ! fit Norine avec une haine concentrée.

Reyer s'inclina légèrement, et n'ayant rien à répondre, regarda du côté de la fenêtre.

Un rayon de soleil tomba sur sa belle tête intelligente, éclairant le front large, les yeux magnifiques, la bouche d'un dessin correct et pur… Il était en ce moment aussi beau que le plus beau portrait peint par quelque maître immortel.

Norine, qui le regardait, sentit tout à coup en elle quelque chose d'extraordinaire. Une poussée de brûlante aspiration, de passion endormie, jamais étouffée, renvoya le sang à ses joues ; elle eut envie de se lever, de prendre dans ses deux mains cette belle tête hautaine, et de lui crier, les yeux dans les yeux : Je t'adore !

Elle fit un mouvement brusque, prête à se laisser aller à cette impulsion de folie ; Reyer se retourna vers elle, comme pour lui

dire poliment :

— Eh bien, chère madame, à présent, je pense que vous allez vous en aller ?

Norine s'arrêta et plongea son regard hardiment dans celui de Reyer.

— J'ai fait un sot mariage, dit-elle ; je m'en doutais un peu, mais j'avais une excuse…

— Laquelle ? demandèrent les yeux étonnés du jeune homme.

— J'avais le cœur brisé, la vie me refusait la seule chose qui eût pu me donner le bonheur ; je me suis mariée par dépit…

— C'est toujours une imprudence, dit gravement Reyer en se levant.

Madame Duval se leva et se tint droite devant lui.

— Alors il n'y a pas de remède ? dit-elle en le regardant toujours.

— Je n'en connais pas, répondit-il froidement.

— Il faut que je subisse jusqu'au bout les choses que je vous ai racontées, et aucune loi, aucun ami ne viendra me consoler ?

— Je n'en vois aucune probabilité, répliqua Reyer. Et même, si je puis me permettre de vous donner un avis dans une affaire qui ne me concerne aucunement, c'est d'être très prudente dans le choix de vos amis, et de n'écouter, en fait de conseils, que ceux de la sagesse et de la résignation…

— Je vous remercie, monsieur, fit Norine avec une flamme méchante dans les ex-myosotis.

— Il n'y a pas de quoi, madame, répondit Reyer en la reconduisant jusqu'à la porte.

Quand elle fut dans l'escalier, il passa la main sur son front et respira profondément, comme pour chasser des miasmes.

— Elle ira loin, se dit-il avec une pensée de pitié pour l'entrepreneur.

— Voilà une chose à laquelle je ne m'attendais guère, ajouta-t-il, pris de fou rire. Ma tante Anglois a gagné son pari !

Norine rentra chez elle sans trahir d'émotion. Le petit musée de gens auxquels elle en voulait venait de s'enrichir d'une figure de plus ; à cela près, rien n'était changé.

Elle ne pouvait pas se venger de Reyer. Patience ! un jour ou l'autre elle trouverait le moyen de calomnier virulemment sa femme. N'est-ce pas par là que l'on tient tous les honnêtes gens ?

On ne peut pas s'en prendre à un homme ! On dit que sa femme le trompe ; c'est à la portée de tout le monde, et comme l'honnêteté ne se prouve pas, il se trouve toujours quelques imbéciles ou quelques coquins pour le répéter. Cela ne fait pas grand bruit et ne va pas bien loin ; mais pour ceux qui l'ont inventé, c'est toujours un petit plaisir. On fait ce qu'on peut, n'est-ce pas ?

Norine considéra donc cette affaire comme réglée. Restait son mari, dont elle n'aurait pas si facilement raison. Comment ! rien à faire ! Supporter jusqu'à la mort – qui n'avait pas du tout l'air de vouloir se déranger pour lui faire plaisir – les fantaisies et la

domination de cet être détestable, qui, lui ayant tout donné, prétendait exiger en retour un peu de bonne grâce !

À mesure que la journée s'avançait, la rage de la jeune femme allait croissant. Le souvenir de l'autorité de Duval était un fer rouge qui la brûlait ; elle essayait vainement de s'y soustraire. Comme un patient lié au chevalet par le tortionnaire, elle se tordait sans réussir à éviter le supplice.

Il serait toujours son maître, toujours ! Et toujours elle serait obligée, pour continuer à jouir de sa fortune, de lui faire bonne mine, de recevoir ses amis, d'écouter ses discours, de supporter sa personne ! C'était payer trop cher le luxe dont elle ne pouvait pas jouir librement.

Tout l'orgueil de Norine se souleva. Elle se l'était dit jadis : avec cette beauté-là, elle ne devait être ni pauvre ni malheureuse. La beauté est un moyen de fortune, un moyen de célébrité aussi : elle aurait de l'argent dont elle serait maîtresse, et l'on parlerait d'elle ! Sa photographie se vendrait au nombre de celles des plus jolies femmes de Paris. Qu'importait le reste ? Être libre et être riche, voilà ce qui constitue l'existence : Norine aurait cela.

Duval rentra ; il amenait Muriet pour dîner. À cette nouvelle, madame Duval se dit que la Providence se mettait de la partie. On ne va pas s'établir « femme séparée » tout d'un coup ; il faut quelqu'un qui vous aide un peu ; Muriet était l'homme désigné par le destin pour cette mission de confiance.

Il prendrait des arrhes avant d'entrer dans l'affaire. Quoi de plus naturel ? Le vieux fonds de libertinage qui n'avait jamais dormi que d'un œil chez Norine se réjouissait à la pensée que, sans contrainte, elle et son ami pourraient reprendre la scène des

souliers de chevreau, jadis si malencontreusement interrompue par madame Breteuil et le mariage Lignon.

Elle parut au dîner tout à fait gaie, très en beauté, aimable et rieuse, comme une personne à qui rien ne pèse, et le fait est qu'elle ne sentait rien lui peser ni au réel ni au figuré. L'attente même lui paraissait joyeuse.

Après le dîner, elle s'arrangea pour rester seule un instant avec Muriet. Celui-ci, enchanté de la voir si contente, allait glisser ses doigts dans la manche de sa belle amie ; elle arrêta d'un coup sec ces doigts aventureux.

— Non, non, dit-elle. Nous avons à causer sérieusement. Serez-vous chez vous demain à deux heures ?

— Toujours ! répondit l'architecte avec un regard passionné. Vous aurez le courage de venir ?

— Puisque je vous le dis ! fit-elle en s'écartant.

Jamais l'hôtel de Duval n'avait vu pareille fête ; on riait, on plaisantait ; les trois hôtes avaient plus d'esprit l'un que l'autre : c'était une véritable débauche de calembours et de saillies extraordinaires. Enfin Muriet s'en alla.

— J'espère que nous nous sommes amusés ! fit Duval quand il se trouva seul avec sa femme. Tu vois que tu peux être gentille quand tu veux ! Est-ce que cela ne vaut pas mieux ? Conviens-en toi-même…

Norine sourit, embrassa son mari, et celui-ci se dit que, pour tenir les femmes, rien ne vaut une sévérité judicieuse.

Le lendemain, vers deux heures, Norine sortit de chez elle la tête haute et l'air impertinent, comme d'ordinaire. Elle avait aux oreilles les diamants donnés par son mari le jour des fiançailles, et divers bracelets s'étageaient sur le poignet de ses gants bien tirés. À vrai dire, elle n'avait pas laissé un bijou dans ses écrins. Elle monta à l'entresol de Muriet comme une personne qui sait où elle va, et sonna sans embarras.

Le cœur lui battait bien un peu, parce que la première fois qu'on fait une démarche semblable, on est un peu gênée, si décidée que l'on soit d'ailleurs à ne plus rester chez un tyran odieux. Muriet lui ouvrit et l'entraîna dans le petit salon en la serrant sur son cœur.

Elle se laissa faire un instant, par convenance, – et puis se dégagea et s'assit dans un fauteuil.

À cette minute solennelle de son existence, elle se sentait absolument calme et de sens rassis. Rien ne la troublait, ni la pensée de la veille, ni celles du lendemain, ni celle du désespoir et de la colère de son mari, ni celle de l'action qu'elle accomplissait. Chose moins bizarre peut-être, elle n'éprouvait aucune espèce de sentiment affectueux, ni même de sensation troublante, auprès de cet homme qui allait devenir son complice. Elle le regarda, pendant qu'après avoir approché un autre fauteuil très près, il lui prenait les deux mains.

— J'ai quitté la maison de mon mari, dit-elle, et je n'y rentrerai pas.

Muriet lui lâcha les mains.

— Comment ? fit-il effaré.

— Oui. J'ai assez de la vie qu'il me fait mener, et je veux vivre un peu par moi-même. Vous m'aimez depuis longtemps, vous me l'avez dit, je vous crois : allons-nous-en quelque part, nous reviendrons quand le premier scandale sera passé. Mais pour rentrer chez mon mari, je n'y rentrerai pas.

Muriet lui reprit les mains.

— Vous ne pouvez pas parler sérieusement, dit-il ; une semblable détermination serait votre ruine ; vous n'avez pas de fortune, chère Norine, de quoi vivrez-vous ?

— Eh bien, et vous ? firent les yeux éloquents de celle qui avait été l'ingénue par excellence.

L'architecte ne répondit pas à cette question muette, et serra plus fort les mains qu'il tenait.

— Voyez-vous, dit-il, la première considération dans la vie, c'est de ne manquer de rien. Je comprends que vous soyez malheureuse dans votre intérieur ; aussi vous savez bien que mon affection vous est à tout jamais acquise et dévouée ; mais pour l'amour de vous-même, ne quittez pas une existence assurée pour les hasards de l'inconnu.

— Je ne veux pas rester chez M. Duval, fit Norine dépitée ; je le déteste, il m'assomme ; je veux m'en aller de là. M'aimez-vous, ou ne m'aimez-vous pas ?

— Je vous aime, Norine ! fit Muriet en l'entourant de ses bras.

— Alors allons-nous-en !

— Impossible, ma bien-aimée !

La scène se prolongea un certain temps. Norine avait envie de pleurer, en voyant s'écrouler le rêve qu'elle avait si bien combiné. Et en même temps que le désappointement pénétrait dans son cœur, ou dans ce qui lui en tenait lieu, une âpre colère contre Muriet.

— Enfin, lui dit-elle sèchement en frappant du pied, pourquoi ne voulez-vous pas m'emmener ? Je ne vous demande que cela, au bout du compte ! J'ai des diamants, je les vendrai en attendant ; mais dites-moi seulement où je puis aller m'installer aujourd'hui même, puisque vous ne voulez pas me garder ici !

— Ma Norine adorée, ne me demandez pas cela ! dit l'architecte aux abois. Je suis l'ami de votre mari, et à ce titre…

— Oh ! l'ami ! dit Norine avec un regard qui en disait long.

— Nous avons des intérêts communs, continua Muriet, et sa haine serait ma ruine.

Norine le regarda stupéfaite. Mesquine et intéressée elle-même, elle ne pouvait admettre que les autres fussent semblables à elle.

— Alors, c'est pour cela ? dit-elle.

— Cela et le scandale ! Pensez donc, Norine, à ce que vous voulez perdre !…

— C'est tout pensé ! dit-elle. J'y ai pensé cette nuit. J'aime encore mieux cela que ma vie actuelle.

— Eh bien ! fit Muriet prenant un grand parti, je vous aime trop, oui, je vous aime trop pour être l'instrument de votre perdition. Que penseriez-vous de moi, si, profitant de la tendresse que

vous me portez, je vous précipitais dans l'opprobre et la misère ? Je n'ai pas de fortune, je vis de mon travail, je ne puis vous offrir l'équivalent de ce que vous perdriez par ma faute… Non, Norine, ne commettez pas cette faute irrémédiable, restez chez votre mari ! Je vous en conjure, si vous m'aimez, ne quittez pas votre maison !

Elle l'écoutait d'un air revêche, mordant son mouchoir de temps en temps d'un coup sec.

Il crut l'avoir persuadée, et se mettant à genoux devant elle, il l'entoura de ses bras.

— Ma Norine adorée, lui dit-il, vous êtes belle, vous êtes aimée ; prenez de la vie ce qu'elle a de bon, sans rien perdre de ce que vous possédez déjà…

Il essayait de dégrafer le manteau, mais la jeune femme se leva brusquement.

— Alors, vous ne voulez pas ? dit-elle.

— Je ne veux pas vous perdre ! Je veux vous aimer toujours…

Elle repoussa sans cérémonie les bras dont il essayait de l'entourer.

— C'est très bien, dit-elle. Vous voulez que je rentre chez mon mari, et moi, je ne le veux pas. Je regrette de vous avoir fait perdre votre après-midi.

Il tenta de la retenir, mais elle était entêtée, et l'orgueil blessé lui donnait des forces extraordinaires.

— Si vous m'empêchez de m'en aller, dit-elle, je crie, et en sortant d'ici je vais chez le commissaire de police. C'est cela qui vous fera du tort !

Muriet se sentit vaincu ; comme il n'aimait pas cela, il lui décocha une flèche d'adieu.

— Vous ne resterez pourtant pas la fidèle épouse de votre mari, lui dit-il rudement ; en ce cas, je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas moi aussi bien qu'un autre…

— C'est qu'un autre ne m'aura rien promis ! répliqua Norine en lui jetant la porte au nez.

Quand elle se trouva dans la rue, elle se sentit fort penaude, moins penaude toutefois que Muriet dans son entresol, car, de tous les dénouements au rêve qu'il choyait depuis tantôt quatre ans, celui-ci était le plus inattendu.

Cependant il fallait prendre un parti, et la jeune femme ne se sentait pas l'énergie de s'en aller dans un hôtel garni, de tenter seule les premiers pas dans l'existence indépendante qu'elle souhaitait… Le parti fut pris ; madame Duval rentra chez elle comme une bonne petite femme qui vient de faire une promenade à pied pour obéir aux prescriptions du médecin.

Sa rage contre son mari était un peu tombée ; un indicible dédain pour Muriet était actuellement le sentiment dominant de cette âme candide. Le plus pressé était de se venger de ce nouvel ennemi, et surtout de prendre les devants, afin de le prévenir, le cas échéant.

Ce fut bientôt fait. Profitant de la belle humeur de son mari, Norine entama sa vengeance le soir même.

La vengeance était simple et facile. L'histoire sacrée et l'antiquité profane nous en ont également donné des modèles illustres. Joseph et Hippolyte en furent les victimes légendaires.

— J'ai quelque chose à te confier, dit Norine en joignant ses deux mains par-dessus le bras de son mari ; mais c'est une chose fort délicate, et si tu te mets encore en colère…

— Qu'est-ce que c'est ? fit le confiant Duval.

— M. Muriet me fait la cour d'une façon qui ne me convient pas, continua la jeune femme. Je te prierai de ne plus l'amener ici. Hier, il a dépassé toutes les bornes…

— Comment ! il t'a dit quelque chose ? s'écria l'entrepreneur en devenant cramoisi.

— Il n'a pas dit précisément, reprit Norine, mais on peut comprendre ces choses-là sans paroles. Enfin je voudrais qu'il ne revînt plus. Pour que je t'en parle, tu comprends bien qu'il a fallu que ce fût très ennuyeux… Sans cela, je n'aurais pas voulu…

— C'est facile, fit Duval enchanté de sa femme et furieux contre son collègue. Ah ! le drôle ! faire la cour à ma petite femme ! ma mignonne et sage petite femme ! Nous y mettrons bon ordre, ma chérie, sois tranquille !

Prudente Norine ! Maintenant elle aurait le champ libre pour toutes ses investigations dans l'existence ! Comment son mari croirait-il aux apparences, comment en croirait-il ses propres yeux, après une telle preuve de droiture et d'honnêteté ?

Muriet ne fut plus jamais invité à l'hôtel Duval. Ses travaux n'en souffrirent pas cependant, car l'entrepreneur estimait qu'on

peut ne pas avoir confiance en un ami lorsqu'il s'agit de sa femme, et se servir de lui lorsque les intérêts le conseillent.

Norine doit avoir trouvé un équilibre dans l'existence, car elle paraît fort satisfaite.

En se couchant, le soir même de son équipée, dans ses draps de fine toile, sur un matelas moelleux, elle sourit de sa propre bêtise. Muriet lui avait vraiment donné un bon conseil ; mieux cent fois valait profiter de la fortune, puisqu'elle l'avait ! Seulement elle n'en sut pas le moindre gré à son ex-ami.

Elle va dans un certain monde, pas très rigoriste, où elle s'est introduite on ne sait comment, par l'entremise sans doute des connaissances faites à Dieppe, jadis sous les auspices de Muriet. Elle rencontre souvent celui-ci ; ils se regardent dans le blanc des yeux, et elle a une manière de rire en le saluant qui fait monter le rouge aux joues de l'architecte. Pour elle, elle ne rougit guère, – les coquelicots peuvent-ils rougir ? Mais elle a toujours ses deux yeux étonnés, encore qu'ils commencent à n'être plus si jeunes qu'autrefois.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/greville_henry_-_l_ingenue/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.